

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX

MAG

NOUVELLES

N°9

Benard Nicolas
de Viron Claire
François Freddy
Fuentealba Jacques
Glasmacher Vincent
Gulzar Joby
Lamart Michel
Martin Hervé
Preston Nicolas
Sabater Jimmy
Vast Patrick S.
Verbauwhede Joël

Phénix Mag Nouvelles
Avril 2009

QUADRAY

SOMMAIRE

EDITO

• Nicolas Bénard Un homme seul	5
• Jacques Fuentealba Au commencement	7
• Michel Lamart Le carton à chaussures	9
• Nicolas Preston Malleus Malleficarum <i>Illustré par Michèle Bigot</i>	13
• Claire de Viron Trauma	23
• Freddy François La famille Cochez <i>Illustré par Mathieu Coudray</i>	27
• Joby Gulzar Flatterie	39
• Jimmy Sabater Zéro Défaut	43
• Vincent Glasmacher Géométrie funèbre	47
• Joel Verbauwhede Halloween chez Audrey 3	51
Patrick S. Vast La Hippie <i>Illustré par Emmanuelle Bonnefons</i>	63
• Hervé Martin Contact	75

Il est toujours intéressant de présenter ainsi des nouvelles au public. Intéressant car ce travail permet de découvrir de nouveaux talents encore pas ou peu publiés, et de redécouvrir d'anciens qui avaient un peu disparus de la circulation.

Ce numéro ne fait pas exception à la règle puisqu'on y trouve les deux catégories. Et justement dans la deuxième, je voudrais saluer Michel Lamart qui est un auteur que j'apprécie justement beaucoup. Très rare ces dernières années, il nous fait l'amabilité de revenir chez Phénix et cela nous fait très plaisir.

Une plume talentueuse et originale que Michel Lamart, je vous le recommande.

Marc Bailly

LE PROCHAIN NUMERO

Eros dans tous ses états !

Phénix Mag Nouvelles n°9, avril 2009. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Nicolas Bénard, Michèle Bigot, Emmanuelle Bonnefons, Mathieu Coudray, Véronique De Laet, Claire de Viron, Freddy François, Jacques Fuentealba, Vincent Glasmacher, Joby Gulzar, Michel Lamart, Hervé Martin, Nicolas Preston, Jimmy Sabater, Patrick S. Vast, Joël Verbauwhede.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

NICOLAS BENARD

Un homme seul



Docteur en histoire, l'auteur, âgé de 32 ans, est un passionné de littératures. Ses nouvelles puisent leurs influences autant dans les littératures de l'imaginaire que dans des œuvres classiques. Certaines ont été publiées dans des revues spécialisées en France, en Belgique et au Canada. Un autre de ses textes (Le roi solitaire) a été primé au concours 2006 de la nouvelle organisé par la municipalité d'Ozoir la Ferrière. Son premier roman, intitulé «Après la fracture», entre anticipation et fantastique, a été publié aux éditions du Masque d'Or en mars 2008. Sa thèse de doctorat, qui a porté sur la musique Hard Rock en tant que phénomène culturel, a été publiée en mai 2008 aux éditions Dilecta sous le titre «La culture Hard Rock».

Publications

- « Chasse à l'homme », *Phénix Spécial Nouvelles*, n°4, novembre 2006.
- « De l'autre côté du mur », *Brins d'éternité*, n°14, décembre 2006.
- « Le tournoi », *Phénix Spécial Nouvelles*, n°5, janvier 2007.
- « Le vol de la nuit », *Géante Rouge*, n°6, février 2007.
- « Heze », *Black Mamba*, n°5, mars 2007.
- « Le sable et la mer... », *Notes de merveilles*, n°13, septembre 2007.
- « L'entre-deux mondes », *Brins d'éternité*, n°17, novembre 2007.
- « Les derniers rayons du soleil », *Notes de merveilles*, n°14, novembre 2007.
- « Le bouton », *Borderline*, n°9, janvier 2008.
- « Le puzzle », *Phénix*, n°7, février 2008.
- « Après la fracture », *éditions du Masque d'or*, mars 2008.
- « Chinoiseries », *Nocturne*, n°8, avril 2008.
- « La culture Hard Rock », *Dilecta*, mai 2008.
- « Le prisonnier », *Station Fiction*, n°1, décembre 2008.

Sur Internet

- « Jusqu'au bout », *Neophyction* (www.neophyction.org).
- « Ragnarök », *Neophyction* (www.neophyction.org).
- « Vente à domicile », *Neophyction* (www.neophyction.org).
- « Une campagne difficile à digérer », *L'Être* (<http://revue.hauteurs.free.fr>).

La petite maison repose sur le sable, temple oublié par le temps.

Face à la plage, la mer, parfaitement immobile, coule des jours paisibles. Le ciel, au-dessus, brûle d'une étrange incandescence.

On dirait une estampe aux couleurs passées, obsolètes.

La modeste construction ressemble plus à une cabane. Quelques planches de bois irrégulières. Un plancher vermoulu. Le toit semble prêt à s'effondrer, mais il tient le choc.

Les années passent ; rien ne change.

L'intérieur – une seule et unique pièce - est sobre, dépouillé. Aucun objet décoratif. Juste une table grossière, ainsi qu'une chaise dont un des pieds branle dangereusement. Dans un coin, une paille est recouverte d'un matelas usé, inconfortable. Sur les murs, des étagères supportent plusieurs centaines de livres, poussiéreux et fragiles. À l'exception de ce mobilier austère, rien n'indique une présence humaine. Pas de cuisine. Ni salle de bains, ni commodités.

Le poids des siècles repose ici même, dans ce cabanon délabré.

*
* *

Un homme est en train d'écrire, assis derrière la table.

Sa main droite tient une longue plume qu'il trempe, régulièrement, dans un petit pot contenant une encre noire. Ses doigts effilés se promènent au-dessus d'un ouvrage à la couverture de cuir. Ils inscrivent des lettres, des mots, des phrases. Tranquillement, suivant un rythme naturel.

Il s'arrête quelques instants, relit le passage qu'il vient de rédiger. Une nouvelle histoire, avec de nouveaux personnages. Des hommes et des femmes dont la vie prend forme au fil des pages.

Aujourd'hui, il raconte la vie d'un chef d'état déchu, humilié. Ses partisans l'ont abandonné. Sa femme l'a quitté, et ses enfants l'ont renié publiquement. L'homme souffre, résiste, avant de céder devant l'opprobre de son peuple. L'histoire est triste, dramatique, mais c'est la seule qu'il soit en mesure d'écrire.

Il n'a pas le choix. Là est son destin. Ecrire sous la dictée, encore et toujours, sans avoir son mot à dire. Ironie de la situation !

De temps à autre, heureusement, le temps relâche son emprise. L'homme peut alors poser sa plume, fermer son livre et quitter l'obscurité de la cabane.

*
* *

L'homme marche sur le sable, pieds nus.

Son regard porte vers l'horizon, de l'autre côté de l'océan qui lui fait face. Une illusion. Depuis toujours, il sait que l'immensité, figée, n'est qu'un concept jailli de son imagination. D'ailleurs, ici, rien n'est réel. Ni les dunes environnantes, ni les quelques plantes qui surgissent du sable. Autour de lui, tout n'est qu'hallucinations. Des prestiges, créatures fantasmagoriques que son inconscient fabrique avec une régularité métronomique.

L'homme revient sur ses pas. Son esprit est encore au repos, légèrement nébuleux. Il apprécie ces absences créatives prolongées. Un peu de répit dans une vie de servitude.

Il peut alors se replonger dans ces récits qu'il a classés chronologiquement, et rangés sur les étagères. Des histoires qu'il a écrites il y a cent, mille ou cinq mille ans. Il ressent une grande fierté lorsqu'il redécouvre certaines d'entre elles. Il aime les héros que les siècles, grâce à lui, n'ont pas oubliés. Alexandre le Macédonien. Octave, le premier des Empereurs romains. Manco Capac, l'inca sorti du lac. Des hommes de chair ou des légendes.

Tous sont ses créatures, ses enfants. Même les monstres. Ces hommes jaillis de son inconscient, idées nauséuses, incarnations de ce que les humains appellent le mal. La malédiction qu'il subit, elle, fait fi des principes moraux alloués aux humains. Il voudrait dire que ce n'est pas sa faute. Il aimerait tellement donner un sens à tout cela.

Agacé, l'homme renverse la table, jette ses ouvrages sur le sol. L'encrier se renverse, et des petites taches se forment sur le bois. Il observe les conséquences de cet acte inutile. Instantanément, sans surprise, l'encre s'efface, l'encrier se remplit, la table et les manuscrits retrouvent leur place d'origine.

L'homme quitte la pièce, la plume noircie à la main.

*
* *

Il aimerait pouvoir pleurer, crier. Sentir le souffle de vie qu'il distille à chacun de ses personnages, bons ou mauvais.

Il court vers l'océan et jette la plume vers la surface immobile. Un geste vain. L'objet disparaît, avalé par l'espace et le temps. Il sait que, là-bas, dans la cabane, un avatar l'a déjà remplacé.

L'homme, fataliste, fait demi-tour. Une nouvelle histoire l'attend.

JACQUES FUENTEALBA

Au commencement



Né en 1977, Jacques Fuentealba découvre très jeune les univers d'auteurs tels que R.E. Howard, Lovecraft, Zelazny, Moorcock... et se fait une culture estampillée « mauvais genres ». La fac lui fait emprunter d'étranges passerelles vers le fantastique et le réalisme magique de langue espagnole. A partir de là, il commence à envisager sérieusement l'écriture et la traduction d'auteurs hispaniques. Aujourd'hui, il a à son actif une vingtaine de nouvelles publiées dans divers fanzines et revues (Black Mamba, AOC, Borderline, Lunatique, Fées Divers...), ainsi qu'un recueil de micronouvelles en ligne « Invocations et autres élucubrations » (aux éditions Esfimeras).

Il cherche depuis quelques années à promouvoir au sein de l'Imaginaire français les auteurs de langue espagnole, tant de la péninsule que de l'Amérique latine. On lui doit début 2007, avec l'aide de l'association Catharsis, la constitution et la traduction des textes de l'anthologie « Trafiquants de cauchemars ». Cette anthologie est elle-même une sélection des nouvelles les plus sombres parues en 2004 et 2005 dans l'anthologie annuelle « Fabricantes de sueños » μ éditée par l'Association Espagnole de Fantasy, Science-Fiction et Terreur. Il a également traduit Rodolfo Martínez, Santiago Eximeno, Alfredo Álamo, Pablo Dobrinin, Carlos Gardini et d'autres encore dans des revues telles que Fiction, Lunatique, Borderline, Black Mamba, Galaxies...

Le voyage dans le temps... Ouais, quand on a enfin percé ses secrets, tout le labo a trouvé que c'était trop cool. En plus, pour une fois c'était pas les ricains, mais les italiens.

Alors bien sûr, la Famille avait un pied dans l'affaire, avec ce que ça coûtait comme pognon et on dit même qu'un archevêque était au courant et qu'il avait béni notre machine, enfin tu vois ? Ils étaient tous très excités, les curetons qui sont passés au labo, du genre : « Et les plaies d'Égypte ? », « Et les noces de Canaan ? », « La Crucifixion ? »... Ça arrêta pas au point qu'on a dû les séparer parce qu'ils se crépaient le chignon entre eux pour savoir ce qu'ils allaient « prouver », comme ils disaient. Moi, perso, ce que j'aurais voulu savoir c'était le truc du Christ, tu sais là, pour changer l'eau en vin...

Et Don Vito, bien sûr, y bougeait pas comme à son habitude, dans un coin qu'il était, une clope au bec, sa cicatrice et son air pincé parlaient pour lui, t'imagines bien.

Puis quand il en a eu marre, il s'est avancé. Alors, ils se sont tous plus ou moins carapatés... En tous cas, ils l'ont bouclé et ça c'était cool parce qu'ils commençaient à me chauffer sévère.

- Bon, qu'il a dit Vito, on va faire comme on a convenu au début, on remonte jusqu'où c'est possible et après on avise...

Moi, j'avais comme des doutes, tu vois, mais bon si tu connais Vito, tu sais déjà que j'allais pas le contredire, il m'aurait collé un pruneau pour la forme.

Il a d'abord envoyé Giancarlo avec une lettre... « Pourquoi une lettre ? hein ? », tu me demanderas.

Ch'ai pas, je crois que c'était un mot d'excuse pour Dieu ou un truc comme ça parce que depuis qu'il avait refroidi le curé de notre village, Vito était pas trop sûr d'être à la bonne avec notre Seigneur.

Bon, on l'envoie... On attend qu'il revienne parce que la machine est programmée sur aller-retour... Et il revient pas !

Et c'est là où ça commence à se gâter sérieusement ! Don Vito au bout d'un moment s'énerve, sort son flingue sous le nez des techniciens et gesticule.

- Qu'il revienne !, qu'il crie.

Mais l'autre, Giancarlo, y revient pas, même pas en petits morceaux.

Il est pas là, point.

Après Vito me fait un signe de tête et de flingue et me dit, comme quand on monte au charbon :

- Toi, tu vas voir ce qu'il fout !

Et voilà, je me retrouve là, avec cet abruti de Giancarlo qui pleure comme une madeleine toutes les larmes de son corps. Et toi qui vient de débarquer, et je te connais ni d'Eve, ni d'Adam...

Tu crois qu'ils vont nous en envoyer encore beaucoup ?

Faudrait d'abord qu'ils pensent à bien la régler leur foutue machine !!

Parce que là, pour le coup, y a vraiment que dalle dans le coin, pas de lumière, même pas de sol, on a débarqué avant la Création de l'univers.

Et franchement, c'est glauque !

MICHEL LAMART

Le carton à chaussures

Pour Jacques Lapoussière



Michel Lamart, né en 1949. Agrégé de Lettres, docteur en littérature française. A publié des poèmes - Cahier du jour carnet de nuit, L'Arbre à Paroles, 2007 -, des nouvelles (120 à ce jour), des romans - Love, Naturellement, 2000-, des essais - Sourire de Rheims, 2003. Auteur, compositeur et interprète. Critique Brèves, Autre Sud, L'Arbre à Parole... A coordonné des numéros spéciaux de revue (sur Borges - Phénix -, Le Sidaner - Brèves -, Huysmans/Villiers - Europe) . A cessé d'écrire de la SF - qu'il considère toujours comme un genre majeur - à cause du manque d'ouverture d'esprit du milieu. Considère Marc Bailly comme un ami et salue sa très grande tolérance et son goût littéraire sûr. Considère la Belgique comme son second pays.

Le regard n'est souvent que le miroir du passé parce qu'il se souvient au lieu de voir.

Le désir est d'abord un mouvement qui ramène le regard vers le présent.

Bernard Noël, Les Peintres du désir

Vous avez retrouvé, dans votre grenier - pur hasard ! -, un lot important de photographies. Elles illustrent l'intégralité de votre existence, jusqu'à une date assez récente. Vous ignorez qui les a déposées là, dans le secret d'une mémoire aussi pous-sièreuse que peu aérée.

Maintenant, vous voilà assis à même le plancher. Vous triez les images. Parfois jaunies. Vous décidez, par désœuvrement ou jeu, de tenter de rétablir la chronologie, malgré les périodes parfois considérables qui creusent l'écart entre deux clichés. Parfois aussi, vous hésitez : faut-il placer celle-ci avant cette autre ? Ou le contraire ? Vous savez pertinemment que vous tromper risquerait d'affecter la lisibilité de l'ensemble. De donner, peut-être, un sens différent à votre vie...

Vous avez passé toute la nuit à reconstituer votre passé. Vos yeux sont fatigués. Un peu brouillés aussi. Et voilà qu'aux premières pâleurs de l'aube, vous tombez sur une pièce qui va rendre le puzzle *totalemment* illisible.

C'est une photo ancienne, en couleur. Assez floue. Elle vous rend perplexe. D'abord, parce que vous ne reconnaissez pas les lieux qu'elle représente. Ensuite, parce qu'ils vous font éprouver une singulière sensation de malaise. C'est le contraire de l'impression de déjà-vu. En fait, vous êtes convaincu de *n'y être jamais allé...*

Elle vous montre souriant à l'objectif. Vous tenez par le cou une belle jeune femme inconnue qui irradie une grande tristesse. À ses côtés, une femme d'âge mûr vous regarde, non sans gravité. Ce qui vous paraît tout aussi étrange est qu'il vous est impossible de dire si elle approuve ou non votre relation. Ce qui vous frappe - et vous effraie aussi ! -, c'est le regard de la jeune femme. Il est à la fois vide et halluciné. Un peu comme si ce qu'elle voyait en fixant l'objectif la terrorisait. Un peu *comme si elle était folle...*

Cette scène surgit du passé ne colle pas du tout avec ce que vous croyez savoir de vous-même. De plus, vous vous sentez complètement étranger à ce que vous découvrez. C'est comme si l'on avait coupé, au montage, une séquence du film de votre vie...

Bien que cela *a priori* ne vous concerne pas, il y a cette atmosphère pesante qui s'en dégage et vous noue l'estomac.

Une réflexion de Raymond Depardon, lue dans un de ses livres récents, vous traverse l'esprit : il a photographié Brigitte Bardot pendant huit ans, sans jamais lui adresser la parole. Vous n'êtes pas sûr que cela ait un rapport précis avec ce qui vous arrive. Plus tard, sa pertinence vous apparaît, alors que le jour s'inscrit dans la fenêtre du chien assis. On peut côtoyer des gens pendant des années sans savoir *qui ils sont vraiment*. Pourtant, vous en êtes sûr, les personnes qui figurent sur la photo vous sont parfaitement inconnues. *C'est la première fois que vous les voyez...*

Qui peut être cette jeune personne infiniment triste, et sans doute dépressive, avec laquelle vous paraissez intimement lié ? Elle donne l'impression d'être votre propre femme. Ce diagnostic mental s'impose à vous dans l'éclair de sa fulgurance. Un vertige vous prend. Fatigue ? Faim ? Vous rangez ce témoignage d'un passé qui n'est plus le vôtre dans la boîte à chaussures en carton dont vous l'avez tiré. Un sourire crispe votre visage. Une grimace peut-être ? Vous ne tarderez pas à oublier cette expérience désagréable.

Quelques jours plus tard, vous faites une rencontre. Elle vous met aussi mal à l'aise que la photo du grenier. Vous êtes en train de déjeuner d'un croque-monsieur dans un café. À quelques tables de la vôtre, une jeune femme vous regarde à la dérobée, mais avec une forme d'insistance qui serait justifiée si vous étiez intimes. En l'occurrence, elle vous paraît complètement déplacée. Vous remettez le nez dans votre journal. Les dernières bouchées passent assez mal. Quand vous vous levez pour payer, la personne a disparu. Vous oubliez l'incident.

Trois jours plus tard, vous poireautez dans une file d'attente pour acheter un billet de cinéma. Vous venez voir un film des années 70, dans une salle Art et Essais du quartier. On y propose une rétrospective Nouvelle Vague. On vous dit cinéophile. Vous croyez l'être aussi.

Vous êtes soudain gêné par un regard qui pèse sur vous. Vous vous sentez interpellé. C'est la personne du café. Elle quitte brusquement la queue quand vous manifestez la claire intention d'aller lui parler. C'est la fille de la photo. Même regard inquiet. Même tristesse infinie. Elle n'a pas changé depuis l'époque où l'on vous a photographiés...

Vous ne retrouvez pas votre place dans la file. D'autres regards vous déchirent. Vous restez sourds aux remarques désagréables qui fusent. Vous ne verrez pas *La Maman et la putain*. Vous rentrez chez vous, accablé. L'image de cette fille qui devrait avoir votre âge vous déstabilise. Vous vous regardez longuement dans la glace de la salle de bains en avalant votre somnifère. Vos rêves seront comme votre nuit : agités...

Les jours suivants vous paraissent interminables et pénibles à vivre. Quelque chose détraque votre quotidien. Un peu comme une sourde menace. L'image de cette jeune femme vous hante. Au point que vous avez l'impression de la voir partout autour de vous. Elle vous semble à l'affût. C'est comme si elle allait surgir d'un instant à l'autre, en toute circonstance. Sans doute vous épie-t-elle ? Et pourquoi ? Pour vous faire souffrir ? Mais pour quelle faute ?

Vous vous posez à son sujet les questions les plus folles. Elles restent évidemment sans réponse. Vous ignorez aussi qui a pris cette photo. Il n'existe, hélas ! aucune trace sur l'image de celui - ou de celle - qui est à l'origine de votre trouble. Et, pourquoi pas, de tourments à venir...

Vous arrivez maintenant régulièrement en retard à votre travail. Vos proches collaborateurs ne sont pas habitués à un tel manque de ponctualité. Vous, naguère si zélé ! On les sent gênés pour vous. Mais aucun d'eux ne demandera ce qui explique cet air perpétuellement absent qui assombrit votre front. Personne ne s'inquiétera des soucis qui, apparemment, vous rongent.

Vous devenez une bête curieuse. Un peu inquiétante. Qui porte peut-être malheur. Quelqu'un dont le rôle ayant changé perturbe les habitudes, la routine. Vous vous interrogez. Est-ce de la pudeur ? De l'indifférence ? Vous l'ignorez et vous décidez que, pour l'heure, ce n'est pas votre problème. Il y a des choses bien plus graves dans la vie : *n'est-ce pas ?*

D'ailleurs, les affaires périclitent. Quelque chose est en train de se détraquer dans l'entreprise. Pure coïncidence, bien sûr ! Les carnets de commande n'arrivent plus aussi régulièrement à se remplir que dans un passé récent. Les fournisseurs renâclent. Les clients manifestent leur mauvaise humeur. Des rumeurs courent les ateliers. On parle même de chômage technique...

Au point que votre patron semble vous avoir dans le collimateur. Vous avez beau invoquer les difficultés du marché, le renchérissement du coût des matières premières, l'augmentation du prix du pétrole... Vous vous empêchez dans des explications auxquelles vous ne croyez qu'à moitié. Vous vous rendez compte que c'est précisément ce qu'on vous reproche : ne pas assez y croire...

Vous rentrez chez vous, le soir, de plus en plus harassé. Comme cassé. Non sans avoir retardé au maximum le moment de retrouver ce qui devrait vous servir de havre secret, de refuge : votre intérieur - et une certaine forme d'intimité qui, sans doute violée, est perdue à jamais...

Vos détours de plus en plus longs vous amènent dans les asiles enfumés de bars plus ou moins louches. Vous tentez, là, de dissoudre en vous toute cette nuit accumulée, qui n'en finit pas de dérouler ses volutes bleues et alcoolisées dans votre âme malade. Vous restez étranger au radotage qui s'y déploie. Il raconte toujours le même mal de vivre. Vous craignez aussi de rencontrer, au coin de quelque rue sombre, le fantôme du grenier...

De même, vous vous appliquez à choisir des itinéraires toujours plus compliqués, toujours plus longs, pour déjouer une éventuelle rencontre. Vous éprouvez, de plus en plus, le sentiment confus de chercher à vous tromper vous-même en rusant ainsi. Et une culpabilité croissante.

Malheureusement, vos retards sont de plus en plus remarquables, de plus en plus longs. D'autant que la situation économique commande que tout le monde soit sur le pont, à son poste. Vous faites des fautes qui pourraient passer, si les choses tournaient mal, pour professionnelles. On parle de licenciements. Les regards se croisent dans la boîte comme des épées.

Plus ou moins clairement, vous commencez à comprendre que tout ce que vous vivez est dû, sans doute, à cette notion de retard. Tout arrive *en retard*. Vous-même êtes *en retard*. Le passé a pris sur vous *une avance* dont vous commencez *seulement* à mesurer l'importance. Il vous revient à la figure, tel un boomerang.

À maintes reprises, la tentation a été forte de monter au grenier pour reprendre votre tri. Mais la crainte de vous confronter à nouveau à la photo vous retient. Ouvrir la boîte en carton équivaldrait, pour vous, à ouvrir une boîte de Pandore. Quelle espérance tangible pourriez-vous trouver au fond de ce carton à chaussures ? Vous n'avez pas le cœur à le vérifier. Moins par lâcheté que par accablement.

Vous vous rendez-compte que la vie est une succession de rendez-vous manqués. Le plus important d'entre eux est, à coup sûr, celui avec soi-même. Peut-être existe-t-il une chance que vous n'avez pas su saisir, à un moment donné - le bon ! C'est sans doute ce relent du passé, cette frustration, qui vous revient au visage en une sorte d'haleine délétère qui gâte votre quotidien et vous pourrit votre vie actuelle.

La crainte de rencontrer la jeune femme finit par être la plus forte. Vous vous barricadez - littéralement - chez vous. Vous ne sortez plus. Vous demeurez à l'intérieur d'une immense *camera obscura*. Une grande boîte en carton...

Vous essayez de vivre *au jour le jour*, en prenant soin de ne pas vous remémorer le passé. Vous n'avez jamais été un nostalgique de quoi que ce soit. On vous disait fonceur. Vous étiez, pour beaucoup, un exemple. Quant au futur, vous n'osez l'imaginer. Il doit probablement ressembler au passé. Comme un frère...

Peu à peu, vous glissez dans une torpeur quasi fœtale. Vous avez l'impression de régresser. Vous avez débranché le téléphone. Vous ne regardez plus la télévision. Vous n'écoutez pas la radio. Le monde extérieur vous parvient par des bruits feutrés, adoucis. La violence n'est plus votre univers. La compétition non plus. Vous vous habituez au silence. Mieux : vous en tirez un indicible plaisir.

Quand vous vous contemplez dans la glace, il vous semble qu'un processus de rajeunissement est en cours. Parfois même, vous ne vous reconnaissez plus... Les pattes d'oie des yeux ont disparu. Votre regard s'est adouci. Votre peau est plus blanche, plus lisse. Vos cheveux renoncent à blanchir. Ils sont plus souples, plus brillants. Pour tromper l'ennui, vous vous parlez parfois. Votre voix connaît même, semble-t-il, une nouvelle mue...

On a sonné !...

Vous réprimez un mouvement de panique. Vous n'avez *jamais* de visite. Vos proches, vos amis, le monde entier vous a oublié. Et c'est mieux ainsi ! Vous considérez la porte avec une angoisse qui vous paralyse. Vous voilà prisonnier d'une parenthèse qui vous servait de cocon. Ou de ventre. D'un côté, en haut, le grenier et ses interdits ; de l'autre, en bas, la porte et une intrusion possible du monde extérieur... L'horreur !

Que faire ? Vous êtes acculé. Vous ne pouvez fuir.

Autre coup de sonnette. On s'impatiente.

Vous n'avez aucun moyen de savoir qui se permet de venir vous déranger ainsi, à cette heure.

Mais, au fait : quelle heure est-il ? Vous vous rendez compte que vous êtes en train de perdre la notion du temps. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Ce n'est pas le moment d'en décider.

Soudain, l'idée de *retard* vous revient en tête. Est-on en train de vous rappeler à l'ordre ? Est-ce une injonction à rejoindre le tumulte chronométré qui bat derrière la porte ? A-t-on une révélation importante à vous faire, qui soit de nature à vous réconcilier avec les autres et vous-même ?

Vous avez ouvert la porte. Un réflexe.

Le soleil vous aveugle. La préposée des postes est devant vous. Elle vous tend une lettre en recommandé avec accusé de réception et un stylo. On vous demande de signer quelque chose. Quoi ? Un arrêt de mort ? Vous signez. Vos yeux brûlent.

Vous avez reconnu la jeune femme : *c'est celle de la photo !*

Vous lui claquez la porte au nez. Vous déchirez la lettre sans la lire.

Une question vous torture l'esprit. Qui est l'autre femme du cliché ? La mère ? Sa mère ? Votre mère ?

Les souvenirs reviennent. Vous pensez à Jean Eustache : La Maman est la putain...

Vous foncez au grenier - la poste vous ayant fait penser au tri : quel enchaînement d'idées ! - en gravissant les marches quatre à quatre.

Vous n'avez pas à chercher longtemps pour retrouver la boîte. Vous redescendez au salon. Vous la videz dans la cheminée et vous mettez ainsi le feu au film de votre vie. Des sourires se tordent dans les flammes. Vous considérez le fond de la boîte. Il est aussi vide qu'un écran de cinéma, après que la salle a été rallumée...

*Ce n'est pas demain la veille que je trouverai chaussure à mon pied, pensez-vous drôlement.
Cela vous fait sourire. Ou grimacer.
Vous n'avez jamais connu votre mère : elle est morte en vous donnant le jour.
Dehors, le soleil doit briller...
Soleil ! Cou... coupez !*

NICOLAS PRESTON

Malleus Maleficarum



Originaire des Vosges et âgé de 35 ans, il est marié et papa d'un petit garçon de 5 ans.

Il est gendarme depuis 16 ans et plus précisément Gradé.

Il a commencé à écrire, il y a quasiment 10 ans déjà, par de la Fantasy (« Asylum ou l'Épée Des Dieux »), bien avant qu'elle ne soit réellement à la mode avec J.R.R. Tolkien, mais sans avoir malheureusement son niveau. Mais l'inspiration lui est précisément venue de Conan le Barbare ! Ses préférences sont cependant bien marquées; la Science-Fiction, le Fantastique. Mais il ne pense pas avoir en fait, de genre vraiment attiré.

Début 2006, il a envoyé un roman fantastique, « Crépuscule », aux éditions Le Manuscrit qui a été accepté. Ce dernier devrait bientôt voir le jour sur le net. Notons qu'il a également été accepté par la Société des Écrivains. Ce fût « Le Manuscrit » qui fut choisi ! C'est un début...

En vue d'aiguiser sa plume, il s'est exercé aux nouvelles, traînant par ailleurs ses guêtres sur quelques sites littéraires. Exercice intéressant s'il en est ! 24 concours en un an, à peu près, sans compter les appels à textes divers et variés, et les envois à droite et à gauche qui restent pour certains, parfois sans réponse et d'autres encore en attente...

Il a gagné le deuxième accessit avec diplôme d'honneur pour « Voyage vers le Néant », le troisième accessit pour « 1789 » et le deuxième accessit avec diplôme d'honneur pour Crépuscule dans le cadre du concours international littéraire 2006 Arts & Lettres de France.

Sa nouvelle « Myrddin & Ronan », dans une version courte, a été publiée dans un recueil collectif intitulé « Une Nuit à Brocéliande ». Récemment, il a été l'heureux lauréat - parmi d'autres - du 1er concours de nouvelles Cathares de Chalabre dont le Président du jury était Philippe Ward. Sa nouvelle « C.C » sera publiée dans un recueil avec 17 autres nouvelles. Il portera le titre de « Dieu reconnaîtra les siens... ».

Cette histoire fera partie d'un recueil de nouvelles qu'il est en train de finir et de peaufiner. Ceci entre les recherches nécessaires à l'élaboration de son prochain roman, « Code : PY », qui se veut nettement plus ambitieux que « Crépuscule »...

Ma devise, Mens Sana In Corpore Sano !

Monsieur Shaw,

Des forces mystiques terrifiantes sont à l'œuvre dans les Blacks Hills, et plus précisément à Sable Noir. Des personnes disparaissent et des événements inexplicables s'y produisent. Je vous supplie de venir nous aider, le plus tôt possible, car les jours nous sont comptés

MAE

Ainsi se résumait le courrier que Tom Shaw, détective privé de son état, avait reçu il y a quelques jours. Le problème était que l'enveloppe ne portait aucune mention de l'expéditeur. L'oblitération prouvait, s'il en était, que la lettre avait bien été postée de la localité de Sable Noir, et du Wyoming, état au nord-ouest des Etats-Unis. En fait, à une certaine distance de New York, là où résidait Shaw.

C'était assez bizarre d'ailleurs, qu'une personne, demeurant à...où déjà ? Ah oui, Sable Noir, une petite ville paumée au milieu d'on ne sait où, le connaisse et fasse incidemment appel à ses services.

Et ce prénom, MAE. Le seul élément qui pouvait lui permettre d'identifier la personne qui lui demandait de l'aide. C'était bien peu ! Surtout pour un problème de forces mystiques terrifiantes...

Shaw se gratta la tête. Il se demandait quel crédit, il pouvait accorder à ce courrier. Bien sûr, il avait l'habitude d'acheter quelques tabloïdes criards aux titres bien accrocheurs, tels que "J'ai fait l'amour avec un Alien", "Je suis un monstre mutant", ou encore "Je vois l'avenir", ce qui pouvait être –accessoirement – d'un ordre plus pratique à l'usage, mais là...Le côté mystique lui était véritablement inconnu. A New York, seul le billet vert était magique et ouvrait beaucoup de portes. Peut-être que dans un petit village, la nature présentait autre chose qu'un compte en banque bien fourni.

Il achetait donc ce genre de magazine par curiosité, juste pour constater voire déplorer, à quel point la nature humaine était fantasque, bizarre, mais tellement... intéressante.

En fait, Shaw était quelqu'un de résolument pragmatique. Certes, il avait l'esprit ouvert, mais dans l'ensemble et comme tout à chacun, il était plutôt rationnel.

Américain par son père, avec tout ce que cela impliquait, mais Français par sa mère, avec tout ce que cela impliquait également, Tom C. Shaw était un mélange sympathique d'énergie débordante et de chauvinisme. Cela lui permettait de parler plusieurs langues et d'avoir deux pays d'accueil. Un pied dans le nouveau monde pour le côté technologique exacerbé et un autre dans l'ancien pour le côté sagesse et historique. Tout cela se complétait bien, pour peu que l'on y regarde dans l'ensemble.

Du côté purement physique, maman Shaw lui avait donné un visage aux traits réguliers et un nez à la noble courbe aquilin, qu'elle-même tenait d'ancêtres lointains italiens, une longue lignée patricienne, apparemment. Et de son père, un petit côté nerveux, qu'il avait appris à contrôler par la pratique de quelques sports divers et variés – qui lui avaient conféré d'ailleurs une musculature discrète mais bien présente.

Tom se livra à quelques recherches d'ordre général, magie et tutti quanti. Ce fût pour le moins instructif, à défaut d'être toujours très édifiant. Il découvrit qu'en fait, il n'était pas aussi ignorant que cela. On entendait tellement de choses sur la magie et encore plus sur la sorcellerie. Des mots bien sûr, rien de bien concret.

Shaw prit l'avion dès le lendemain matin, jusqu'à Casper. Puis il loua un véhicule. Il emprunta la route 25 jusqu'à Big Horn Mounts. Là, après maints tours et détours au milieu du désert, et après avoir demandé de l'aide à quelques personnes, il trouva enfin un panneau usé par le temps, qui indiquait Sable Noir. Cet état de fait était d'autant plus notable que la localisation exacte de cette petite ville, s'avérait totalement impossible sur une carte, sur le net, et à posteriori par le biais de personnes demeurant dans le même état. A croire que l'on désirait oublier sciemment ce lieu. Les raisons en restaient à ce stade, désespérément obscures.

Quoiqu'il en soit, il existait cependant et heureusement, une référence à cette ville au cadastre de la ville de Casper. Un employé diligent lui expliqua que cette localité, ou plutôt ce village paumé, mais le terme employé fut perdu, se trouvait au bout de la route 186, une route de campagne peu fréquentée. Paradoxalement, lui expliqua-t-on, il s'agissait pourtant d'un endroit comme les autres, paisible, un lieu de villégiature où la population doublait, voire triplait au printemps. Par contre, on s'accordait à dire que le coin portait les ferments de quelque chose de bizarre, ni plus ni moins...

Comme présentation publicitaire en vue d'attirer les touristes par l'office local, cela n'aurait pas été mal, pensa Shaw en souriant.

"Sable noir - 1666 habitants", indiquait le panneau à l'entrée de la ville. Un chiffre qui aurait pu être symbolique, mais sûrement dû au hasard. Cela ne fait aucun doute ! Après tout, la population était fluctuante, comme partout. Un chiffre qui fit cependant tiquer le détective. Il avait eu l'occasion de lire quelque chose sur certains chiffres qu'il n'était pas toujours opportun de citer, dixit la croyance populaire. Un côté superstitieux que ne partageait pourtant pas le détective.

Shaw se rendit au bureau du shérif local. Ce dernier l'accueillit très cordialement. Le fait qu'un détective privé se présente à son bureau en vue d'obtenir des renseignements ne sembla pas le gêner voire l'offusquer outre mesure.

- En fait, j'aimerais juste savoir deux choses, demanda Tom. La première, est ce que vous avez traité récemment des dossiers, disons, un peu particuliers pour ne pas dire sortant de l'ordinaire. Et deuxièmement, connaissez-vous un ou une certaine Mae demeurant sur votre secteur ?

Le shérif se retourna et désigna de la main un énorme tas de dossiers sur son bureau.

- Voilà ! Tout ce qu'il y a sur mon bureau sort de l'ordinaire. Pour moi, en tout cas. Bien sûr, j'inclus les personnes disparues dans ce tas, qui n'ont jamais été retrouvées, même pas un bout de doigt. Mais lorsque je vois un chat noir éviscéré et cloué en croix sur une porte de maison, ou une vache dont on retrouve des morceaux un peu partout dans un pré, sans aucune trace apparente, je me pose des questions. Bien sûr, j'ai quelques plaintes du style : "les objets volent chez moi" ou "je vois des fantômes". Alors pour une ville de moins de 2000 âmes, je me pose encore une fois, des questions !

Quant aux personnes disparues, c'est la plupart du temps des touristes, quelquefois des gens du cru. Mais, ici, on se méfie et on ne traîne pas trop le soir, surtout à certaines périodes de l'année. Ne me demandez pas pourquoi, je viens de Californie ; je ne suis pas du tout originaire de cette région.

En ce qui concerne Mae, je connais toutes les personnes du coin, c'est mon boulot. Il n'y a aucune Mae, femme ou homme ou autre, c'est sûr.

- Merci pour ces renseignements shérif. Une dernière question, pourriez-vous m'indiquer un hôtel où je pourrais poser mes valises pour quelques jours ?

- Bien sûr, la pension de famille de madame Devonshire, au bout de la rue. Vous y serez comme un coq en pâte, c'est sûr. Elle est un peu bizarre, mais elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Tenez, à moi de vous poser une question. Qu'est ce qui vous amène dans ce coin perdu ? Travail, vacances ?

- Oh, juste une pub très alléchante qui me vantait les mérites de votre petite ville, shérif. Bonne journée !

Effectivement, Madame Devonshire était une vieille femme intéressante. Son regard s'attarda longuement sur Shaw. Il était rien moins que... perçant, derrière ses petites lunettes carrées que surmontait un regard opalin. Tom eut l'impression que son âme était mise à nue, comme si elle la lui avait arraché en vue de la lire, tranquillement.

Mais ses manières furent des plus cordiales. Elle lui fit visiter la pension, sa chambre et lui demanda s'il avait besoin de quoi que se soit, en vue de rendre son séjour le plus agréable possible.

Le détective régla sa chambre immédiatement. Il fallait toujours prévoir un départ impromptu. Puis, la journée étant des plus magnifiques – aucune démon ne le guettait ! –, il sortit visiter la petite ville et ses environs immédiats.

Ce qui était certain, c'est qu'elle ressemblait à une ville typique du Wyoming, avec un petit côté pittoresque évident.

Des maisons ceinturées de magnifiques jardins en fleurs, des magasins tout ce qu'il y avait de plus classiques, et des arbres parfois centenaires, témoins immobiles du temps qui passe. Tout cela se retrouvait ici et là, là-bas et ailleurs. Cependant, chaque ville, malgré un schéma de développement similaire lié à des contraintes tant économiques, sociales que politiques, avait son histoire. Celle-ci permettait alors de discerner quelques divergences dans son développement.

Tom se borna à parcourir les rues, observant les gens qui déambulaient, témoins malgré eux d'une évolution qu'ils ne contrôlaient pas. Le temps les dévorait, le temps dévorait tout. Ils n'étaient que des figurants dont la place était prédéterminée, depuis longtemps. Le rôle qui leur était attribué se dévoilerait en temps utiles.

Shaw se demanda quelle était sa place dans ce schéma, sur lequel il pensait avoir pourtant une certaine emprise. Vanité toute personnelle.

Le détective regagna la pension de famille. La nuit était tombée insidieusement, sans que le jeune homme sans rendre compte. Il monta directement à l'étage et enfonça la clé dans la serrure de sa porte.

Il ouvrit celle-ci et... il sursauta ! Au fond de la pièce se trouvait Mme Devonshire. Elle tenait une bougie devant elle et seul son visage était éclairé. Autant dire que les jeux d'ombres n'étaient pas en sa faveur. Elle était prête pour Halloween !

Tom referma la porte.

- Mme Devonshire, que puis-je pour vous en cette heure – et il regarda sa montre – tardive ? Elle s'avança doucement, sa bougie toujours devant son visage.

- Je dois vous dire certaines choses. Asseyez-vous, lui dit-elle.

Shaw se laissa glisser dans un fauteuil moelleux, tandis que son hôtesse lui faisait face, se posant sur le rebord de son lit. Elle posa sa bougie sur la petite table basse qui se trouvait entre eux.

- Je sens que vous n'êtes pas là pour de simples vacances. Et je perçois en vous, une grande force morale, ainsi qu'une honnêteté tout aussi véritable. J'ai des révélations à vous faire sur cette ville et son histoire.

Il y a plusieurs siècles, de nombreux peuples d'Europe ont migré sur le nouveau continent, par vagues successives. Parmi eux, se trouvaient les Cathares. Arrivés à Sable Noir, ils s'y installèrent et vécurent en paix avec eux-mêmes. Pourtant, les années passèrent, et forts d'une tradition héritée d'une magie très ancienne, les Cathares se scindèrent en deux mouvements bien distincts. Certains migrèrent à nouveau et s'installèrent à l'Ouest. Ils fondèrent Salem. Les autres restèrent ici. L'histoire cependant a divergé de façon radicale. Les habitants de Sable Noir s'adonnèrent à la magie noire, à la dévotion aux démons et aux sacrifices les plus odieux.

La chasse aux sorcières que vous connaissez, mais à laquelle peu de gens accordent de crédit, fut terrible. En ces lieux furent brûlées des dizaines de sorcières dont les cendres furent répandues à tous vents. A Devil's Tower, furent brûlés les plus grands sorciers que connut le monde.

Les Cathares étaient détenteurs du Malleus Maleficarum, le Marteau des Sorcières. Il s'agissait d'un manuel destiné à lutter contre les démons. Ce livre fut perdu à l'époque de la Grande Scission des Sorciers. L'histoire n'en parle pas, surtout pas l'histoire classique. Les sorciers de Sable Noir cherchèrent ce livre durant des décennies. Il était censé leur assurer l'impunité et leur permettrait de contrer les Découvreurs de Sorcières, ceux qui luttèrent contre les forces du mal à l'époque, ou devrais-je dire, durant plusieurs siècles.

- Mais les forces démoniaques sont plus intéressées encore par le Fortalicium Fidei Pandemonium, un ouvrage destiné à la pratique des cultes les plus horribles qui soient. Ce condensé du mal, donnerait aux sorciers tous les pouvoirs qu'ils convoitent depuis si longtemps.

En fait, leurs pouvoirs sont à leur apogée la veille du 1er mai, la nuit du Walpurgis, une des nuits durant lesquelles les sorcières s'envolent vers leurs sabbats nocturnes, pour folâtrer avec le démon. Si elles venaient à s'approprier ce volume durant cette nuit, ce serait grandement préjudiciable à notre civilisation.

Shaw leva l'index droit et l'interrompit.

- Vous ne voulez quand même pas dire ou me faire comprendre, que les sorcières existent ?

- Elles ont toujours existé. Elles se sont faites plus discrètes et se sont adaptées au monde qui les entoure. Mais elles ne rêvent que d'une chose, renverser ce monde et le modeler à leur image, pour l'offrir à leur maître, Satan. Seuls le chaos et l'horreur s'assureraient la prédominance à ce stade.

L'histoire précise également que les Cathares étaient dépositaires d'un fantastique trésor accumulé au fil des siècles. Le trésor de Montségur, celui que l'Eglise catholique et son allié de l'époque, le roi de France Louis IX, ne purent découvrir après la chute de la forteresse de Montségur. Ce fameux trésor n'est pas resté dans les ruines mais se trouverait sur le sol Américain. Des générations de chasseurs de trésors fouillèrent la région et le pays même, en vain. Seul le Malleus Maleficarum permettrait d'y accéder.

Mais ceci est une autre histoire, dit-elle en souriant. Elle quitta sa chambre et souffla la bougie. Shaw resta dans le noir à réfléchir, encore, et encore. Puis il s'endormit et sombra dans un sommeil sans rêves.

Le lendemain matin, Shaw partit en direction du lac. Il pu constater à loisirs, que les lieux étaient...enchanteurs. Le terme était approprié. L'eau était d'un bleu alcalin tandis que les plages de sable noir, contrastaient fantastiquement avec le cadre verdoyant.

Ce sable, si noir, si fin. C'était bizarre ! De quelle roche pouvait provenir un tel sable. Une idée lui traversa subitement l'esprit... Non, cela ne se pouvait !

Shaw en préleva deux petits tubes qu'il glissa dans sa poche. Il se rendit ensuite directement à la poste locale, les envoyant en express à Nick en vue d'analyse. Il lui glissa un petit mot : "A analyser le plus vite possible, merci. Tom". Clair et précis, sans emphase aucune.

En sortant de la poste, Shaw se dirigea vers la mairie qui lui faisait face. Un modeste immeuble, à la mesure de la ville. Tom se dirigea vers un bureau occupé par une jeune secrétaire. Derrière elle se trouvait un panneau d'affichage aux annonces multicolores.

- Bonjour, mademoiselle. Pourriez-vous avoir l'amabilité de m'accorder quelques instants de votre temps ?

- Bien sûr, lui répondit-elle en faisant en large sourire. Que désirez-vous savoir sur notre jolie ville ?

- Je viens d'arriver et j'aimerais la connaître un peu mieux. Mais tout d'abord, pourriez-vous me dire à quel événement fait référence cette affiche, derrière vous ?

L'affiche en question représentait, selon toutes apparences, un petit démon plus chétif qu'effroyable, tout en cornes tarabiscotées et en flammes rouges et vertes, qui traînait un corps au bout d'une corde, vers nulle part. La mention suivante était inscrite en rouge, en dessous du dit dessin : "Le 1er mai arrive, soyez prudents et restez chez vous ; le vent souffle et peut vous emporter vers les Tourments".

- J'avoue que, n'étant pas originaire de cette belle région, cela m'intrigue. De quoi parle-t-on ?

La jeune secrétaire se retourna et vit l'affiche. Elle blêmit immédiatement. Son sourire s'effaça, et son air devint des plus



embarrassés. Elle regarda à droite, à gauche, ses mains s'agitèrent sur son bureau, rangeant des feuilles, faisant rouler des crayons. Elle tortilla fébrilement son postérieur sur son siège en cuir.

- Je, je... Il m'est impossible de... En fait, je ne sais pas de quoi il s'agit. Je n'ai pas mis cette affiche. Je ne comprends pas ce que vous voulez, ce que... ce que vous demandez...

La jeune fille était visiblement paniquée. Ses yeux roulaient de droite à gauche, son regard était... affolé ! Incroyable, Shaw lui aurait expliqué qu'il était un tueur en série à la recherche de sa future proie, qu'elle n'aurait pas été plus affolée.

- Du calme, ne vous inquiétez pas mademoiselle, je ne suis finalement pas intéressé par cette affiche. Euh, les cours de macramé, c'est bien tous les soirs à 19 heures ?

Shaw était de plus en plus perplexe. Son esprit avait du mal à intégrer tout cela, ou plutôt, à l'accepter. Il ne manquait plus que les balais à ce stade ! Pffff, quelle vie !

Puis son regard se posa sur une enseigne lumineuse d'un magasin d'articles magiques. Bah, pourquoi pas ? Tom pénétra dans la boutique. Une petite cloche annonça son entrée. Tandis que son regard embrassait automatiquement la boutique dans son ensemble.

C'était proprement... époustouflant !

Il y avait là, rassemblé sur une bonne centaine de mètres carrés, la plus extraordinaire collection d'artefacts ésotériques, magiques et de sorcelleries que le jeune homme avait pu voir. Bien sûr, il n'en avait pas vu beaucoup, mais quand même...

Des rayonnages complets de livres anciens tapissaient le pourtour des murs de la boutique. Celle-ci était alors divisée en divers centres d'intérêts, outre les différents articles qui pendouillaient çà et là du plafond, plantes et/ou animaux deséchés.

Décoctions, boules de cristal de tailles variées, tables richement décorées de symboles et inscriptions magiques voire astrologiques, pentacles et autres signes cabalistiques.

Il y avait également des tableaux, images et croquis divers qui, à ne pas en douter, représentaient le Maître du Mal, le Diable en personne, personnification idéalisée de nos coté humains les plus sombres, les plus terrifiants et les plus abjects.

A côté d'un tableau représentant une superbe jeune femme, se tenait également une jeune femme qui n'avait rien à lui envier. Grande, élancée, à la chevelure ondulée et d'ébène, et surtout, - Tom ne le vit qu'en s'approchant d'elle et parce qu'elle le regardait fixement -, des yeux aux reflets mauves irisés. Une couleur que Tom n'avait pas encore vu, superbes, envoûtants... magiques !

- Bienvenue à la boutique Esoterics And Magics. Crowley Morgana pour vous servir. Et la jeune femme tendit sa main droite à Shaw, sur le dos de laquelle il déposa un léger baiser, la tenant délicatement du bout des doigts.

- Enchanté, lui répondit-il. Esoterics And Magics ? EAM..., lorsque l'on y regarde bien, et je ne parle pas de vos superbes yeux, nous avons là une superbe et judicieuse anagramme de MAE.

- Qui a dit que la galanterie se perdait ? Mais effectivement, les anagrammes sont comme les signes du ciel, sujets à interprétation. Que voyez vous donc dans ces initiales, monsieur... ?

- Shaw, Tom C. Shaw, de New York.

- Monsieur Shaw, savez vous qui est la personne représentée sur cette toile ?

- Mmmmh. Tom se caressa le menton et fit mine de réfléchir quelques instants. Je penche pour la très belle Morgane, sœur du roi Arthur, qui apprit son art de l'Enchanteur Merlin.

- Excellent ! Vous avez étudié votre sujet. Je suis impressionnée. Vous êtes fidèle à votre réputation, monsieur Shaw.

- Tiens donc, je ne savais pas que j'avais une réputation qui m'avait précédé jusqu'ici. Et quelle est-elle donc, si je puis me permettre ?

- On vous dépeint généralement comme un homme sérieux, droit et toujours très concerné par ses enquêtes. D'ailleurs, je constate que vous avez déchiffré la petite énigme qui vous était destinée.

- Je n'ai aucun mérite. Une boutique d'articles magiques dont les initiales, inversées il est vrai, mais avec un courrier faisant état de comment déjà... de forces mystiques terrifiantes à l'œuvre, cela ne pouvait être qu'à l'origine d'une personne capable de détecter de telles forces, ou de savoir apprécier ce genre de choses. Mais je me demande toujours de quelles forces vous voulez parler ? Et quel est mon rôle dans tout cela...

La jeune femme ne répondit pas.

- A travers les époques, dit-elle, le Diable, avec un grand "d", a pris diverses formes et noms, afin de se présenter aux hommes. Regardez ! Et elle embrassa du bras la boutique et diverses peintures, et autres gravures qui semblaient à vue de nez, d'époque.

- Voici Belphégor, le patron des "découvertes et des inventions ingénieuses", assis sur son trône. Ici, une superbe

peinture de Luca Signorelli, figurant le Jugement dernier. Elle date du XVIème siècle. Le démon ailé ravit une jeune femme. Quant à cette gravure du XVIIème siècle, elle présente des démons faunesques dansant avec leurs complices, les sorcières.

Mais celle que je préfère, la représentation de l'ange déchu, Lucifer, fier et pensif. Il est le héros du Paradis perdu, la célèbre tragédie écrite par Milton au XVIIème siècle également. Quoique, cette peinture qui montre des sorcières qui se rassemblent autour d'un sinistre bouc est assez intéressante. Il s'agit d'une oeuvre du peintre espagnol Goya, du XIXème siècle, que certains qualifient, d'effrayante. Au cours des orgies du sabbat, les sorcières, dit-on, auraient festoyé et honoré le prince des ténèbres, Satan. C'est vraiment une peinture... intéressante.

Bien évidemment, dans sa quête insatiable, le diable a toujours tenté de faire pencher en sa faveur la balance du jugement, mais surtout d'entraîner dans son sillage, les hommes et les femmes prêts à donner libre cours à leur côté obscur.

Et de ce côté-ci, nous avons les bourreaux sans pitié qu'étaient les chasseurs de sorcières.

Tom crut déceler comme une légère trace d'amertume qui pointait, voire de colère très habilement contenue. Quel était donc le véritable visage de cette demoiselle ? Un simple parti pris, ou autre chose ?

- La bible de ces tueurs était le Malleus Maleficarum, le marteau des sorcières. Et son adepte le plus industriel fut Jean Bodin, un avocat philosophe français. Il n'avait pas son pareil pour instruire une affaire de sorcellerie. Il condamna au bûcher bon nombre d'individus considérés comme tels. Mais ils furent nombreux à poursuivre les sorcières, dont Nicholas Rémy, ou encore Peter Binsfeld, l'un des plus meurtriers au XVIème siècle. Il oeuvra en Allemagne. J'en passe et des meilleurs, conclut-elle.

Mais je ne vous ai pas fait venir pour cela. Depuis des décennies, et même bien avant cela, il s'est toujours produit des disparitions de façons quasi régulières et mystérieuses dans cette ville. On a également retrouvé des animaux... sacrifiés.

La jeune femme s'approcha du comptoir en bois patiné. Elle prit une petite fiole de sable noir, comme celui que l'on trouvait au bord du lac. Retournant le tube entre ses doigts, elle le regarda, pencha la tête à droite, à gauche, puis le reposa délicatement. Elle semblait fascinée par ce sable.

- Voyez-vous, reprit-elle, beaucoup de touristes aiment repartir avec un petit souvenir. La plupart du temps, le sable, ce sable noir, les satisfait grandement. Moi aussi, ajouta-t-elle en esquissant un sourire.

Ils discutèrent longuement de choses et d'autres, des disparitions et de leurs impressions mutuelles sur la ville.

Tom quitta la jeune femme dans un état vaguement euphorique, bizarre...

Le crépuscule baigna la petite ville dans une myriade de rayons orangés, carlins et violacés.

Shaw téléphona à Nick. Il lui fit part de ses dernières constatations, et de ses impressions.

- Il est clair que ce petit coin, en apparence tranquille, a ses secrets. Même mademoiselle Esoterics And Magics. Tient au fait, elle se prénomme Crowley, Morgana. Elle m'a fait part de ses liens avec un certain Aleister Crowley, dont je n'ai jamais entendu parler. Elle serait sa petite-fille. Pourrais-tu faire quelques vérifications en passant ? Je ne sais pas mais, elle est... particulière, assez envoûtante il faut le dire, et très belle. Ce qui ne gâche rien. Elle connaît son sujet. C'est comme si la magie et tout ce qui tourne autour n'avait aucun secret pour elle. J'irais même jusqu'à dire qu'elle n'est pas aussi innocente qu'elle le laisse paraître. Mais honnêtement, c'est assez indéfinissable comme impression. Enfin, on verra bien.

- Alors à plus tard mon grand. Je te cherche cela et je te rappelle dès que possible.

Le jour suivant. Le soleil s'engouffra dans la chambre de Shaw, le réveillant agréablement. Il prit sa douche et descendit déjeuner au salon. Une cruche de café, des toasts et du jus d'orange l'attendaient.

Le téléphone de Shaw vibra discrètement dans sa poche. Il le sortit et ouvrit le clapet.

- Oui ?

- Salut gamin, c'est Nick. J'ai fait quelques recherches sur ta nouvelle copine. Alors, elle t'a expliqué qu'elle était la petite fille d'Aleister Crowley, c'est ça ?

- Oui, c'est cela même.

- Bien, alors on verra cela plus tard. Donc, le sieur Crowley se faisait appeler ou plutôt s'était donné le nom de « Bête immonde », choisi dans l'Apocalypse, tout un programme ! C'était apparemment un poète et un magicien ; loin d'Houdini, mais bon. D'après les documents qui traînent ici et là, il était très porté sur l'occultisme mais il pratiquait la "magie sexuelle", au cours de scandaleuses "orgies sacrées". On parle également de sacrifices sanglants, d'une bestialité fantastique associés à des infanticides. Tout cela perpétré dans une demeure qu'il possédait sur la côte nord de la Sicile. Il voyagea en France, en Allemagne, où il fut directeur de l'Ordre des Templiers de l'Orient - une obscure secte du moment-, puis il rentra en Angleterre.

Il mourut paisiblement dans une petite pension de famille à Hastings, sur la Manche, dans son lit en plus, le 1er décembre 1947.

Sa devise était, "fais ce que voudras, sera toute loi", là aussi, tout un programme.

- Or, monsieur Crowley a eu des enfants, mais sur la liste des descendants, aucune Morgana Crowley n'apparaît. Alors, tu as deux options mon grand, soit tu demandes ouvertement des explications à la demoiselle, soit tu fais attention. Remarque tu peux toujours essayer de lui parler, en étant prudent. Mais, lorsque l'on mange en compagnie du diable, il vaut mieux manger avec une grande cuillère, très grande.

Tom quitta la pension. Il se demandait s'il devait aller à la boutique de magie, ou accorder à la demoiselle, le bénéfice du doute. Il était indécis et il n'aimait vraiment pas ça !

Sur cet entre fait, le shérif Welling s'approcha de Shaw, qui le salua.

- Encore en vacances dans notre belle ville, lui déclara Welling.

- Mais, je ne suis pas en vacances, lui répondit Tom.

- Je me disais aussi. Par contre, nous sommes aujourd'hui le 30 avril. Et demain, c'est le 1er mai.

- Judicieuse remarque shérif. Grâce à vous, je n'ai pas besoin de regarder le calendrier.

- C'était effectivement en vue de vous faire remarquer ce fait. Ici, personne n'ignore cette date, sûrement par habitude.

Mais, je ne suis pas sûr de savoir pourquoi. Je suis là depuis de nombreuses années et j'ai toujours respecté ce principe, éviter de sortir durant 24 heures, ces 24 heures-là. Je n'ai jamais essayé de savoir pourquoi malgré les années.

- Qu'est devenu votre prédécesseur, shérif ?

- Il est sorti un soir, entre le 30 avril et le 1er. On ne l'a jamais revu, ni ici, ni ailleurs !

- Alors, je crois qu'il est opportun de respecter les traditions locales. Et, qu'en est-il de vos touristes ?

- Je les ai prévenus de ne pas sortir, ce soir là en tout cas. Mais je pense qu'il y aura des oublis. Et le lendemain, des disparus. Encore des drames en perspective.

- Quelque chose m'échappe. Vous n'avez jamais fait appel au FBI, par exemple, ou à d'autres services spécialisés, l'armée ? Comment quelqu'un peut-il disparaître comme cela ?

- Je ne sais pas. Et je ne suis pas du genre à croire qu'il s'agit de l'œuvre des petits hommes verts. Je suis plus enclin à croire au kidnapping, à la dissimulation des corps à l'aide de moyens divers et variés, bref, à du concret, du solide ! Nous avons fait ce qu'il fallait, sans aucun résultat probant, jamais... En attendant, essayez de ne pas figurer sur ma liste de disparus, M. Shaw.

- Merci shérif, je vais faire de mon mieux.

Tom décida de reprendre le chemin de sa petite pension de famille. Il n'avait rien, absolument rien si ce n'était des on-dit, des racontars et un côté superstitieux exacerbé. Des forces mystiques terrifiantes ! Peut-être qu'il s'agissait là d'une auto-suggestion induite par une histoire, dont les fondements étaient peut-être loin d'être avérés, très loin.

A ce moment précis, une rafale de vent fouetta violemment le détective. Le ciel s'obscurcit à l'horizon. Et si Shaw avait pu se trouver à Devil's Tower, il aurait vu ceci...

Une épaisse couche de crasse mêlée à de la poussière, du sable et autres matières accumulées au cours des siècles se souleva subitement du plateau. Un immense nuage se forma, tourbillonnant, et se dirigea vers Sable Noir ; mais ce nuage se déplaçait contre le vent même. Les lois de la physique furent ainsi contredites, joyeusement bafouées.

Les eaux bleues du lac se mirent à bouillonner doucement, tandis que le sable noir qui le bordait commençait à s'élever également, formant de petits tourbillons, qui augmentèrent de volume, encore et encore. Le lac assura une nouvelle emprise sur les plages de sable qui se dirigèrent vers la ville, telle une entité pensante aux desseins bien déterminés. Chaque grain de sable semblait avoir une vie qui lui était propre. Du néant, le chaos s'organisa.

La ville, comme soumise à une impulsion invisible et subite, s'évacua d'elle-même. L'organisation structurée laissa place à un vide implacable. Chacune des personnes encore présentes dans la rue pressa le pas afin de regagner son domicile, refuge ordonné.

Shaw en fit de même. Ce n'était pas une habitude pour lui, mais son instinct lui susurrant gentiment d'en faire autant ! Et il l'écoutait, son instinct. Le ciel était devenu si sombre, lorsque Shaw ferma la porte de la pension, tandis qu'une véritable tempête de sable noir envahissait les rues.

Tom se rendit au séjour où se trouvait déjà Mme Devonshire.

- Vous avez bien fait de rentrer, lui dit-elle simplement. Son hôtesse était assise dans son fauteuil. Elle tricotait, jetant de temps en temps un œil au-dessus de ses lunettes, en direction du jeune homme, qui lui, regardait par la fenêtre.

Tom se risqua à poser une question, dont il connaissait pourtant la réponse.

- Que m'arriverait-il si je sortais maintenant ? demanda t-il à sa logeuse.

Une maille à l'envers, une maille à l'endroit...

- Votre âme ira nourrir le prince des ténèbres et vous souffrirez mille tourments, en compagnie des autres bien sûr ! Celle là, Shaw ne l'avait pas vu venir en fait. Il ajouta.

- Et, ça se passe toujours comme cela, et tous les ans ?

- Effectivement. Depuis des générations. Tout cela finira vraisemblablement par un affrontement, un jour. C'est inévitable. Les deux camps s'affronteront, pour la possession du livre. Certes, ces forces ne se manifestent pas toute l'année, et de façon excentrique et désordonnée. Mais elles le font de manière efficace.

Une maille à l'envers, une maille à l'endroit...

- Vous sortez, vous mourrez, votre âme prend un aller simple pour les Enfers. C'est aussi simple que cela.

- Et à votre avis, où se trouve ce satané bouquin. Excusez-moi..., ce bouquin introuvable !

- C'est une bonne question jeune homme. Personnellement, je pense qu'il se trouve à Salem. Mais l'important est que ce livre ne tombe pas entre de mauvaises mains, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, répondit Tom, en se penchant un peu plus contre la fenêtre pour voir dehors.

On ne voyait rien. C'était comme si un brouillard des plus obscurs, tel un fléau antique - et une malédiction des plus modernes -, s'était abattu sur cette pauvre ville. Shaw essaya de fouiller cette purée de... enfin, cette obscurité, à la recherche de quelque chose.

Soudain, il trouva devant son visage, deux grands yeux rouges qui s'ouvrirent subitement, sans iris, sans rien. Le jeune homme recula subitement en poussant un cri de surprise. Il se prit les pieds dans la table basse, roula dessus et se retrouva les quatre fers en l'air sur la moquette, reculant du mieux qu'il pu dans la pièce.

- Nom de d... ! Qu'est-ce que c'était ça, là, dit-il en montrant du doigt la fenêtre. Puis il sortit son arme, un glock 9mm, qu'il pointa en direction de la fenêtre. D'autres paires d'yeux apparurent, plus petits, rouges orangés, et même verts. Un véritable cauchemar !

- Rangez donc votre arme ! Vous allez vous faire mal ! Et surtout vous allez leur permettre d'entrer. Ils ne sont pas sensibles à ce genre de chose, vous devez bien vous en douter.

A ce moment précis, le téléphone de Shaw sonna. "Ton ton ton ton, ton ton ton ton ton ton ton, ton ton ton ton ton, ton ton". C'était le générique de Magnum. Ca ne s'invente pas !

- Oui !!

- Oulà ! - c'était Nick -, ton perceuteur t'a retrouvé dans ton bled ou quoi ?

- Non, je viens de voir Moïse ! Alors, quelles sont les nouvelles ?

- Ton sable, tu veux savoir ce que c'est ?

- C'est une question à combien ? Accouche !

- Ton sable est d'origine organique ! Il y a des traces d'ADN, un sacré paquet même. Mais ce ne sont pas des particules mortes, même si elles en ont l'apparence. Enfin, on pourrait même dire que tes grains de sable sont composés de "restes" de plusieurs individus, hommes et femmes. Ce qui est bizarre, c'est leurs réactions. Je me suis coupé par mégarde, au-dessus d'un échantillon, et le sable a tout absorbé, absolument tout. Au microscope à balayage électronique, il n'y avait plus aucune trace, mais le sable réagissait de façon bizarre. Il lévita. Très fort !

- Sans blague ? Tu veux dire que ce sable mort est vivant, en fait.

- Oui. Cela ne m'étonne guère, car en effectuant quelques recherches supplémentaires, j'ai découvert que dans ton coin, on s'amusait à brûler les gens de façon régulière et continue depuis des siècles, des sorcières et autres sorciers maléfiques.

- Ca, je le savais, mais j'étais à cent lieues de penser que c'était leurs restes sur lesquels les vacanciers posaient leurs fesses. En définitive, je ne te recommanderai pas ce coin pour tes vacances ! Je te laisse, je sais qui tient la baguette. C'était évident, mais je ne voulais pas y croire. Salut !

- Mme Devonshire, je dois absolument sortir. Pouvez-vous m'aider ?

- Je le pense... Elle posa ses baguettes et se dirigea vers le fond du salon. Elle ouvrit deux battants. Sur un trépied se trouvait un livre très volumineux. Elle l'ouvrit et le feuilleta rapidement. Après avoir marmonné quelques mots inintelligibles, elle le referma.

- Vous pouvez sortir maintenant. Vous ne risquez absolument rien.

- Qu'avez-vous fait, exactement ?

- Ce que j'avais à faire, jeune homme.

- Bien sûr, c'est évident. Puis-je vous poser une dernière question ? D'où êtes-vous originaire, Mme Devonshire ?

- De Salem...

Shaw adressa un sourire entendu à la vieille dame. Et il sortit dehors. Il savait qu'il ne la reverrait plus, qu'elle ne serrait plus là, après. Quoiqu'il puisse se passer.

Le sable noir tourbillonnait tout autour de lui mais ne l'atteignait pas. Il marcha dans la direction qu'il supposa être la bonne, car sans repère... Par contre, de temps en temps, des paires d'yeux maléfiques s'attardaient sur lui. Shaw crut même entendre de vagues rires et des marmonnements en provenance du néant, mais il continua à avancer. Devant lui, le sable s'écartait au fur et à mesure de sa progression. Et il arriva dans un vide. La boutique apparut devant lui. Morgana en sortit.

- Auriez-vous par hasard, découvert le Malleus Maleficarum, demanda t-elle au jeune homme. Nous en avons besoin afin de lutter contre ces forces maléfiques, ajouta t-elle.

- Je suis vraiment désolé, mais je pense que vous n'en avez pas besoin. La preuve, dit-il en levant les bras. Depuis combien de temps terrorisez-vous cette ville ?

- Ah, ah, ah, ah ! Vous êtes vraiment fantastique. Nous aurions pu faire tellement de choses ensemble. Votre volonté est impressionnante et vous êtes vraiment doué. Je suis persuadée que vous savez où se trouve le livre, ce qui vous rend quelque peu dangereux. D'ailleurs, vous n'auriez pu traverser la ville sans cela.

La jeune femme ferma les yeux un instant, ses pieds ne touchaient déjà plus le sol.

Puis la boutique se désagrègea complètement, morceaux après morceaux, planche après planche. Les objets, les bouquins, tableaux et statues volèrent dans les airs en même temps que Morgane entraînait en lévitation. Le sable noir tourbillonna autour de la jeune femme. Quoiqu'à ce stade, Shaw aurait pu dire qu'il s'agissait là d'une véritable sorcière. Peut-être que la magie blanche l'animait ? Non ! Il fallait se rendre à l'évidence. Elle l'avait trompé. Tom avait espéré qu'elle était tournée vers le bon côté. Malheureusement...

Shaw sortit son Glock et prit la seule décision qui s'imposait. Peut-être pas la meilleure, mais dans des circonstances particulières, les décisions le sont tout autant. Il ne pouvait laisser un tel danger dans la nature.

Il visa la jeune femme. Son arme cracha ses balles qui s'écrasèrent cependant sur le sable qui lui collait à la peau et qui sifflait. Les douilles s'éparpillèrent sur le sol.

Elle le regarda de toute sa hauteur, petit homme impuissant qu'il était alors.

- Mais qui êtes-vous donc ? cria Shaw dans ce tumulte.

Le regard de Morgana étincela du mauve le plus magnifique. Maléfique certes, mais magnifique !

Elle parla de sa voix, la plus suave qui soit.

- Je n'ai jamais attenté à la vie de qui que se soit. Mon seul rôle a été de réveiller et d'entretenir les âmes de mes frères et soeurs. Eux, cependant, ont besoin des vivants, de leurs âmes et de leur substance vitale, afin de se sustenter dans les limbes et espérer revivre un jour. Je suis ici pour cela, et pour rien d'autre. Il y a bien longtemps déjà, nos ancêtres ont choisi leur voie. Je ne fais que perpétuer ce choix, et leurs traditions. Elle referma les yeux, et elle psalmodia une série d'incantations rauque.

- Au prix de vies innocentes, bien sûr ! lui lança Shaw.

- La vie, la mort ne sont que des concepts basiques. Peut-être aurez-vous la chance de vous en apercevoir un jour. En attendant, nos chemins se séparent, malheureusement, ici.

- Attendez, vous ne m'avez pas dit qui vous étiez...

- Je vous ai dit que le diable pouvait et avait revêtu de nombreuses formes aux cours des siècles passés, présentant ainsi aux hommes de multiples avatars. Il ne fût pas le seul. Lorsque que vous êtes arrivés, vous avez regardé un tableau et je vous ai posé une question. Je vous laisse cette toile. Vous aurez votre réponse, si elle vous convient, bien sûr. Adieu, Shaw !

Le sable noir tourbillonna de plus en plus vite. La jeune femme disparut au regard de Shaw, qui se protégea les yeux. Le vent se fit de plus en plus fort, de plus en plus strident. Et une explosion dispersa le sable noir dans le néant, en même temps que la jeune femme.

A quelques mètres du détective, posé sur le sol, se trouvait le tableau. Celui qui représentait Morgane, Morgane la Magicienne. Tom s'approcha de celui-ci et le regarda. Le regard de la jeune femme changea de couleur. Il devint mauve. Du mauve le plus fantastique que Tom ait jamais vu !

- En y regardant de plus près, chuchota le détective, la ressemblance est...

Et il regarda le ciel, redevenu bleu, si bleu. Tom le regarda alors, avec un œil bien différent...

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Myrdinn & Ronan» in n°4.



L'illustratrice : MICHELLE BIGOT

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une «faiseuse d'images» , puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, «Les moutons Electriques» qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...

CLAIRE DE VIRON

Trauma



Claire de Viron, mère de 4 enfants, enseignante, a commencé à écrire par défi, un moyen comme un autre pour combler ses lacunes en français. La découverte d'un atelier d'écriture a transformé le défi en possible.

«Le loup» a reçu le premier prix de la francophonie au concours international de littérature Regards 2007.

«Où qu'tu vas», le premier prix au concours vide-tiroirs 2007. Les femmes parlent avec les loups.

«Garde à vue» a été primée au concours Calipso 2007 «Sens dessus-dessous».

«Le Gigolo» sort en février 2009 dans le numéro 120 de la revue Moébius-Tryptique.

Surplombant le bief, un muret. Sur le muret, une enfant. Elle portait un chapeau, un short, et était nus pieds. Sa peau était tannée, et ses bras pointaient dans toutes les directions. Elle observait, s'émerveillait. Elle riait, elle criait. Elle bougeait sans cesse s'asseyant sur une cuisse puis sur l'autre. Près d'elle, des objets insolites. Elle les gardait et regardait ses frères. Elle commentait leur victoire sur l'envahisseur. Elle s'extasiait de le voir fondre sous les coups, un camembert géant trop fait, qui se faisait la malle, une tonne de merde qui donnait à la rivière une allure de cours d'eau en crue. Elle regardait, sur la vase, les truites prisonnières qui sautillaient désespérément puis retombaient épuisées avec un bruit mat, les anguilles qui se creusaient de nouvelles galeries.

Les vannes avait été levées toute la nuit en prévision du nettoyage de printemps. Le niveau de l'eau était bas. Dans le bief qui ressemblait à un étang, il y avait une femme et des enfants armés de houes et de fourches.

Les houes grignotaient l'île de vase. Des pans entiers se détachaient avec ce bruit caractéristique des icebergs qui glissent des glaciers, et par magie disparaissaient dans la quinzaine de centimètres d'eau vive.

Plus loin, sous le soleil, la vase craquelait dégageant une odeur putride, des massifs de roseaux avec leur panache au vent s'accrochaient, des oies dérangées dans leurs habitudes protestaient en se dandinant sur la boue séchée. Sur la presqu'île, au-delà du bief, les moutons broutaient indifférents à ce qui se passait. Derrière l'enfant, assez imposante, une bâtisse ancienne, portes et fenêtres ouvertes. Dans la bâtisse, une ombre s'activait à des tâches ménagères.

Une voix retentit, un appel relayé par l'enfant, *Maman, Marthe t'appelle !* La mère leva la tête, interrompit son geste, planta la houe loin dans la vase et se dégagea. L'enfant observait avec amusement l'eau qui passait au-dessus des bottes mouillant le pantalon de toile bleue, sa mère remonter le courant et se diriger vers un escalier de pierre dont la première marche se trouvait à plus d'un mètre du lit, s'y hisser comme on se hisse sur un trapèze puis se déchausser et retourner ses bottes pour les vider. Tout en observant, l'enfant sautillait sur le muret, de ses frères vers sa mère, de sa mère vers ses frères. La femme disparut dans la demeure. L'enfant rejoignit les garçons. Elle s'immobilisa face à eux, tendue vers un bruit bizarre, Tong ... Tong ... Tong.

- Un trésor, cria-t-elle.
- Chuuuut !

Son frère leva la houe et avec force entama la boue. Tong !

- Tu vois, c'est un trésor !

Encore un coup. Tong !

Les garçons dégagèrent la boue par petits coups de houe et de WOUAAAAH ! d'excitation. Ils mirent à jour la carcasse rouillée d'une moto allemande datant de la dernière guerre. Ils la traînèrent dans le courant pour la nettoyer puis la tirèrent de l'autre côté de la berge et la sortirent de l'eau. En face, sautant sur le muret leur sœur criait : *Un os, j'ai vu un os.* Elle descendit du muret, courut à toutes jambes, traversa le pont, joua l'équilibriste sur la poutre du canal qui surplombait la vanne, sautilla entre les orties et arrivée à hauteur de la moto, elle répéta :

- Il y a un os qui dépasse.
- Où ça un os ? Demandèrent-ils en se retournant et d'un bond ils sautèrent dans l'eau.

La gamine partait déjà dans le sens inverse, une gazelle qui évitait les orties, la chute dans le canal, volait presque, traversait le pont, grimpait sur le muret, courait encore puis à l'endroit où il lui avait semblé voir l'os, pointa un doigt.

- Je ne le vois plus, mais il y avait un os, là...

Elle tendait le bras vers l'endroit excavé d'où était sortie la moto. Ses frères reprirent leur arme et se mirent au travail.

Ils gagnaient ainsi chaque printemps quelques mètres sur la montagne d'alluvions qui se déposait. Ils se creusaient une piscine géante, découvraient des trophées, pas une moto chaque année, mais de menus objets tombés par accident.

Très vite, l'enfant vit Louis lever un gant et découvrir dans celui-ci une phalange et d'autres petits os. Elle était surexcitée. Elle comprenait bien ce qui se passait, il lui était déjà arrivé de voir au fond du jardin, dans ce qu'ils appelaient le cimetière animalier, des os sortir de terre. Ses frères déterraient les crânes dans lesquels ils plaçaient des ampoules puis les habillaient d'une cape noire, des lampions à faire peur.

- Tiens, lui dit Louis.
- Elle déposa près d'elle ; le gant, les os, et s'assit.
- Surveille ce qui part et si tu vois quelque chose, crie.
 - Comment on sait c'est quoi qui s'en va ?
 - Ca n'a pas d'importance, crie.

Ils creusaient avec précaution comme des enfants qui cherchent la fève du gâteau des rois. Romain tomba dessus ; un casque, et dans le casque, un crâne. L'enfant regardait interdite, muette et immobile. Sur le visage, une pâleur. Sans faiblir les garçons lavèrent le crâne dans le lit puis montèrent sur la berge près de la moto. La discussion était ferme :

- Qui cela peut-il être ?
- Que lui est-il arrivé ?
- Le soldat dont parlait grand-mère ?
- Cacher tout, vite.

C'était effectivement quand le soleil caressa la crête rocheuse en communion avec le murmure de la rivière, que tout commença. Ils s'évanouirent dans la nature. Leur entreprise se devait d'être secrète. C'était effectivement à ce moment que leur mère se rendit compte qu'il faisait trop calme, qu'il y avait trop longtemps qu'elle n'avait pas vu sa progéniture, que quelque chose se tramait. Elle fit sonner la cloche dont l'écho se répercutait dans toute la vallée. L'enfant bondit et rentra aussi vite que possible pour donner le change, donner le temps à ses frères de terminer ce qu'ils avaient entrepris.

A l'ombre du muret vidé de tous les objets insolites dénichés dans la boue, à cette heure si particulière où la fraîcheur étire ses ailes, où les oies et les poules rentrent, où le poisson sautille, Marthe vit la fillette.

- A-t-on idée de rester là toute seule ?

Elle avait avalé sa langue. Sa peau était grumeleuse comme la chair de poule. Elle avait les bras et le corps tendus à l'image des roseaux. L'enfant ne bougeait pas comme si elle n'entendait rien, ne voyait rien. Ses jambes inertes pendaient vers le bief. Ses mains agrippaient le bord du muret. Son regard rentrait en elle assombri comme la vallée délaissée par le soleil couchant.

- Marthe, c'est l'heure du bain. Pouvez-vous vous en charger ?
- Oui, madame.
- Tu as entendu, c'est l'heure du bain. Où sont tes frères ? J'ai sonné la cloche, j'espère qu'ils m'ont entendue, un orage se prépare.

L'enfant ne répondit rien, ne mangea pas, pas même sa part de gâteau préparé par Marthe. Elle réclama son lit. Son père rentra. Il fixa les vannes. L'eau monta, la roue s'ébranla. Les garçons réapparurent. Pas un mot ne fut échangé à propos des découvertes de l'après midi. De toute façon, ils n'auraient pas trahi le secret.

La nuit fut étrange. L'enfant dormait. A travers le drap, le petit corps visité par les esprits, était secoué de spasmes comme celui d'un chiot qui rêvait, secoué par l'histoire de la grand-mère qui remontait à la surface. Une histoire étrange d'un soldat allemand tué d'un coup de fusil de chasse.

Les rêves de la petite fille faisaient beaucoup de vacarmes. Elle entendait le coup lâché, voyait le mort et Aril le fermier appelé en urgence pour balancer la moto et son propriétaire par-dessus bord. Elle entendait le souffle des quatre vents venir sur les ossements retrouvés, un fracas d'os qui s'entrechoquaient. L'ossement vers son ossement. Elle vit ceux-ci se couvrir de nerfs, de chair et de peau, et l'homme sortir de son tombeau de boue, courir après sa tête comme un coq que l'on venait de décapiter et qui continuait sa danse macabre avant de s'éfondrer à l'ombre des noisetiers. L'enfant le vit s'affoler. Elle le vit, qui revenait vers elle sans tête sur le cou. Deux yeux se promenaient au-dessus d'un corps et se disaient « zut ». Ils étaient blancs et globuleux, terrifiants. Elle vit tout cela si clairement et entendit un râle et l'écho d'un râle.

Alors que le jour ne pointait pas encore le nez, l'enfant, le front perlé de gouttelettes de sueur commença à avoir peur. L'air était moite et orageux, son pyjama mouillé, les draps souillés. Son ventre criait famine. Entre tous les bruits, c'était de loin, celui-là qui la fit se lever. Elle n'avait aucune notion du temps. Elle avait faim de sa part de gâteau mise au réfrigérateur et pensait que manger chasserait le mort-vivant de sa tête. Elle sauta du lit et descendit. En entrant dans la cuisine, elle vit un soldat trempé de la tête aux pieds, atterré. Son visage était masqué, comme invisible. Elle le regarda. Elle le regarda fort. Obscur était le mot pour dire ce regard. Effronté. Profond. Elle regardait la chair vivante, les yeux, surtout les yeux qui dans la face noircie ressortaient aussi gros que des yeux de bœuf, les habits aussi. Elle regardait tout. Elle dit :

- Qui êtes-vous ?
- ...
- Qui vous a permis ?
- ...

Le soldat n'était pas le moins du monde gêné de s'être invité. Il restait impassible.

- Comment avez-vous fait ?
- ...
- Qui voulez-vous tuer ?

- ...

- C'est plus la guerre !

- ...

L'enfant descendait les marches. Elle fixait intensément l'assiette ; des traces de chocolat étaient encore visibles.

- Mon gâteau ?

L'enfant approchait. Le soldat était toujours impassible. Elle tendit le bras vers l'homme lorsqu'un bruit de pas se fit entendre.

- Mama Mia ! Que fais-tu ici à cette heure ? lui demanda Marthe.

L'enfant dit :

- Mon gâteau ! Il a mangé mon gâteau.

De gros sanglots secouaient la petite.

- Un de tes frères a eu faim, à courir ainsi la campagne, c'est normal. J'en referai un.

Maintenant, il faut te changer, tu es toute mouillée. C'est bon pour attraper la mort.

Marthe avait pris l'enfant dans les bras. Avant de disparaître, l'enfant se retourna, l'homme était là. Elle se demanda : Comment se fait-il que Marthe ne l'ait pas vu ?

Un peu plus d'une semaine s'écoula. Alors que l'enfant était entrain de jouer sur le muret, sous la lumière de la fenêtre de la cuisine, un soir où toute la famille se tenait au jardin, elle vit le soldat assis sur la moto de son père.

- Que faites-vous là ?

Le soldat, droit comme un « I », les yeux rivés devant lui, au-delà du muret, ne lui répondit pas.

- Descendez de là, si papa vous voit, il vous tuera.

L'enfant s'approchait encore. Lui, ne bronchait pas. Il ne baissait même pas la tête qu'il n'avait pas, pour la regarder. Elle leva le bras pour le tirer par la manche, qu'il descende de moto, lorsqu'une main lui serra l'épaule.

- Pas touche !

Comme prise en flagrant délit de bêtise, elle bredouilla. Quelque chose palpitait en elle comme son cœur palpitait. Un frisson, celui qui lui donnait la chair de poule, la fit se tenir figée.

-Allez, hop !

Son père la prit par les hanches et l'assit à l'arrière de la moto.

Pas un signe, sur le visage de son père, ne lui permettait de supposer que lui aussi, il l'avait vu. Pas un mot. N'importe quel mot. Une phrase quelconque : Sortez de là. Qui êtes-vous ? Parole dite. La nécessaire. Celle qui rassure et enjambe tous les silences.

Le moteur ronronnait. Elle serra les bras autour de la taille de son père. Elle serra fort et se réjouit de sentir la chaleur du corps. Elle déposa la joue contre la chemise humide de la sueur de l'été. Elle reconnut l'odeur aimée et ferma les yeux. Le voyage jusqu'au garage dura une éternité.

Le moteur arrêté, son père voulu mettre pieds à terre, mais Elsa serrait si fort sa chemise qu'il attendit, laissa passer le temps puis comme l'enfant ne bougeait pas, il passa les bras vers l'arrière pour l'enlacer.

-Allons, allons, je n'ai pas roulé si vite !

Lorsqu'elle desserra les doigts, il se redressa et se tourna vers elle. Elsa se réfugia alors avec précipitation dans ses bras.

Il lui arriva encore, le mercredi après midi, alors qu'elle accompagnait sa mère pour les courses, de voir le soldat assis, ici et là, sur une moto comme un vrai motard. A cette différence près, qu'il ne tenait pas les poignées du guidon. De son uniforme ne sortaient pas de mains. C'en était de trop. Elle aurait voulu le voir s'élançer sur un engin pétaradant, à toute vitesse, et s'en aller. Cette absence de mains, était un fait si troublant, qu'elle prit l'habitude de cacher ses menottes, refusant de porter tout vêtement sans manches. L'été était torride, et cette attitude avait de quoi inquiéter sa mère.

Les soirées d'été étaient un perpétuel va-et-vient d'amoureux de ces engins. Parfois, il y avait jusqu'à 15 ancêtres rutilants dans la cour arrière de la bâtisse. Pendant que les invités arrosaient leur soirée d'une bonne bière fraîche, tenu à l'écart de cette agitation, le soldat, s'asseyait, ici et là, sur la croupe d'un bolide. Jusqu'à une heure décente, Elsa courait d'une moto à une autre pour l'en chasser. Aux yeux des parents, ce n'était qu'un jeu, un va-et-vient, d'un bel engin à un autre, sans que l'enfant n'arrive à choisir le plus beau.

A une certaine heure, en effet, le soldat se retirait pour laisser la place aux vivants, et une à une, les motos disparaissaient. C'était à un de ces moments là aussi, que l'enfant fut trouvée fiévreuse dans son lit, elle claquait des dents, alors que la nuit était chaude, elle répétait des mots insensés : *Me les prendre...couper...pas dormir...venir...chasser...punir...lui rendre...laisser Elsa tranquille...* Qui pouvait savoir à quoi elle pensait ?

FREDDY FRANÇOIS

La Famille Cochez



François Freddy a 41 ans. Il vit à Lens dans le Pas-de-Calais. Il est originaire de la Moselle. Il travaille en tant qu'électromécanicien dans les transports publics de Lille.

Il a commencé à écrire dès l'âge de 20 ans. Il a publié dans divers fanzines tels que L'annonce bouquins et Frénétic sous le pseudonyme de Freddy F. Lewis. Dans les années 90, des changements professionnels l'ont contraint à marquer une pause et depuis 2 ans, il a repris la plume. Il a terminé un roman de SF qui n'a pas encore été publié. Il a également écrit un bon nombre de nouvelles aussi bien de SF que fantastiques. Il les soumet depuis peu (grâce à l'arrivée d'Internet) aux concours et magazines.

Le break vert métallisé évita de peu le caddie qui traînait au beau milieu de la chaussée. Derrière le volant, Franck poussa un juron. Un cadavre jonchait le bitume juste devant lui. Un coup de volant bien ajusté. Le véhicule frôla la dépouille et les pneus émirent une plainte caoutchouteuse. Le souffle que produisit la voiture poussa juste assez le caddie pour qu'il aille sécher lentement, en grinçant, contre la bordure du trottoir.

L'air déplacé, chargé d'odeurs pestilentielles de corps en décomposition, continua sur sa lancée et fit frémir les haillons du cadavre.

« Si tu ne déblaies pas cette putain de rue ! songea Franck en se replaçant au milieu de la rue, tu vas droit vers de grosses emmerdes ! ».

L'entrée de la résidence se dessinait un peu plus loin, juste avant un virage serré qui marquait la fin de la ville.

À l'arrière du véhicule, assis tranquillement sur son siège aux armatures métalliques, Tommy observait la route qui défilait devant lui.

Franck avait modifié le break. Il avait ôté la banquette arrière. Il avait déniché un kart et en avait récupéré toute la partie conducteur. Il avait ensuite boulonné l'ensemble directement au travers de la caisse du break. Un longeron avait souffert et la voiture, depuis, tirait à droite.

Cela aurait été gênant aux heures de pointe. Comme il n'y avait plus d'heures de pointe...

Tommy, douze ans, le plus âgé des quatre enfants adoptés, avait donc hérité de cette place au cœur même de l'action.

Face à la lunette arrière, un Famas entre les mains, il rendait compte de l'évolution des poursuivants.

Pour l'instant, seuls deux pitbulls de belle taille et trois rottweillers les avaient pris en chasse.

Adroitement, Franck les avait semés. Pour combien de temps ?

Depuis lors, plus rien ne venait troubler la monotonie du bitume qui se déroule à vive allure sous la caisse.

Excepté à l'instant, le caddie qui s'était mis à rouler tout seul comme s'il était poussé par un fantomatique client de supermarché.

Juste après, le cadavre se dévoila et l'enfant ne détourna pas les yeux. Franck ne lui demanda pas non plus de le faire.

Tommy était malheureusement trop habitué à ces horreurs qui étaient leur lot quotidien.

La banalité de tous ces corps disséminés partout et n'importe comment était leur fardeau.

L'enfant leva les yeux et vit au loin, pénétrant dans l'artère principale de la ville, une meute de prédateurs. Tommy n'entendait pas les aboiements rauques et haineux, mais il voyait les gueules béantes s'ouvrant et se refermant en claquant.

– Ils arrivent, dit-il calmement.

– Je sais, fils.

Franck enfonça la pédale d'accélérateur. Le moteur rugit. La voiture s'engouffra dans la résidence.

La jonction entre la rue et la cité était surbaissée. La voiture s'enfonça mollement sur ses suspensions. Le pot d'échappement, quant à lui, ne parvint pas à passer ce test.

Il explosa littéralement contre l'asphalte. Le bruit du moteur devint instantanément assourdissant.

Franck freina un peu afin de négocier un virage à gauche qui le mènerait à la septième entrée du bloc. Un panneau lui interdisait l'accès, mais il s'en moquait éperdument.

Qui pouvait bien le verbaliser ?

Quand la voiture perdit son pot d'échappement, Tommy sentit comme une main invisible qui essayait de le désarçonner de son siège. Le harnais aux ceintures rouges le maintint fermement.

Par pur réflexe, il s'agrippa à son arme.

Crispé sur le volant, Franck jeta un œil dans le rétroviseur. De Tommy, il ne vit que la nuque et la touffe de cheveux noirs qui la recouvrait.

Franck était content. Ils ramenaient avec eux un pack de vingt-quatre canettes de coca-cola. La date de péremption était quelque peu dépassée. Peu importe, avec un Clan Campbell par-dessus, ça passera !

Pour les victuailles, rien de bien alléchant. Des chips, des cacahuètes et toutes ces conneries qui ne vous nourrissent pas, qui font grossir et surtout qui vous donnent soif. D'ailleurs, il ne savait pas pourquoi il avait apporté toutes ces saloperies ! Par habitude certainement.

Et, comble du bonheur, il y avait dans le break douze bouteilles d'eau Volvic.

C'était tout ce qu'ils avaient pu embarquer avant l'arrivée des premiers chiens. Saloperies de clébards !

Mais là-bas, il y avait des palettes complètes de ces grosses bouteilles que l'on voyait dans les administrations et grandes surfaces. Un gobelet sous la tête de la bouteille et l'eau glougloutait en remplissant le récipient.

Franck salivait rien qu'à cette idée. Demain, il s'armerait plus puissamment et irait s'approvisionner sur les palettes.

Il grimaça. Là-bas, les chiens étaient nombreux. Il avait même entraperçu des hyènes, des dingos et un ou deux félins. Certainement des fuyards d'un zoo environnant.

Il s'approcha de l'entrée portant le numéro huit. Il lâcha l'accélérateur et appuya légèrement sur le frein.

Au deuxième étage de la tour, Magali, son épouse, avait entendu le tintamarre de la voiture.

Elle avait enfilé un harnais matelassé qui la protégerait du recul de son arme favorite. Une Minimi à la cadence de tir

impressionnante était scellée à l'appui de fenêtre. Le magasin était plein. L'arme n'attendait plus que sa propriétaire. Magali, en l'occurrence.

Elle saisit la crosse de l'arme, actionna la culasse et jeta un œil dans la rue. Franck, son époux, allait se montrer dans quelques secondes. Il serait certainement poursuivi par une meute de chiens affamés.

Elle appela les trois autres enfants adoptifs. Ceux-ci se présentèrent immédiatement à la porte de la cuisine. Leur sourire s'éffaya instantanément quand ils virent leur mère derrière la Minimi. Ils se précipitèrent vers le placard du couloir. Leurs gestes devinrent des automatismes. Ils revinrent avec une caisse emplie de bouteilles de verre.

Éric, le plus âgé des trois, tenait un petit chalumeau et un jerrycan en plastique épais de couleur rouge vif. Les deux plus jeunes garçons, Joël et Philippe, posèrent avec ménagement la caisse sur la table en formica marron foncé.

Un petit entonnoir fut sorti. Les bouteilles furent remplies en deux, trois mouvements. Des chiffons déchirés glissèrent dans les goulots et s'imbibèrent du liquide nauséabond.

Tout ceci s'était déroulé en silence. Il y eut juste quelques cliquetis de bouteilles qui s'entrechoquent. Les enfants ne se chamaillèrent en aucune façon.

Ils étaient parés à recevoir les intrus.

En bas, le break s'arrêta. Le moteur cessa sa cacophonie. Il hoqueta et se tut. Franck descendit. Tommy le suivit de près. Il avait mis son arme en bandoulière. Bien trop grande pour lui, elle le gênait dans ses mouvements, mais il n'avait d'autre choix que de la porter ainsi.

Franck eut un regard furtif vers son épouse.

Elle lui fit un sourire forcé. Ce genre de sourire qui marque l'inquiétude. Sa main serra un peu plus fort la Minimi.

Franck gagna le coffre et l'ouvrit. Les vérins à gaz chuintèrent en se déployant. Il attrapa précautionneusement un pack d'eau et alla le poser sur les escaliers de l'entrée.

Magali siffla d'admiration quand elle vit les précieuses bouteilles.

Tommy rapporta le coca-cola.

– Mémé, cria Magali sans se retourner, va ouvrir la porte. Ils sont là.

On entendit une voix étouffée et des pas courts et rapides descendirent les escaliers.

La petite famille appelait mémé cette dame d'une soixante d'années qu'ils avaient recueillie il y a de cela six mois. Elle errait dans les décombres du monde à la recherche d'un espoir d'humanité. En vain.

Personne ne savait pourquoi ils la nommaient ainsi.

Peut-être pour fonder une nouvelle famille, une nouvelle vie. Un ersatz de société structurée ?

En tout cas, Danielle de son petit nom faisait de son mieux afin de s'intégrer dans la famille. Apparemment, elle y parvenait. Elle montait la garde de nuit comme n'importe qui. Elle faisait le ménage comme une fée du logis, préparait les armes et cuisinière hors pair, elle parvenait à mitonner des petits plats avec ce que Franck et Tommy ramenaient exceptionnellement de leurs expéditions.

Elle parvint au rez-de-chaussée et alla droit sur la porte. Son tablier faisait un bruit de froufrou à chaque pas qu'elle effectuait. Elle avait récupéré ces chaussures que le personnel des cantines mettait. Ces sortes de sabots en plastique blanc. Étanches et confortables, affirmait-elle.

Quoique sceptique, personne ne la contredisait.

Franck, le second pack d'eau dans les bras, attendait que Danièle leur ouvre la porte. Chose faite, ils s'empressèrent de pousser du pied leur butin. Puis, ils entrèrent et refermèrent la porte tout aussi rapidement qu'elle avait été ouverte.

De son poste de vigie, Magali entendit les premiers prédateurs. Des reniflements et des griffes raclant le bitume firent écho dans la rue.

Une ombre à quatre pattes se déplaçait lentement. D'autres silhouettes rejoignirent bien vite la première. Comme des fantômes, ils se faufilèrent entre les édifices. Les animaux connaissaient le danger. Ils s'y étaient déjà frottés. Sans succès.

Magali serra un peu plus fort son arme dans le creux de son épaule. Son index effleura la gâchette.

Dans la cage d'escalier, les voix de Franck, Tommy et Danièle lui confirmèrent qu'ils étaient bien en sûreté.

Un loup, plus téméraire que les autres ou plus affamé, passa son corps décharné au coin de la rue.

Quand il entra de plain-pied dans la rue, Magali ajusta son tir sur l'animal.

Elle enfonça la détente.

Dans un fracas assourdissant, l'arme de guerre déchiqueta en une salve de dix cartouches l'animal qui n'eut pas la moindre chance.

Dix douilles fumantes décrivirent un arc de cercle sur le côté de l'arme. Elles tombèrent en cliquetant deux étages plus bas, sur l'herbe cramoisie.

Le loup explosa littéralement. Son torse ne fut plus qu'une bouillie sanguinolente.

Immédiatement, sans se soucier du danger que représentait l'arme, ses congénères se jetèrent sur lui. Ils le dépecèrent, s'arrachant les morceaux de chair. Il fut englouti en un temps record.

Magali observa leur manège. Dans la plupart des cas, un seul animal servait de leçon. Les autres dévoraient la victime et repartaient.

Ce qu'ils firent, une fois de plus.
Dans le couloir, mémé, Tommy et Franck entraient.
Franck se présenta dans l'encoignure de la porte de la cuisine. Dans ses bras, un pack d'eau.
– Oh ! Papa ! s'exclamèrent les trois garçons. Ils laissèrent de côté leur mixture inflammable pour s'intéresser à la précieuse boisson.

Franck posa délicatement son trésor sur la table de la cuisine.
Puis il passa une main dans la chevelure des trois enfants. Il se dirigea ensuite vers Magali. Cette dernière, tout en jetant des coups d'œil furtifs sur la rue, avait tendu les mains.

Franck lui attrapa les mains.
– Belle chasse, aujourd'hui, fit-il avant de l'embrasser.
Ils s'enlacèrent un instant, sans parler. Magali fut contrainte de se détacher, car sa faction n'était malheureusement pas terminée. Elle quitta lentement, avec regret, les mains de Franck et se pencha à la fenêtre.

Quelques animaux étaient encore là. Elle entendait qu'ils renâclaient de colère, mais ils évitaient soigneusement de franchir le coin du bâtiment qui les protégeait du tir dévastateur.

De son côté, Franck avait grand ouvert l'armoire qui servait de vaisselier. Il en extirpa sept grands verres qu'il posait côte à côte en une rangée parfaite.

D'un geste, il déchira l'emballage des bouteilles d'eau. Toute la petite famille était rivée à ses gestes. Les enfants suivaient le moindre de ses mouvements comme s'il était un magicien en passe de leur révéler un tour extraordinaire.

Le bouchon d'une bouteille de Volvic fut dévissé en un geste sûr. Franck le laissa tomber avec désinvolture. Le bouchon roula maladroitement sur sa tranche et partit sous l'évier. Il roula avant de buter contre le pied carré de l'armoire sous l'évier.

Les verres furent remplis et une seconde bouteille s'avéra nécessaire afin d'achever l'opération équitablement.

Quand les sept verres furent fins prêts, Franck saisit celui qu'il s'était destiné.
– Santé, fit-il. Il but d'un trait. Le liquide pénétra son organisme comme un torrent de bien-être.
Le reste de la famille suivit son geste.

Pour tous, ce fut l'extase. Leurs corps avides absorbèrent la divine boisson. L'estomac grouilla de satisfaction. Une sensation de soulagement inonda leurs vaisseaux sanguins jusqu'au plus petit capillaire du bout des doigts.

Ah ! Ils ont l'air malin ! se mit à penser Franck. Ils ont l'air malin maintenant tous ces actionnaires juchés sur leurs monceaux d'argent à scruter lequel d'entre eux irait le plus haut en emmagasinant le plus d'actions possible.

Et les politiciens, tous préoccupés par leur carrière ! Eux aussi, ils ont l'air malin ! Tous absorbés par le pétrole et son prix qui ne cessait de grimper. Personne, exceptés quelques experts que l'on avait fait taire à grands coups de contre-publicité, personne n'avait vu venir la crise de l'eau.

Les ouragans, tornades, raz-de-marée et autres tremblements de terre auraient dû éveiller leurs cerveaux fiévreux. Non ! bien sûr que non ! Les multinationales ramassaient un maximum d'argent. Point final. On ne parlait de rien d'autre. Sinon, l'on était immédiatement rangé dans le camp des écolos à la con !

Quand les premières pluies acides transformèrent les belles prairies en terre cramoisie, impossible d'y faire pousser quoi que ce soit, les dirigeants de tout ordre versèrent des larmes de crocodile. Ils s'orientèrent instamment sur la biotechnique, les OGM et le clonage, mais aucun d'eux, pensant être à l'abri sur leur tas d'argent, ne réagit concrètement. Ils parlèrent, parlèrent et parlèrent encore. De réunion en réunion, ils cherchaient un moyen de se déculpabiliser. On aurait dit que la Terre ne voulait que ça ! Un coupable sur lequel passer son humeur. Mais le coupable était l'Homme et son arrogance à croire qu'il était le seul décideur. Que tout pouvait se régler avec un chèque !

La Terre ne spéculait pas, elle réagissait simplement à une situation donnée. L'Homme jouait à l'apprenti sorcier sur les éléments. Il allait le payer.

La pandémie frappa.
Les personnes âgées furent les premières à subir l'effet dévastateur de la maladie. Elles furent balayés et la maladie en profita pour évoluer. Elle devint plus forte et s'attaqua aux enfants et adultes. Les hommes mouraient étouffés au beau milieu des rues. Les jeunes enfants, tétanisés, se recroquevillaient sur eux-mêmes et passaient de vie à trépas sans avoir vu le monde sous de bons auspices.

D'où venait ce virus d'une telle férocité ?
Personne ne put répondre à cette question, juste de vagues idées. Le manque d'eau potable avait certainement été l'effet déclencheur. Le virus avait trouvé en cette eau acide de quoi se reproduire, muter de façon efficace et enfin, gagner la terre ferme.

Les dirigeants tentèrent en vain d'enrayer la pandémie. Le mal était fait.
L'armée distribua en catastrophe des remèdes qui se révélèrent plus être des placebos qu'autre chose. Pastilles contre la pollution, efficaces certes, mais à petite échelle. Les vaccins, idem, actifs, mais sur une population limitée.

La faune et la flore souffrirent aussi. Bien vite, les animaux se ressaisirent. Malgré leur perte (des races entières disparurent), ils refirent surface. Des touffes d'herbes tentèrent de timides apparitions. Les animaux prirent le contrôle de la planète.

L'homme, le plus grand prédateur, passa à l'état de plus grande proie. Curieux pied-de-nez de la part de dame Nature. Dès lors, les survivants durent affronter les animaux, la soif et la maladie.

Pour cette dernière, Franck dénicha dans les stocks de l'armée assez de médicaments pour des dizaines d'années. De plus, l'épidémie semblait se résorber. Il n'y avait plus rien à envahir. Plus de corps en pleine forme à déchoir.

Franck avait ramené aussi des quantités énormes de cachets pour dépolluer l'eau.

Enfin, pour les animaux, principalement des chiens, Franck et sa petite famille s'étaient armés correctement. Ils changeaient régulièrement de domicile et s'installaient toujours aux étages supérieurs.

Franck posa son verre en le claquant volontairement sur la table.

– Demain matin, on y retourne, fit-il. Il se passa la langue sur les lèvres pour ne pas perdre une seule goutte du précieux liquide.

– Un bon cassoulet, cela ferait du bien, reprit-il en se tournant sur mémé.

La petite famille sourit. Ils n'avaient que du cassoulet à manger depuis bien longtemps. Franck avait déniché un stock important dans un hypermarché. Il avait tout emporté. Ils collectionnaient même les points qui étaient collés sur les boîtes en fer. Ils en avaient assez pour commander tout le catalogue imprimé au dos de l'étiquette.

Ils s'offrirent un apéritif des plus agréables. Une canette de Coca pour les enfants. Un Chivas des plus corrects pour les femmes et pour Franck, un Clan Campbell bien dilué dans un grand verre de Coca.

Les rires fusèrent. Le cassoulet remplit les ventres. Les chiens dans la rue étaient partis. La radio et la CB qui étaient installées côte à côte sur le frigo débitaient leurs crachotements hertziens lugubres et vides de toute vie.

Afin de ménager les deux aventuriers, les femmes s'occupèrent de remplir d'essence le groupe électrogène dans la cave. Ensuite, elles montèrent la garde chacun leur tour.

*
* *

Franck fut le premier à se lever. Il gagna la cuisine. Il prit une casserole qu'il alla remplir d'eau sous un robinet en plastique de leur réserve. Il la posa sur le gaz. Une pastille dépolluante fut jetée dans l'eau qui prit instantanément une couleur rouille. Un pichet en verre, un porte-filtre par-dessus et Franck n'avait plus qu'à attendre que l'eau bout.

Quand l'eau frémit en grésillant sur la paroi intérieure, il la passa rapidement dans le filtre. Il regarda machinalement le liquide passer au travers du café et prendre une teinte marron clair. Le café était bien trop rare pour le gaspiller. Franck se servit une tasse et s'assit pour le déguster.

Il jeta un œil par la fenêtre. Le temps était clair. Les nuages bas étaient blancs. Pas de pluies acides aujourd'hui.

Dommage, il avait un peu compté là dessus pour aller récupérer de l'eau. Cette idée avait germé tout au long de la nuit dans son subconscient, au travers de ses rêves.

Pendant une pluie acide, ils auraient, Tommy et lui, enfilé une tenue NBC qu'ils avaient déniché dans les réserves de l'armée. Lors de ces pluies, aucun animal ne pouvait sortir. Il leur aurait été aisé de charger le break d'autant de bidons d'eau qu'ils le pouvaient. Les tenues n'étaient pas étanches à cent pour cent, mais elles leur permettraient de tenir une bonne demi-heure sans être trop brûlé. Juste les poignets qui auraient picoté pendant une semaine. Pas cher payé pour autant d'eau potable.

Pour une fois qu'il avait besoin de cette satanée pluie, elle ne viendrait pas ! Bien sûr que non !

Tommy montra son nez. Il embrassa son père et servit deux bols pleins de corn-flakes.

Franck n'aimait pas vraiment ce genre de nourriture, mais il n'avait pas le choix. La confiture, le beurre, le pain tout cela n'existait plus. Il s'était donc rabattu sur ces choses sèches et sans saveur particulière. Enfin, il avait appris à les apprécier.

Franck regarda le contenu de son bol. À l'état sec, les corn-flakes lui faisaient penser à de la bouffe pour oiseaux. Une fois mélangé à du lait lyophilisé et de l'eau, cela lui rappelait vaguement de larges tâches qu'on laisse au sol les lendemains de cuites. Rien de bien appétissant, en fait.

Il oublia ses pensées écoeurantes et plongea sa cuillère dans les pétales.

Franck termina rapidement son petit déjeuner. Il se débarbouilla en faisant économie d'eau au maximum. Ensuite, il descendit réparer le break. Un fusil de chasse à deux canons parallèles au creux de son bras, une cartouchière à l'épaule et une pince-monseigneur dans l'autre main, il arpenta les trottoirs, parkings et garages de la résidence. Son but : dénicher un pot d'échappement qui pouvait s'adapter facilement sur le break.

Un 4x4 aux pneus crevés fit l'affaire. Il était assez haut pour que Franck n'ait pas trop à se contorsionner afin de s'allonger dessous. Les occupants du véhicule étaient encore là. L'homme, derrière le volant, tenait encore son téléphone mobile au creux de la main. Comme si un coup de téléphone aurait pu le sauver ! La femme à ses côtés avait apparemment préféré le suicide. Elle tenait dans sa main une boîte de somnifère presque vide. Les corps n'étaient plus que des silhouettes d'eux-mêmes. Les vêtements s'étaient affaissés lentement sur les squelettes qui, peu à peu, se débarrassaient de la chair devenue obsolète.

Franck s'agenouilla. Il posa son fusil bien à portée de main. D'un geste sûr et habitué, il saisit le pot d'échappement avec sa pince-monseigneur. Un coup sec, il sectionna le tuyau qui céda en grinçant.

Pour les ressorts de suspension soutenant le corps du pot, il les défit simplement en les libérant de leur encoche métallique. Il retint le pot d'échappement qui se mit de travers et roula sur lui-même.

Franck plaça son trophée sur l'épaule, ramassa son arme et se dirigea vers le break. La pince-monseigneur, il viendrait la récupérer plus tard.

Pendant qu'il adaptait le pot d'échappement, il avait les oreilles aux aguets. Ce qui le surprenait toujours depuis le grand cataclysme c'était ce silence. Plus de bruits de ville, plus ce brouhaha incessant des gens qui vont et qui viennent. Finis ces petits grésillements d'électricité qui parcourent les rues. Il n'y avait plus rien. Un silence de plomb régnait. Comme une chape de béton, il avait tout noyé pour ne plus rien laisser filtrer.

C'était à cela qu'ils avaient eu beaucoup de difficulté à se familiariser.

Deux colliers en inox, un entremêlement à « la vas-y que je te pousse » de fil de fer et le pot d'échappement s'accoupla avec le reste.

Tommy se présenta. Il portait son Famas à l'épaule. Il scruta les environs avant de demander à son père :

– Nous y allons bientôt, papa ?

– Encore un instant, fils, répondit Franck d'une voix essoufflée et caverneuse. Regarde si les armes sont bien en place, tu veux ?

L'enfant obtempéra silencieusement. Franck sentit la voiture s'approcher de lui quand l'enfant pénétra dans l'habitacle.

Franck fit un nœud avec le fil de fer et, satisfait, il se dégagea de sa position. Il se redressa et se frotta les mains sur son jean. Il en faudra un nouveau, se dit-il en constatant l'état de son pantalon.

Ils ne gaspillaient pas une goutte d'eau à la lessive. Ils changeaient chaque fois qu'ils en avaient besoin. Au début, ils s'étaient amusés à faire le tour des grandes marques. À présent, cela n'avait plus rien d'attrayant et ils entraient dans le premier magasin de vêtements rencontré aux aléas de leurs ballades.

*
* *

Franck était allongé sur le toit du break. Il avait posé son fusil à lunette sur une des barres de la galerie.

Tommy était assis en tailleur sur le capot. Son Famas était posé en équilibre sur les genoux. L'enfant, silencieux, montait la garde.

Son œil rivé sur l'oculaire, Franck observait les va-et-vient des animaux autour du supermarché. Les chiens n'étaient pas nombreux, une douzaine pas plus. Il y en avait beaucoup moins qu'hier. S'ils étaient là, c'était plus par habitude qu'autre chose. Les races étaient disparates. Du yorkshire au pitbull en passant par le labrador et le caniche, il y avait de tout.

Leurs instincts ancestraux étaient revenus au galop. Leur férocité attisée par la faim en faisait des prédateurs redoutables. Heureusement, pensa Franck, que ces saloperies n'ont pas encore l'esprit de meute !

Réfléchissant à cela, Franck mit en joue le plus gros des chiens présents. Un magnifique rottweiler noir et marron. Franck n'était pas un tireur d'élite de nature. Il avait beau s'entraîner régulièrement, il ne parvenait qu'à s'approcher de la cible qu'il avait clouée sur un arbre à environ deux cents mètres de son balcon. L'arbre mort et rachitique était criblé d'impacts. La cible aussi, mais au bout de combien de tirs ?

Franck s'était positionné à environ trois cents mètres du magasin. Une route chaotique, défoncée et taradée par d'innombrables nids de poules. Les chiens rodaient non loin des palettes d'eau. Le break était en contrebas. Franck avait choisi cet endroit, car un monceau de cadavres avait été poussé, il y a longtemps de cela, par un bulldozer aux couleurs de Carterpillar. Même si les morts dégageaient moins d'odeurs qu'auparavant, il y en avait suffisamment pour que Franck et Tommy n'attirent pas l'attention avec la leur.

L'animal était nerveux et bougeait sans cesse. Franck parvint non sans mal à le mettre en joue. Il le suivit en attendant que l'animal s'arrête juste un instant.

Le chien, ne sachant pas ce qu'il risquait s'il stoppait ses allées et venues, alla en sautillant sur une carcasse de voiture complètement rouillée. Les pluies acides avaient tout rongé. Le chien sauta d'un bond sur le capot. Il leva la tête et huma l'air.

Franck enfonça la détente. Un « flop » s'échappa du silencieux. L'animal glapit juste avant de se faire propulser par-dessus la voiture. Il eut des mouvements frénétiques et mourut.

Les autres chiens se précipitèrent sur leur congénère et le déchiquetèrent en deux trois mouvements.

Franck en profita pour tirer au jugé dans l'attroupement. La frénésie submergea les chiens. Ceux qui étaient touchés par les balles étaient immédiatement mis en pièces par les autres, qui eux-mêmes se faisaient abattre. Le désordre était indescriptible, les grognements se muèrent en hurlements. De cette horrible mêlée s'extirpèrent les plus petits chiens qui décampèrent du parking en hurlant.

Franck descendit de son perchoir et grimpa dans la voiture. Tommy ne broncha pas et s'accrocha au squelette de l'esuie-glace.

Franck gara la voiture en marche arrière, prêt à foncer quand elle serait pleine à craquer.

Tommy était debout sur le capot. La tôle s'était gondolée sous le poids de l'enfant. L'enfant scrutait les décombres. Son



QUADRAY
1/01

arme était prête à faire feu au moindre mouvement suspect.

Pendant ce temps, Franck s'attelait à charger la voiture. Seuls le siège de Tommy et la caisse en bois pleine d'armes et de munitions furent épargnés. Franck allongea les bidons et en fit une belle pyramide. Les suspensions se comprimèrent en une plainte lugubre. Franck continua jusqu'au bout en se disant que la réparation du pot d'échappement qu'il avait effectué ce matin n'allait pas tenir longtemps.

Franck claqua le coffre. L'enfant descendit et alla s'installer sur son siège. Il boucla la ceinture alors que son père démarrait la voiture. Franck engagea la première et fit avancer le véhicule.

À cet instant, venus de toutes parts, des animaux envahirent le parking. Franck écarquilla les yeux.

– C'est quoi, ce bordel ? s'exclama-t-il.

C'était la première fois qu'il voyait cela ! Les animaux s'étaient rassemblés et se décidaient à attaquer. Ils s'étaient enhardis ! Son pire cauchemar venait de se réaliser.

Franck voulut enfoncer la pédale d'accélérateur, mais il se retint. Tout ce qu'il risquait, c'était de caler. Le terrain était trop accidenté. Il n'aurait pas le temps de redémarrer. Ils seraient alors à la merci des prédateurs. Il choisit alors d'accélérer doucement. La voiture cahota immédiatement et manqua de verser. Franck relâcha la pédale et poussa un juron. Les animaux encerclaient la voiture. Il y avait principalement des chiens, mais l'on apercevait quelques félins. Leurs rangs se resserraient. Les grondements s'amplifiaient. Ils n'allaient pas tarder à passer à l'offensive.

– Passe-moi un pistolet et le fusil de chasse, demanda-t-il sans se retourner.

L'enfant puisa dans la caisse qui était sur sa droite. Il jeta les armes chargées sur le siège passager. Elles rebondirent et Franck du allonger son bras pour éviter que le pistolet tombe sur la moquette grise.

Franck remarqua que les animaux refermaient le passage. Il ne devait surtout pas paniquer, ne pas quitter la route, car c'était la seule échappatoire. Autour, le terrain était plus accidenté encore. Il ne pourrait gravir les talus. La voiture était bien trop lourde.

Soudain, un bulldog chargea. Sa gueule heurta violemment l'aile droite. Le phare craqua dans son logement. Le chien roula sur lui-même. Il se releva immédiatement et revint à la charge. Un autre l'imita. Un autre encore. Ce fut la ruée sur le break. En un rien de temps, Franck ne vit plus rien au travers de cette marée canine. Derrière, Tommy gardait son sang-froid. Les dents crissaient sur les vitres. La bave coulait en de longs filets. Un premier chien passa sous les roues de la voiture. Il hurla. Ses os craquèrent et il se tut.

– Prends ça, enfoiré ! cria subitement Franck qui n'en pouvait plus de cette horrible situation.

Ils ne feraient feu qu'en dernier recours. Une fois les vitres explosées, la ruée s'empirerait.

Un autre animal se fit écraser. Le sang et la chair se mirent à grésiller sur les pièces bouillantes du moteur. Une odeur pestilentielle envahit l'habitacle et ses deux occupants grimacèrent malgré l'habitude qu'ils avaient acquise en côtoyant quotidiennement des morts en putréfaction.

La lunette arrière explosa sous la patte d'un félin plus téméraire. Tommy asséna un violent coup de pied dans les bidons d'eau situés sur le haut de pile. Une rangée de trois bidons glissa et tomba sur la meute de chiens hargneuse. La vue de l'enfant s'éclaircit. Il poussa une deuxième série de bidons et fit feu au travers de cette masse. La pétarade de l'arme automatique s'ajouta aux hurlements des animaux. Des morceaux de chairs éclatèrent. Ils éclaboussèrent la voiture, les bidons et les autres bêtes. La voiture, qui venait de gagner du poids non négligeable, prit un peu de vitesse. Mais elle était à présent ralentie par la masse compacte des chiens. Tommy changea son chargeur et continua d'arroser par la lunette arrière. À cet endroit, les rangs s'éclaircirent, mais il en venait encore et encore. Comme un essaim irrité, ils s'agglutinaient autour de leurs proies.

Franck avait de plus en plus de difficulté à maintenir le volant. Il glissait dans ses mains qui s'étaient enduites de sueur. Une énorme tête d'un labrador percuta la vitre côté passager. La vitre explosa. Franck fut arrosé d'une pluie de verre. L'odeur de toutes ces bêtes en furie pénétra jusqu'à ses narines. Il grimaça d'écoeurement et empoigna le fusil de chasse. Il le releva juste avant que le labrador, poussé par ses compagnons, ne franchisse la portière. Il enfonça les deux détentes en même temps. La gueule grande ouverte du labrador explosa littéralement. Les autres chiens qui s'étaient rassemblés autour de la vitre à présent brisée reçurent une bonne volée de plomb. Du sang et de la chair éclaboussèrent le capitonnage de l'habitacle. Des gouttelettes plurent. Elles arrosèrent Franck et la chevelure de Tommy. Les touffes de cheveux devinrent poisseuses. Le visage de Franck se constella de point rouge.

Un chien se rua sur le pare-brise. Une longue fissure se dessina rapidement, mais le pare-brise tint bon. Tommy lâcha une rafale par la vitre passager. Ce qui calma l'ardeur des assaillants. Pour un instant.

Sous le véhicule, les roues continuaient inlassablement leur travail. Elles avançaient lentement, broyant tout sur leur passage. Un bruit horrible émanait de la mécanique.

« Elle est encore loin, cette saloperie de route ? » jura intérieurement Franck.

Un autre chien se lança sur le pare-brise. La fissure s'agrandit. Elle s'étoila, mais la vitre ne céda pas. Pas encore. Franck jeta un regard sur la portière passager. La situation ne s'améliorait guère. Le seul point positif était que dans leur folie furieuse, les bêtes voulaient passer à tout prix la première. Ils s'amassaient, se gênaient sans parvenir à franchir avec succès la portière.

D'un coup, les roues motrices accrochèrent l'asphalte de la route. Franck planta la pédale d'accélérateur au plancher. Le moteur rugit et la voiture prit de la vitesse. Les corps des chiens passaient sous les roues dans un horrible bruit de chairs et d'os. Les chiens restèrent accrochés à la portière droite. Franck saisit son pistolet et vida le chargeur au travers de leur gueule béante.

La meute s'éclaircit. La voiture roulait de plus en plus vite. Franck avait un peu de mal à la tenir entre ses mains. Il s'en fichait. Pour le moment, il fallait quitter d'urgence cet enfer.

– On les sème, p'pa, indiqua Tommy calmement.

Les chiens prenaient la voiture en chasse, mais elle était bien trop rapide pour eux. Ils continuèrent un instant puis stoppèrent la poursuite.

– C'est fini, ils arrêtent, précisa l'enfant.

– Génial ! s'exclama Franck, il reste combien de bidon ? Qu'on n'ait pas fait tout ce cirque pour rien !

– Neuf, répondit Tommy.

Un rapide calcul. Cent quatre-vingts litres. De quoi subvenir pendant un bon moment, se dit Franck. Il essaya de reprendre son calme. Ses mains tremblaient. Ses lèvres étaient secouées d'un mouvement incoercible. Ils avaient eu chaud, cette fois. Il va falloir revoir leur stratégie de sortie. À deux, c'est trop juste. Heureusement que les chiens n'en étaient qu'à leur première attaque organisée. Quand ils prendront de l'assurance, il sera nécessaire d'être trois dans un véhicule un peu plus adapté à un assaut de cette importance.

*
* *

Magali avait longuement cajolé le petit Tommy. Elle l'avait nettoyé de toutes les souillures du combat. L'enfant ne bronchait et ses sentiments ne ressortaient pas. Il n'avait connu que ce monde. Sa personnalité refusait de s'extirper. Il demeurait cloîtré dans un monde bien à lui.

Franck s'était décrassé. Il avait ensuite gagné le fauteuil. Dans sa main, il tenait une bouteille de Clan Campbell et un verre. Ses mains tremblaient encore des émotions de tout à l'heure. A présent, les bidons étaient à l'abri dans le cellier. Il fut rejoint par les femmes qui avaient apporté une bouteille de Chivas.

Les enfants étaient restés dans la cuisine et disputaient une partie de Uno. Ils étaient calmes et leurs voix fines donnaient un peu de vie à tout ce décor apocalyptique.

– Je vais devoir prendre avec moi un petit de plus, fit Franck en posant la bouteille sur le sol. Aujourd'hui, ils étaient mal organisés. Demain, dans les mêmes conditions, on ne revient pas.

– Éric va avoir dix ans. En quoi il peut bien t'aider ? demanda Magali.

– Balancer des cocktails sur leur tronche, des trucs comme ça. Je lui apprendrais à tirer avec une arme sans trop de recul. Il faut aussi que je trouve un véhicule plus adapté, plus puissant. Je pense au 4x4 sur lequel j'ai récupéré le pot d'échappement. D'ailleurs, il faudra que j'en récupère un autre. Celui-là, je l'ai perdu tout à l'heure.

– Pourquoi je ne viens pas avec vous, intervint Danièle, plutôt que d'embarquer un petit ?

« Tiens c'est vrai ! pensa Franck, je n'y avais pas pensé ! Mémé lui serait certainement plus utile qu'un enfant de dix ans. Il n'y avait pas pensé certainement parce que mémé était, bien entendu une femme et aussi son âge l'avait placé dans les rangs des personnes à ménager ».

– C'est une excellente idée mémé ! fit-il en se redressant sur son siège, tu sais conduire ? (Elle hochait du chef) Tu sais te servir d'un fusil ?

– Un fusil de chasse ? Bien entendu mon petit.

– Parfait, demain on y retourne à ce fameux hangar.

– Non, Franck, implora Magali en jetant un œil sur Tommy qui souriait en jetant une carte dans le sabot.

– Ma chérie, les pluies acides vont tôt ou tard traverser le hangar. Les bidons ne résisteront pas et tu sais très bien que nous avons absolument besoin de cette eau.

Magali soupira. Il avait raison, mais penser rien qu'un instant qu'elle pourrait perdre son mari et un fils la mettait mal à l'aise. Que ferait-elle sans eux ?

Franck ouvrit la bouche afin de prendre la parole quand il fut stoppé net dans son élan.

– Il y a quelqu'un ? cria une voix inconnue venant du dehors.

Un silence s'abattit dans l'appartement. Les cartes que tenaient les enfants restèrent figées. La petite famille avait été statufiée par cet événement hors du commun. Une voix étrangère ! Depuis plus de deux ans, ils n'avaient entendu la moindre voix exceptée la leur.

– Il y a quelqu'un ? répéta la voix masculine, allez, répondez ?

Franck se leva brusquement. Danièle et Magali sursautèrent.

– Qu'est ce que tu vas faire ? demanda Magali, inquiète.

– Répondre, pardi.

Franck gagna la cuisine. Un signe à Tommy et ce dernier comprit instantanément. Il disparut dans le salon, rejoindre sa mère, et surtout prendre son Famas. Comme un combattant expérimenté, il fit jouer la culasse. Il ôta le chargeur et, une fois qu'il eut compté les cartouches, il le réinséra dans son logement. Un claquement sec et une balle se logea dans le canon.

Franck posa son fusil de chasse sous le rebord de fenêtre. À portée de main, mais hors de vue de ces nouveaux arrivants, Franck avança et se montra au châssis.

Trois hommes étaient alignés au centre de la route, juste devant la voiture encore rouge des traces de lutte de ce matin. Ils portaient de longs pardessus qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Leurs mains étaient cachées dans les poches. « Inquiétant, se dit Franck en jetant un coup d'œil furtif à la Minimi ». Il avait cru un instant qu'entendre des voix après un si long séjour seul aurait fait de lui un homme heureux. Mais dans ces conditions de mort où l'homme était réduit à l'état de bête, il redoutait des charognards de la pire espèce, les pillards.

– Bonjour, dit l'homme du milieu. Un gars qui ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans. Une barbe naissante et la chevelure à moitié brûlée par certainement une pluie acide.

– Vous n'auriez pas un peu d'eau pour trois hommes fatigués ? demanda l'homme en s'avançant un peu.

– Bonjour, messieurs, fit Franck de sa voix la plus grave, désolé, je n'ai que de l'eau croupie que je fais bouillir.

Son interlocuteur baissa la tête et écrasa machinalement le fantôme d'une cigarette. Il redressa subitement la tête. Il une main de sa poche.

– Et ça, annonça-t-il en montrant du doigt un endroit sur la gauche de Franck, c'est quoi ?

Franck tourna la tête et se rendit compte avec stupéfaction que l'on voyait les bidons d'eau. Au travers d'une vitre opaque certes, mais on les voyait tout de même !

– C'est pas sympa de pas vouloir partager, reprit l'homme en écartant doucement les pans de son manteau. Ses sbires l'imitèrent. Franck pressentit le danger. Il se baissa un peu afin d'attraper son fusil quand il vit les trois hommes sortir des fusils de gros calibre. Ils levèrent leur arme et pointèrent Franck. Celui-ci n'eut que le temps de crier :

– Alerte !

Il plongea au sol à l'instant même où les pilleurs ouvraient le feu. La fenêtre fut criblée d'impacts. Des morceaux de bois tranchant volèrent à travers la cuisine. Le vaisselier accusa une salve qui le fit se décrocher d'une de ses assises. Sous la poussée des assiettes et verres, les portes s'ouvrirent en grand et tout dégringola dans un bruit infernal.

Franck voulut contre-attaquer pour calmer ses adversaires. À cet instant, Tommy, à l'arrière du salon, ouvrit le feu en de courtes rafales. Franck, surpris, se tourna. Trois hommes vêtus de noirs avaient descendu le bâtiment en rappel. Ils menaçaient d'entrer par derrière et de le prendre ainsi à revers. Tommy, en bon soldat, avait anticipé. Les deux premiers n'eurent pas le loisir de mettre un pied dans l'appartement, juste le bout de la chaussure sur le rebord de fenêtre. L'enfant les visa un par un et leur envoya deux courtes rafales dans le thorax. Les hommes poussèrent un cri étouffé et tombèrent à la renverse, deux étages plus bas. Le troisième homme avait grimpé par-dessus la rambarde du balcon. Il était entré dans la chambre de ses parents et avait disparu. Tommy régla son arme sur tir continu. Il vida le chargeur à travers la cloison en plâtre. Les balles creusèrent des trous en une diagonale terrifiante. Des morceaux de plâtre étaient éparpillés dans la chambre. De la poussière s'élevait des débris. L'homme fut cueilli dans son élan. Il s'écroura sans vie, deux balles l'avaient fauché alors qu'il se débarrassait de sa corde. Tout ceci se déroulait devant les yeux écarquillés de Magali et de Danièle. Elles n'avaient pas bronché et leur bouche grande ouverte en disait long sur leur terreur.

Dans la cuisine, Franck s'était à demi-redressé et s'apprêtait à répliquer. Ce qu'il lui fallait, c'est de pouvoir se servir de la Minimi. Avec ça, il calmerait immédiatement ses ennemis. Apparemment, les trois hommes en bas n'étaient pas aptes à entamer un long combat. Ils continuaient à tirer dans l'appartement sans faiblir. La peinture du plafond, déjà bien usée par le poids des ans, encaissait difficilement les tirs. Des trous se creusaient ici et là et le plâtre tombait en de fines plaques sur la tête des enfants et de Franck.

Franck se tourna vers Éric.

– Vas donner un coup de main à ton frère, ordonna-t-il, apporte-lui des munitions surtout.

Éric, les yeux grands ouverts, hocha la tête rapidement et en saccade. Il se faufila sous la table et rampa jusqu'à l'armoire dans laquelle étaient entreposées armes et munitions.

Le pilonnage eut un court répit. Franck en profita instantanément. Il passa son fusil par-dessus le chambranle et déchargea les deux canons en visant à l'aveugle. Il y eut un hurlement. Franck se jeta sur la Minimi et la fit pivoter sur les trois maraudeurs. Quelle ne fut sa surprise de constater l'origine de ces hurlements. Ce n'était pas lui avec son arme qui avait blessé un pillard. C'était les animaux. Ils coulaient dans la rue en une bande compacte et ils chargeaient les hommes. Le hurlement provenait d'un des hommes qui s'était fait surprendre par deux rottweillers aux mâchoires aiguisées par la faim. Les deux autres hommes tentèrent de s'interposer, mais ils se rendirent compte rapidement que leur seule issue était la fuite. Ils prirent leurs jambes à leur cou. Pas bien longtemps. Les animaux, dans un mouvement de tenaille, les encerclèrent et les mirent en pièces dans un concert de cris, de hurlements d'agonie et d'aboiements.

Bientôt, il ne resta plus rien des trois hommes. Franck observait le manège des animaux, un doigt sur la détente. Les chiens et autres félins lui jetaient un œil furtif et craintif. Ils s'éloignaient lentement pour gagner le coin du bâtiment.

Franck les étudiait, son regard devint triste. Une larme se mit à couler le long de sa joue gauche.

Magali arriva doucement par derrière. Elle l'enlaça. Elle remarqua les larmes courir sur la peau rapeuse de ses joues.

– Un problème, mon chéri ?

Franck s'essuya les yeux et renifla silencieusement.

– Quand je viens de voir ça, je me dis qu'un jour peut-être, je boirai un whisky avec un chien à côté de moi. Par contre, ce qui me rend triste, c'est que ce verre, malheureusement, je le boirai seul.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «Maléfice» in n°2, «La Solution finale» in n°7, «Le Cuirassé» fan-tôme in n° Pirates.

L'illustrateur : MATHIEU COUDRAY



Mathieu Coudray, dit Maz, est né en 1980. Dessinateur depuis l'enfance, il a toujours été attiré par la bande dessinée. Puis très vite, ses influences se tournèrent vers l'illustration de JDR (jeux de rôles). Pratiquant cette passion, le dessin vint mettre en images les différents personnages que les parties faisaient vivre. Puis le besoin de créer une histoire et de l'accompagner en images autour d'une trame héroïc-fantasy prit place. C'est à ce moment que le dessin devint plus qu'un passe-temps à ses yeux, il devint une nécessité, un mode de communication. Ensuite il navigua entre illustrations et bandes dessinées et encore à ce jour, il travaille pour se forger un style, une identité.

Bien sûr, il ne reste pas figé dans le fantastique ou le médiéval, il a créé une BD humoristique «Les Zoios» racontant la vie des oiseaux, dans un genre simpliste et efficace. Sorti de cela, il effectue aussi des couvertures de romans (comme l'anthologie «Les héritiers d'Homère» dirigée par Nathalie Dau ou encore le roman «Le serment de Cassandra» de Céline Guillaume). Etant en freelance, il travaille aussi dans la communication graphique, lui permettant ainsi de travailler dans tous les styles pour découvrir et perfectionner les visuels et techniques.

Site internet : www.coudraymathieu.com

JOBY GULZAR

Flatterie



*Auteur et animateur d'abribus édition, maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003.
Début écriture d'anticipation et de science-fiction depuis janvier 2006, avec l'aide de deux correcteurs.*

Envois réguliers à «Phénix», «Galaxie», «Bifrost», «Solaris», sans se décourager!

Première nouvelle publiée «Marie-Madeleine» chez Phénix.

Romans en préparation.

Livres pour enfants sur des sujets d'anticipation, la science, la technique depuis novembre 2007.

Fiction populaire et reportages pour les journaux.

Romans populaires.

Réalisation de courts métrages, fictions et documentaire. Courts métrages muets contemporains depuis 2006.

Pratique de la photographie.

- Sachez que Monsieur le Président serait extrêmement sensible à un petit cadeau. Monsieur le Président viendra nous rendre visite en novembre avec ces Messieurs Dames du Conseil d'Administration de l'Universal Bio Tech de Corée qui possède notre laboratoire de Liège. L'on m'a rapporté que Monsieur le Président fait la collection de grenouilles en terre cuite de la Chine Impériale, ainsi que tout objets anciens se rapportant à cet amphibien de la famille des ranidés. Mesdames, Messieurs les chercheurs, je compte donc sur vous pour offrir un cadeau en rapport avec l'importance que revêt à nos yeux le Président. Notre avenir, plus précisément l'augmentation de nos budgets, en dépendra peut-être... Nous devons faire bonne impression. Je compte sur vous tous...

Et le directeur du laboratoire, Monsieur Van Hoecke claqua la porte de la vaste cantine décorée de fresques animalières. Les chercheurs de la section Recherche Avancée finirent de manger leur repas, tout en se concertant. L'été finissait. Novembre arriverait très vite, et d'un accord commun, ils décidèrent d'abandonner temporairement leurs recherches actuelles sur le piranha végétarien, pour se consacrer entièrement au cadeau du Président.

Madame Goncalvès Da Silva fut chargée de descendre au sous-sol chercher le gène du cadeau. Au trente-troisième niveau, après avoir salué le garde armée d'un paralyseur qui contrôla son badge sanguin, elle s'enfonça dans le couloir escargot, se repliant sur lui-même. Au bout, l'éclairage néon tenu éclairait le portrait du Président, peint à la main par un véritable peintre italien. Ses talons hauts résonnant dans le couloir sans fin, elle finit par s'arrêter à la section amphibien. Elle énonça aussitôt à haute voix Ranidés. Aussitôt l'intégralité des tiroirs Ranidés s'ouvrirent, libérant leur précieux contenu.

Délaissant la *Rana Esculente*, dites grenouille verte européenne, bien trop commune, elle se concentra plus précisément sur les espèces de grandes tailles. L'*Astylosternus Robustus* du Cameroun se révéla décevante. Des pseudo poils poussaient au mâle en période des amours. La *Rana Goliath*, dites Grenouille Géante d'Afrique, six kilogrammes à l'âge adulte l'enthousiasma. Malheureusement ses capacités vocales se révélaient très faible. Surmontant sa déception, elle finit par trouver le cadeau idéal, la *Rana Catesbeiana*, la Grenouille Taureau du Nord-Mexique. Huit cent grammes tout de même, avec une compatibilité acceptable. Ils feraient des miracles, elle en était certaine. La cartouche du code génétique en poche, elle referma d'un mot l'intégralité des tiroirs Amphibiens. Remontant le couloir escargot jusqu'à l'ascenseur, elle relut l'essentiel de la fiche technique de l'animal disparu. *Immergé, se nourrit sous l'eau. Reproduction au printemps. Le mâle Mugit. Il embrasse et étreint la femelle. La femelle rejoint le mâle au milieu de la mare. Bonds prodigieux. Mange poissons, grenouilles de leur espèce, souris, serpents, jeunes alligators.*

Posant la cartouche du code génétique de la Grenouille Taureau, accompagné d'un petit mot, sur le bureau de Monsieur Ait-Mansour, elle jeta un coup d'œil aux cages des souris, puis retourna à son propre ménagerie surveiller ses tout nouveaux bovidés à la taille prometteuse. Sans cornes, haut de deux mètres au garrot, ils feraient le bonheur des étalages de boucheries en hypermarchés. De retour de son week-end de congrès de biologie de Detroit, Monsieur Ait-Mansour entreprit de choisir dans le fichier génétique des prisonniers de droit économique de Belgique un sujet mâle et un sujet femelle afin de préparer le cadeau au Président. N° 785349128 F et n° 785349786 M lui parurent satisfaisant tant au plan de la pureté raciale, de l'absence de maladies cruciales, que de l'âge. Un café à la main, il se rendit à la salle des transmissions et envoya sa demande au centre pénitentiaire de Namur pour la femelle et de Bruges pour le mâle.

Le lendemain matin, par courrier aérien spécial, Monsieur Ait-Mansour reçut la série d'ovules et la fiole de spermatozoïdes qu'il avait commandé. Se rendant immédiatement au laboratoire de Monsieur Shui, les deux chercheurs décidèrent de lancer immédiatement la seule chaîne de fabrication UBT16 encore libre. Longue de trois cent mètres, elle se composait de quatre mille deux cent modules opérant le miracle de la vie, c'est du moins ce que vantaient les spots publicitaires dans le métro. Empruntant une voiturette électrique, les deux chercheurs parcoururent une bonne distance sous le territoire de trois communes. Merveilles de technologie biomoléculaire, les cent quarante chaînes du laboratoire occupaient d'interminables galeries ventilées. A pied où en vélo, les techniciens en blouses bleues barrées d'orange allaient et venaient, toujours soucieux de bien faire. Aux nombreux carrefours se croisaient les fourgonnettes qui apportaient la matière biologique de base et les camions qui emportaient les résultats spectaculaires de bout de chaînes. Longeant les UBT5 obsolètes mais qui servaient pour les travaux les plus simples et l'apprentissage des stagiaires, ils parvinrent à la chaîne UBT16 numéro 14. Dans un lointain tronçon, le premier prototype UBT17, qui posait encore problème, était l'objet de tous les soins du personnel, nuit et jour. L'Universal Bio Tech ne pouvait se permettre de prendre du retard technologique, sous peine de voir ses investisseurs l'abandonner au profit d'un laboratoire sud-africain ou américain.

Ayant procédé à la programmation sur l'interminable tableau de bord, Monsieur Shui introduisit la série d'ovules fécondables dans l'opercule gauche. Monsieur Ait-Mansour introduisit la fiole de spermatozoïdes dans l'opercule droit. Puis Monsieur Shui déverrouilla la chaîne d'après son code personnel, et appuya sur le bouton vert ON. Les deux opercules se refermèrent sans bruit. Sur le haut de la chaîne 14, les gyrophares orange se mirent en route, baignant pour plusieurs semaines la galerie d'une lumière de soleil couchant.

- Entendez-vous ma chérie ? Le chant mélodieux de la Traviata de Puccini ?

Le couple s'avançait sur la terrasse marbrée surplombant Chonju. La magnifique jeune femme soutenait discrètement le bras du vieillissant Président de L'Universal Bio Tech. Son interminable robe de soirée en délicat et odorant tissu de requin contrastait hardiment avec le smoking convenu du propriétaire des lieux.

- Vous n'auriez pas dû engager des chanteurs d'opéra pour moi... C'est trop !

- Oh, vous vous méprenez ! Ce chant provient du dernier prodige confectionné par notre laboratoire européen... Lors de ma dernière visite, j'ai en ramené un couple pour mon jardin. Venez, descendons ces marches.. J'espère qu'ils se reproduiront, je pourrais ainsi en offrir à quelques amis pour leur jardin privé.

Le petit sentier de pierre luminescente progressait parmi les fleurs merveilleuses aux odeurs d'orange et de senteurs marines. Le chant puissant, à deux voix désormais, continuait sur La vie parisienne d'Offenbach. Joliment sertie d'une minuscule forêt d'eucalyptus, l'enclos apparut, protégé par une verrière finement soutenue de dentelle métallique, inspirée du Palais de Verre anglais du dix-neuvième siècle. Remontant le bas de sa robe, la jeune femme s'assit sur le siège double à côté du Président, la moue inquiète. Tous deux s'élevèrent lentement au dessus de l'enclos, révélant une mare aux nénuphars géants, aux fleurs inconnues, éclairée avec une grâce infinie par d'innombrables lumières jaillissant du décor olmèque. Les plus grands artistes avaient conçu cet écrin, maintenu à constante température.

- Vois, écoute et admire ma chérie ce que notre grand pays peut produire, ce que l'humanité peut inventer comme merveille... Il n'en existe que deux au monde, ma chérie, et ils sont là, pour nos yeux et nos oreilles émerveillés...

Entre deux bonds prodigieux, l'homme et la femme grenouille chantaient, chantaient leur amour avant de s'accoupler au milieu de la mare, dans l'envolée lyrique des Noces de Figaro de Mozart.

- Ils n'existent que pour toi, ma chérie !

- Mon dieu, les pauvres gens...

- Ce ne sont pas des gens, voyons ! Ce sont deux purs joyaux dignes de ta beauté...

- Mais leurs têtes..? Regardez leurs têtes !

La jeune femme, le regard perdu demanda à descendre. Le siège double se posa au sol marbré sous les roucoulements de valse viennoise. Le président agacé réarrangea le bas de la robe de sa compagne.

- Chérie, je ne te comprends pas ! Sais-tu le prix de ce couple ? Proprement astronomique !

- Ce n'est pas cela, voyons, je sais que tu veux me faire plaisir... Mais j'aimerais autre chose...

- Autre chose ?

- Oui, de plus naturel.

Le président resta silencieux un instant, perplexe.

- Naturel ?

- Oui, comme un petit chat, ou un petit chien, avec qui je peux jouer, qui peut dormir avec moi quand tu es en voyage. Que je peux tenir dans mes bras...

- Un petit chat ? Oh, mais c'est très simple ma chère ! Un petit chat ! Et bien, tu n'as qu'à demander au chauffeur de te conduire en ville ! Trouve une boutique animalière ! Alors là, tu en auras du naturel, du chat sale et puant, avec plein de maladies !

Devant sa fureur, elle préféra rentrer à la villa. Il se calmerait tout seul et finirait bien par lui permettre son envie des plus simples d'un animal familial. Le Président remonta sur la nacelle, et s'éleva. Le couple de grenouilles s'endormait au bord de la mare, serré l'une contre l'autre. Leur chant s'était tu, les projecteurs reproduisaient la nuit mexicaine. Dans le calme retrouvé, à l'autre bout du jardin, les perroquets récitaient en cœur du Verlaine. Le Président sortit son trousseau de la poche de son smoking. Il fureta un instant, et retrouva sa commande du jardin.

Il la pointa, le bras tendu vers son enclos, son orgueil, sa fierté, le symbole de sa réussite d'entrepreneur. Et elle n'en voulait pas.

- Du naturel !

Silencieusement, une pierre du mur s'éffaçait au ras de l'eau morte. Une masse sombre apparut, faisant lentement le tour des nénuphars. Puis accélérant, l'homme crocodile se propulsa hors de l'eau et se jeta sur le couple grenouille, les déchiquetant à belles dents dans des derniers râles Wagnériens.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Marie-Madeleine» in n°7.

JIMMY SABATER

Zéro Défaut

à la Mémoire de Franck Baranbo



Né à Nancy en 1969, Jimmy Sabater écrit et monte sa première pièce de théâtre dès 1979 ! S'ensuivent des nouvelles et une carrière de modèle, avant qu'il ne se lance dans la photographie et la peinture. Les expositions se succèdent et il ajoute une nouvelle corde à son arc avec la production d'émaux. En 2001, il publie son premier roman « Plaisirs et Châtiments » dans la collection Velours chez Baleine. Voici l'occasion d'appréhender exhaustivement l'œuvre pluridisciplinaire de Jimmy Sabater au travers du site qu'il a créé lui-même.

Trois expositions photos sont en ligne. De nombreuses reproductions de ses tableaux et émaux sont accessibles. On peut y apprécier et y lire une bonne dizaine de longues nouvelles (commencez par « Quelqu'un doit mourir »). Jimmy Sabater fait ici une présentation complète (résumé, extraits, dossier de presse mis à jour...) de son roman : «un livre très intimiste, métaphorique, mais proche d'une certaine réalité». Sur son site, il invite Emmanuel Ménard, écrivain et éditeur (Cylibris), dont des nouvelles, une biographie ainsi qu'une interview sont en ligne. Un agenda des rencontres, les commentaires sur les nouvelles, une interview sur les peintures et une biographie viennent compléter ce beau site très agréable à parcourir.

Site : <http://www.jimmysabater.com/>

Le Colonel Van Driek se tourna vers Leïla dont il ne parvenait toujours pas à comprendre le point de vue.

- Le gouvernement s'efforce de trouver des solutions à la surpopulation. Je ne vois pas ce qu'il y a d'immoral à supprimer ceux qui n'apportent rien à la société...

- Vous ne comprenez pas, Colonel, reprit Leïla en terminant son cocktail d'alcool concentré. Ce qui me choque, ce sont les populations visées. Je trouve leur décision de supprimer tous les artistes plutôt contestable...

Un androïde retira les verres vides et les remplaça par d'autres, sans attendre qu'on le lui demande.

- Avec quarante milliards d'habitants, Bleu Danube aura épuisé toutes ses ressources d'ici cinq ans. Si nous ne sélectionnons pas ceux qui doivent subsister, nous périrons tous.

- Je ne vois pas pourquoi je mégosille à vous faire partager mon raisonnement, Colonel. Après tout, vous êtes de ces assassins qui tuent sans jamais vous poser plus de questions.

- Allons Leïla, ne faites pas l'enfant. Je ne tue pas pour le plaisir. Je travaille à la solde du gouvernement. Je n'ai même pas d'avis à avoir là-dessus. Les Ministres cherchent juste à conserver le meilleur de notre monde.

- Vous supprimez les personnes âgées de plus de quarante ans, les chômeurs, les malades, les inactifs, les dépressifs. Que restera-t-il ?

- Une société jeune et saine.

- Non, juste un monde d'assassins !

Leïla, l'air irrité, vida son dernier verre d'un trait et salua l'assemblée, avant de disparaître au beau milieu de l'ascenseur aquatique.

Cette nuit-là, le Colonel Van Driek, ne parvint pas à dormir. La raison de son insomnie ne fut pas causée par le remords de la suppression d'un millier de ses congénères, mais par le fait que l'on puisse remettre en question l'utilité publique de son travail.

Leïla, qui travaillait au département de recherche d'un grand groupe médical, redoutait peut-être d'apparaître prochainement sur la liste des personnes supprimables. En effet, si les malades et les personnes fragiles mourraient, son intérêt n'en trouverait peut-être amoindri.

Le lendemain, il se rendit au CGPS (Centre de Gestion des Personnes Supprimables), où son supérieur lui sembla plus tendu qu'à l'accoutumé.

- Les services de renseignements nous ont indiqué un phénomène nouveau et inquiétant. Certains supprimables s'organisent et tentent de nous duper. Ils trafiquent leur Carte de Civilité et se déclarent décédés ou membres du gouvernement. Ils occupent illégalement des immeubles qu'ils transforment en forteresses et prennent avec eux des enfants en otages.

- Nous ne pouvons pas intervenir, s'il y a des enfants ! s'exclama un officier attaché au règlement. Cela est contraire au règlement. On a pas le droit !

- Ne vous détrompez pas, enfants ou pas, ce sont eux les assassins. En refusant d'être supprimés, ils menacent notre avenir et bravent les efforts de tous les non-supprimables. C'est pourquoi je vous demanderai aujourd'hui de faire exceptionnellement entorse à nos règles.

Après ces recommandations, le général déploya un plan de la cité où figuraient les quartiers incriminés. On y dénombrait pas moins de cent mille personnes réfugiées dans des tours destinées à être prochainement rasées.

Une centaine de militaires, dont une dizaine de mineurs, furent dépêchés sur place.

Le Colonel Van Driek dut, lui aussi, déposer des bombes aux pieds de ces immeubles gigantesques.

Lorsqu'ils s'éloignèrent des lieux d'exterminations, ils aperçurent des enfants agiter des peluches depuis les fenêtres de ceux-ci.

- Que faisons-nous, demanda le Colonel Van Driek, soudain en proie à la culpabilité, en s'adressant à son supérieur.

- Appuyez sur le bouton, ces gosses sont déjà corrompus. Ils ne feront jamais de bons citoyens.

Le Colonel s'exécuta, sans réfléchir un instant de plus à la gravité de ce qu'on lui demandait.

Le quartier entier fut soufflé en un instant et des nuées de gravas s'abattirent sur les cloisons des autres habitations dans un vacarme assourdissant.

- Si nous en tuons quelques-uns de plus, c'est toujours un peu moins de population à supprimer, lança le général, le regard pensif, satisfait de son ouvrage.

Le soir venu, le Colonel Van Driek, malgré son épuisement, se rendit dans son bar de quartier, comme il le faisait quotidiennement depuis des années.

Leïla était déjà installée à une table et buvait du concentré d'alcool en bavardant avec une amie.

- Tiens, voilà notre héros national ! Le Colonel Van Driek... Méfie-toi, si tu es sur sa liste de Supprimables, il est intraitable... Un véritable petit robot.

- Bonsoir Mesdemoiselles, dit-il gentiment, sans écouter les calomnies de son amie. Ne lui prêtez par attention. Le cas ne s'est encore jamais présenté.

- Je m'appelle Susann, mais si vous n'avez pas l'intention de me tuer, vous pourrez m'appeler Sue.
- Enchanté, Sue.
- Susann travaille avec moi, au département de recherche médicale... Alors, quelles sont les horreurs du jour ?
- Je suis un peu sous le choc... On nous a fait raser plusieurs quartiers de Supprimables réfugiés. Je n'imaginai pas me retrouver dans cette situation, un jour.
- Qu'y a-t-il de nouveau ? Vos semblables n'ont pas eu beaucoup de scrupules à tuer mes parents, mon frère et onze millions d'autres innocents...
- Cette fois, il y avait des enfants... avec les réfugiés.
- Leïla alluma une cigarette et considéra le Colonel Van Driek avec un regard nouveau.
- Pourquoi l'avez-vous fait ? C'est pourtant contraire aux fondements même de la constitution de Bleu Danube.
- Je n'avais pas plus envie de mourir qu'eux... Si je manque à mon devoir, je deviendrai inutile et que croyez-vous qu'ils feront de moi ?
- Tuer plutôt que mourir, dit pensivement Susann. Sous couvert de sauver quelques chanceux, on décime tout ce qui ne nous ressemble pas... Beau travail !
- Vous savez, parfois je me demande pendant encore combien de temps j'arriverai à supporter cette besogne. N'allez pas imaginer qu'il me plaise. Non, quand je suis entré dans l'armée j'espérais davantage sauver des vies que d'en supprimer.
- Et bien c'est raté, reprit Leïla, tout sourire, en commençant un nouveau verre.

Les jours qui suivirent, le Colonel Van Driek exécuta les ordres sans se poser plus de question.

Le nombre de personnes aptes à figurer sur la liste noire des Supprimables ne cessait d'augmenter : Prisonniers et Ex-prisonniers, Malades et Handicapés, Âgés de plus de quarante ans, Inactifs, Chômeurs, Artistes, tous avaient déjà disparus de la surface de la petite planète bleue. Malheureusement, le gouvernement avait jugé le résultat insuffisant et ne cessait d'ajouter de nouveaux candidats : Membres de partis politiques d'opposition, Féministes, Intellectuels trop bavards, Journalistes insoumis, Hommes d'églises minoritaires, Homosexuels, Gens du voyage...

Bien sûr, le gouvernement, devant l'impopularité de ses agissements, avait mené une campagne de propagande sans précédent. Partout sur les chaînes de TeraNet, les affiches, les transports en communs, dans les écoles ou les églises, on lisait des messages tels que "Suicidez-vous pour le bonheur des générations futures", ou "Je veux mourir avec les honneurs de ma planète, je partirai ce soir", ou encore "Deux suicides valent bien une vie de sauvée".

Le Colonel Van Driek ne sut bientôt plus où donner de la tête. On lui demandait de travailler seize heures par jour, à poser des bombes, fusiller ou empoisonner des milliers de personnes. Son esprit lui semblait confus comme jamais et il ne savait même plus que penser de ce qu'on lui demandait. Mais qui pouvait dire ce qui était bien ou mal, quand le simple fait de vivre et de respirer, mettait en danger l'existence de toute une population ?

D'ailleurs, après plusieurs semaines d'exterminations, plus personne n'osait remettre en cause la politique du gouvernement. Les journaux se réjouissaient de ces disparitions massives, les églises ne désemplissaient pas de familles déchirées et la plupart des habitants de Bleu Danube demeuraient cloîtrés chez eux, attendant patiemment que ces meurtres au nom du futur finissent par s'arrêter.

Ayant bien mérité quelques jours de vacances, le Colonel Van Driek descendit dans le petit bar de son quartier en espérant y retrouver un peu d'humanité, après tous les massacres auxquels il avait participé.

Leïla était là, comme à son habitude.

Le Colonel Van Driek s'approcha d'elle à grands pas, heureux à l'idée de passer enfin un moment agréable en sa compagnie.

- Bonsoir Leïla, comment allez-vous ?
- De mal en pis, lui avoua-t-elle, la mine déconfite. Sue a été supprimée aujourd'hui. Elle avait eu une aventure homosexuelle avec une camarade de lycée, durant son adolescence et ils l'ont assassinée.

Il s'assit, peu fier d'avoir un peu de ce sang sur ses mains.

- Je... Je suis désolé, dit-il en prenant sa main dans la sienne. Tout cela n'a plus aucun sens, désormais, je... je crois que je vais démissionner. Nous avons reçu la liste des nouvelles catégories de personnes Supprimables à compter de demain. Il y a les hommes de moins d'un mètre quatre-vingt, ceux et celles qui ont les yeux bruns, les femmes de trop peu de poitrine, les métis et les Asiatiques... Je continue ?

- Non ça n'est pas nécessaire... Plus le temps passe, plus on se dit que personne ne peut répondre à tous ces critères imbéciles... Bien sûr la surpopulation est un danger dramatique, mais ne pouvons-nous pas réparer nos erreurs autrement ? En créant tous de nouvelles ressources ? En prenant nos dispositions pour que cela n'arrive plus...

Le Colonel Van Driek vida son verre tandis qu'un androïde d'un nouveau genre venait de pénétrer dans le petit bar aux lumières tamisées.

Il s'approcha de leur table et dégaina un fusil à protons qui lança deux éclairs fulgurants en direction du militaire.

Le pauvre homme s'effondra sur la banquette, sans avoir le temps de comprendre ce qu'on lui reprochait à présent.

Leïla demeura pétrifiée alors qu'un peu plus loin, le gouverneur se manifestait enfin pour s'expliquer sur une chaîne de TeraNet :

« ... Et c'est par ce cas de force majeure que nous avons dû inciter quelques-uns d'entre nous, héroïques, de ceux que nous aimions le plus et dont nous chérirons le souvenir, à partir. Nous n'aurons aucune intransigeance pour ceux qui vous ont trompés et se sont crus un devoir de supprimer des innocents. J'ai d'ors et déjà fait exécuter l'ordre de supprimer toute personne qui aurait pu, au cours de sa vie, prendre part à de tels actes de barbarie en tuant ses semblables... ».

Le vieil homme aux yeux sombres termina son discours par une révérence de circonstance et quelques secondes plus tard, les publicités vantant les bienfaits du suicide réapparaissaient.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Bazooka» in n°4.

VINGENT GLASMACHER

Géométrie Funèbre



Né à Gand en 1955 de parents francophones, il a vécu en Flandre Orientale, dans le petit village de Waarschoot jusqu'à l'âge de douze ans. Il y a fait des études primaires en néerlandais.

Ensuite, il a poursuivi des études secondaires de latin mathématiques au collège Notre Dame de Basse-Wavre dans le Brabant Wallon. Vers l'âge de dix-huit ans, il s'est inscrit en physique, à l'Université de Gand et a eu l'occasion de découvrir la splendide ville de Jean Ray.

Passionné par les vieilles pierres, il a entrepris la restauration de maisons dans les environs de Gand. Autodidacte, il a appris tous les métiers du bâtiment ainsi que l'électronique et l'informatique. Ses soirées étaient consacrées à la lecture d'auteurs fantastiques tels Thomas Owen, Jean Ray, Michel de Ghelderode.....

C'est à cette époque-là, en 1974, qu'il a commencé à écrire des nouvelles, des contes, de la poésie.

- 1974 : Delphica ou la ville morte, l'Éternel retour

- 1975 : Contes et poésies, Variations mortuaires, Le voyageur des brumes, la Chambre mystérieuse, les Insomnies du Sommeil

- 1976 : Géométrie funèbre, l'Abbaye des Ombres, le Grimoire du Destin

- 1977 : La Matimotière

N'ayant rien publié à cette époque, il décida, en 2007, de corriger, voire de réécrire certains textes, tel « l'Abbaye des Ombres », roman fantastique qu'il a proposé à quelques éditeurs.

A l'heure actuelle, il écrit un roman dont le titre sera « l'Enfer à petits pas ».

Il y eut d'abord quelques remous dans les chambres de la morgue.

Si personne n'avait été là pour sourire au-dessus des larmes de révolte, les murs eussent dû être repeints d'espoir.

On sentait le néant s'agglutiner à l'odeur du formol.

Le sol baignait dans la solitude.

Cependant, là, au centre d'une des chambres, se dressait interdit, un homme de chair.

Il eut froid, la chambre étant froide.

Il eut peur, la chambre étant vide.

Il fut seul, la solitude étant obligée.

La chambre était un cube parfaitement blanc, sol et plafond compris.

La lumière y était blanche, mais aucune lampe n'y prenait place.

L'homme était la lumière.

Après son entrée dans cette pièce, même la porte disparut.

Un claquement sec, comme une balle de fusil, destinée à abattre son homme, puis, plus rien.

Si... Le silence du silence. Le vide du vide.

Car l'air avait également fui la chambre.

Tout avait fui ce cube, hormis son occupant.

Et l'homme ne respirait plus car il était l'air.

Et l'homme ne parlait pas car ses paroles ne parvenaient plus à vivre.

Lui restait la lumière... La lumière !

Sans doute, pour ne pas sombrer dans le sommeil, ou afin que sa conscience ne cesse de le tourmenter.

Voyons... Son passé était oublié, son avenir, un futur antérieur puisqu'il n'y avait plus d'espoir.

L'homme se rua vers un des murs pour en gratter la peinture.

Impossible. Il était fait d'acier trempé, recouvert d'une peinture cuite à haute température. On n'y discernait aucune lézarde.

Tout était parfaitement brillant.

Ses ongles s'acharnèrent, mais ne réussirent même pas à griffer l'émail.

Comment s'échapper de cette géométrie parfaitement appliquée ?

Les coins étaient si nettement tracés que l'on apercevait là, au loin, dans un rêve, un semblant de ligne de fuite.

Était-ce elle qu'il fallait longer pour aboutir au point de fuite ?

Oui, il fallait s'identifier au cube, plonger dans son image mathématique.

Ainsi posséderait-il son point de fuite !

Mais dans ce dessein, il devenait nécessaire de mourir.

L'homme tenta de s'étrangler avec ses mains, mais en vain, car il était l'air.

Il s'efforça d'empêcher son cœur de battre, mais se rendit bien vite compte que celui-ci était éteint depuis longtemps.

Restait le cerveau...

Celui-là, il ne put l'atteindre parce qu'il n'était plus que l'image de lui-même.

Alors, l'homme fut persuadé qu'il était mort.

L'horreur de la mort !

Durant toute une vie, avoir peiné pour obtenir l'honneur de vivre et puis, le perdre, en une seconde, l'espace d'une balle de fusil, d'une porte qui claque et qui disparaît.

« Miserere ! » Mais à qui le murmurer ?

À soi. Oui. Le chuchoter au fond de soi.

« Moi, ayez pitié de moi ! »

Mais les murs étaient d'un blanc trop éclatant pour avoir pitié de n'importe quoi.

C'était le triomphe de la vie face à l'homme mort, à présent agenouillé sur le sol éblouissant.

Ah ! Comme il fallait reconnaître le génie de la vie et, par-dessus tout, s'abaisser devant l'illusion.

Ainsi, fuir, mais ni par la mort, ni par le rêve.

Restait l'humilité, ce personnalisme découpé en tranches.

Néanmoins, il le fallait maintenant.

C'était la seule issue.

Admettre que la vie se joue de la mort, alors qu'on est proche de se décomposer. Étouffer en soi toute flamme de rébellion.

Abolir tout raisonnement logique.

Oui. Là était la voie. Accepter sa place au niveau d'un ensemble, comme un simple élément. Devenir membre de la

famille des parallépipèdes rectangles. S'illusionner même de ce qu'on est un cube parfaitement blanc, centre du rationalisme.

Aussitôt, le cœur de l'homme se remet à battre.

Les pulsations acquièrent rapidement une telle importance que le sang de l'homme reflua vers sa gorge, ses tempes, sa cervelle, enfin.

Tout était battement, désormais.

Le système d'axes du cube se déhanchait, en dansant une polka affreuse.

Et le partenaire était l'homme, piteux pantin, dégoulinant d'angoisse et d'incompréhension.

Durant quelques secondes même, l'air lui vint à manquer.

L'atmosphère du cube se fit de plus en plus étouffante.

Il fallait sortir !

C'était un cri d'alarme au-dessus de toute vie, de toute mort.

C'était un signal pour l'être.

Oui, il y consentait, il était cube parfait.

Oui. Il reconnaissait tout ce que "eux" désiraient, pourvu qu'il puisse échapper à ce battement obsédant.

Alors, pour la première fois, l'homme se dirigea vers un coin du cube.

Plutôt, il s'y traîna, ventre à terre, nageur désespéré.

Il était conscient de ce qu'il endurait, mais cela avait lieu au-dessus de son corps.

La souffrance devait sans doute être un bûcher au cœur duquel sa prison brûlerait.

« Heureux ceux qui voient la lumière car ceux-là seront sauvés ! »

Et dans les étincelles du mur éblouissant, l'homme vit la lumière car son image s'était fondue en elle.

Et la lumière s'éteignit avec son orgueil.

L'homme qui était l'air s'effaça.

L'air s'engouffra dans le cube et ce dernier se dirigea vers son centre absolu.

L'homme s'était transmué en cube. Au fond d'un couloir noir, derrière une porte, la porte de sortie, l'homme vit se profiler clairement son propre point de fuite.

Mais cette tache paraissait encore fort éloignée de lui, tout comme le point noir qui évolue entre les deux yeux et échappe sans cesse à une vision statique.

Le point de fuite prenait place dans un espace imaginaire et extra sidéral où le terrien ne s'aventure que si le Hasard le permet.

L'homme, à présent, incarnait le Blanc dans le Noir du passage.

Mais là, une fois de plus, il dut s'abaisser, confesser qu'il était bien trop imposant pour, un jour, s'enfuir.

Effectivement, le cube était de dimensions illimitées et donc, possédait un point de fuite à l'infini.

La distance de la chambre au point était démesurée !

Et la peur de l'homme devint absolue.

Dans le couloir, il faisait froid, à présent, d'une froideur humide comme la tombe.

L'homme fut jeté à terre, puis entendit plusieurs coups sourds, au plafond de ce cube qui s'apparentait tant à lui.

Puis, plus rien.

L'attente dans le gouffre. L'attente de l'inespéré.

C'est ainsi que le pauvre homme reconnut que les murs de sa chambre cubique n'étaient recouverts que d'un vulgaire crépi qui s'émietterait un jour ou l'autre.

Les parois s'effritèrent même plus tôt que prévu.

Cela ressemblait à des os putrides dérivant sur un fleuve méphitique.

Après le fleuve, l'océan ?

Non, rien, plus rien qui ne soit hormis l'humilité.

L'humilité ! Devenir un cube minuscule, occuper le moins de place possible au sein de la terre surpeuplée.

Ainsi se dessina de nouveau un espoir chimérique.

Et le cube se rétrécit au point de devenir plus petit que lui-même.

Et l'homme, qui s'en était extrait, comme une racine carrée, vit enfin de ses propres yeux, le point de fuite, à quelques mètres de la chambre.

Mais il reconnut aussi son intelligence affichée sur un des murs de la pièce.

La lumière ! Bientôt, il reverrait la lumière.

Il l'embrasserait tel un vieil ami qui reviendrait du désert, après de longues années d'absence.

L'homme marchait à grandes enjambées et titubait comme un aveugle dans une double nuit, mais le regard figé dans un sourire de prisonnier enfin libéré.

Là, il l'avait atteint, finalement.

L'homme se trouvait au centre du point de fuite.

Et là, il tomba dans ce puits creusé pour lui, dans un puits circulaire où sa fuite serait infinie, horriblement...

*
* *

Le ciel suintait, ce jour-là, sur le petit cimetière de Greenland et les collines qui entouraient l'enclos funèbre, se perdaient dans la brume matinale.

Enterrement sans fleurs, ni couronnes. Pas de larmes, non plus.

Un seul homme suivait le corbillard, tiré par le croque-mort local.

Oui, vraiment. Le malheureux William Joyce avait été seul pendant toute sa vie. Il mourait de même.

Lorsque le croque-mort, d'un geste mélancolique, laissa tomber la dernière pelletée de terre noire, cela fit un bruit sourd sur le cercueil.

L'unique parent du défunt observait la scène avec intérêt, ne déviant son regard que pour compléter les notes d'un petit calepin qu'il utilisait depuis quelques jours.

Sans doute voulait-il enraciner par l'écrit les émotions ressenties à l'occasion du décès de son demi-frère.

La fosse était maintenant comblée.

Il n'y avait plus rien à attendre.

Les deux hommes se retirèrent, dans un pieux silence.

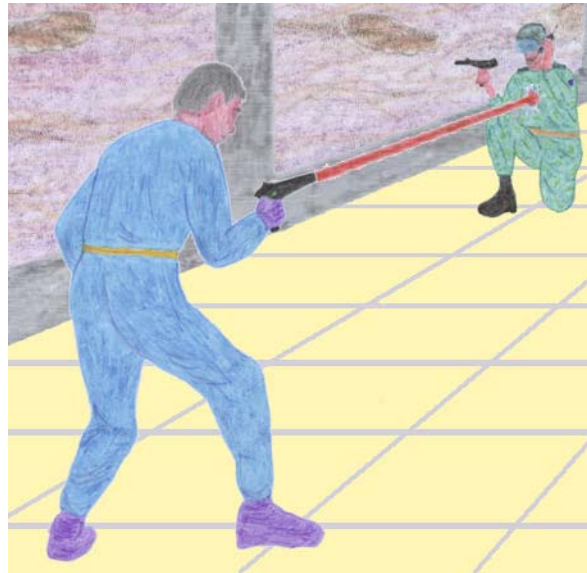
Devant la grille, ils décidèrent de se réchauffer le cœur à la taverne du Saule rieur, située en face du cimetière.

Et là, devant une pinte d'ale tiède, le professeur James Death ôta ses lunettes, les frota avec un mouchoir immaculé et puis, sourit tristement.

Cela fait, avec dignité et méthode, il expliqua au fossoyeur pourquoi il avait exigé la fabrication d'un cercueil blanc, en acier trempé, et de forme cubique...

JOËL VERBAUWHEDA

Halloween chez Audrey 3



Né en 1974, Joël Verbauwhede se passionne très tôt pour les romans (policiers, fantastiques et surtout science-fiction) et pour les arts martiaux. A l'université, il réunit ses deux passions en se lançant dans l'écriture de ses premiers textes. Professeur de mathématiques, il obtient une demi-douzaine de prix littéraires pour ses écrits. Une de ses nouvelles a été publiée dans le recueil « Les nouveaux Arsène Lupin » et plusieurs autres dans le webzine Phénix Mag. Son roman de science-fiction « Le pouvoir de Flamen » est disponible aux éditions Mille Poètes (www.mille-poetes.com).

1

C'était le 31 octobre. Jack faisait son jogging dans la forêt quand son téléphone portable sonna.

- Jack ? C'est Audrey.
- Salut ! Tu as réfléchi à ma proposition ?
- Tu étais sérieux ? Tu crois vraiment que ce que j'ai dit il y a deux ans le soir d'Halloween... Ça va recommencer aujourd'hui ?
- J'en ai bien peur. Tu avais invité les monstres chez toi pour Halloween et ils t'ont prise au mot. L'année dernière, un monstre est sorti de ta télé. C'est pour ça que je t'ai invitée à passer Halloween chez moi. Ça pourrait conjurer la malédiction. A moins que tu craignes de passer la soirée avec un monstre comme moi ?
- Je... je ne sais pas. Tu avais parlé de regarder un film, pas un film d'horreur, j'espère ?

Le jeune homme se mit à rire.

- Ne t'en fais pas. Je te propose un dîner aux chandelles avant de regarder *Titanic*.
- Jack... tu n'essaierais pas de me draguer, par hasard ?
- Bien sûr que non, pour qui me prends-tu ?
- Pour un garçon ! se moqua Audrey. Tu peux venir me chercher vers vingt heures, c'est d'accord... à condition que tu me promettes de ne pas te transformer.
- Génial ! Le temps de prendre mon sabre et de seller mon blanc destrier et j'accours !
- Jack ! Je ne veux pas que tu amènes ton sabre !

Il se rembrunit et soupira :

- D'accord, je le laisserai sous mon lit. A tout à l'heure.

2

A vingt heures précises, Jack gara sa Renault blanche devant chez Audrey. Il sonna et ne put retenir un sifflement appréciateur quand la jeune fille lui ouvrit. Elle portait une robe chinoise rouge qui mettait en valeur sa silhouette, brodée d'un dragon vert et d'un phénix flamboyant. Ses longs cheveux flottaient librement dans son dos.

- Bonsoir, Jack. La robe te plaît ? Je suis allée à Paris dans le quartier chinois pour l'acheter. Je sais que tu aimes tout ce qui vient de Chine ou du Japon.
- Bonsoir Audrey, tu es superbe. Mais alors, quand je t'ai appelée la semaine dernière, tu avais déjà décidé de venir chez moi ?
- Oui, mais une jeune fille bien élevée n'accepte pas immédiatement une soirée avec un garçon, sinon il pourrait se faire des idées...

Jack sourit et lui prit le bras, l'entraînant vers la voiture.

De gros nuages noirs masquaient le ciel. Les désignant, le jeune homme assura à son amie :

- Tant que le temps reste couvert, tu n'as pas à craindre que je me transforme en panthère noire.

Audrey sourit en remarquant :

- De toute façon, ce n'est pas la pleine lune aujourd'hui.

- Hum... N'en sois pas si sûre, la lune est souvent pleine pour Halloween.

En arrivant devant la maison habitée par son ami, un peu à l'écart du village en lisière de la forêt, la jeune fille s'étonna :

- Cette villa est à toi ?

- Elle est à mes parents, mais ils sont souvent en voyage. J'y suis seul la plupart du temps. La forêt est toute proche, c'est pratique les nuits de pleine lune. Je peux aller m'y dégourdir les pattes sous ma forme de panthère.

Audrey réalisa soudain :

- Tu es forcé de vivre à l'écart des gens pour garder ton secret. Tu dois te sentir très seul.

- Oui, mes parents ne sont pas au courant. Mon maître, qui m'a appris les arts martiaux, avait découvert mon secret, mais il est rentré chez lui à Okinawa. Mon grand-père le savait aussi, mais il est mort il y a trois mois. A présent, il n'y a plus que toi qui partages mon secret.

- Je ne savais pas, Jack.

- Mais j'ai un espoir. Tu te rappelles, il y a deux ans, quand le loup-garou m'a mordu avec ses crocs d'argent ? J'avais repris ma forme humaine. Je suis en train de mettre au point une sorte de sérum à base de sulfate d'argent qui pourrait empêcher la transformation. Je l'ai testé et si je me l'injecte avant de sortir à la pleine lune, je garde ma forme humaine pendant une heure, puis je deviens malgré tout une panthère si je ne rentre pas aussitôt à l'abri de la lune.

- C'est génial ! s'enthousiasma Audrey. Alors tu seras bientôt...

- ... normal ? Pas vraiment, l'argent injecté provoque des douleurs difficiles à supporter et je pense qu'il serait dangereux d'augmenter le dosage. Je n'ai pas non plus testé le sérum sous ma forme de panthère. En plus, je déteste les piqûres, mais bon, je suis moins à plaindre qu'un diabétique forcé de se faire des injections d'insuline.

Ils dînèrent en discutant de choses et d'autres. A la fin du repas, constatant que le jeune homme semblait perdu dans ses pensées, Audrey s'écria :

- Debout les morts ! On passe au salon pour regarder *Tita*...

- Chut ! cria Jack, l'air affolé. Il ne faut pas dire ça ici, surtout ce soir !

Haussant les épaules, Audrey lui fit remarquer :

- C'est vrai que c'est Halloween, mais après tout nous ne sommes pas dans un cimetière, je ne vois pas ce qui pourrait arriver... à moins que tu aies enterré quelques cadavres dans ton jardin !

Sans dire un mot, le jeune homme l'entraîna à l'étage et écarta les rideaux d'une fenêtre de sa chambre. Audrey sentit alors son sang se glacer. Le haut mur qu'elle avait vu en arrivant chez son ami entourait un cimetière !

3

- Jack ! Tu aurais dû me prévenir que tu habitais derrière un cimetière !

Se mordant les lèvres, il soupira :

- Je craignais que tu ne viennes pas.

Lui prenant la main, la jeune fille eut un sourire.

- Mais si, je serais venue quand même, mais j'aurais évité de dire « debout les morts ! » ... Oups !

Elle mit une main sur sa bouche, mais trop tard : elle venait de répéter sa phrase malheureuse. Partagé entre l'inquiétude et l'amusement en voyant Audrey sincèrement contrite, Jack murmura comme pour lui-même :

- J'ai peut-être eu tort de t'inviter.

- Tu n'es pas sérieux ? Tu veux que je m'en aille ?

- Non, le mal est fait. Espérons seulement que...

Il s'interrompit en voyant une lumière osciller au fond du cimetière. Audrey retint sous souffle, puis dit d'une voix tremblante :

- Non, ce n'est pas possible. Les morts...

- ... n'utilisent pas de torche électrique, la rassura son ami. Mais qui pourrait avoir l'idée saugrenue de venir se balader dans le cimetière le soir d'Halloween ?

- C'est peut-être le gardien ? avança Audrey.

- Non, il n'y en a pas. Des employés municipaux viennent de temps en temps pour désherber et jeter les fleurs fanées, mais jamais de nuit. Ce sont sans doute des rôdeurs.

Instinctivement, Jack éteignit la lumière de la chambre, puis tous deux scrutèrent les ombres du cimetière. Au bout de quelques minutes, ils constatèrent qu'il y avait cinq silhouettes qui utilisaient deux lampes électriques. Ils éclairaient les tombes l'une après l'autre, semblant chercher quelque chose.

Jack murmura à l'oreille de son amie :

- Je vais aller voir ce qu'ils font. Il vaut mieux que tu restes là.

- Que vas-tu faire ? s'inquiéta Audrey.

- Ça dépendra d'eux. S'ils profanent une tombe, je ne pourrai pas les laisser faire.

- Je t'accompagne, décida-t-elle.

Le jeune homme faillit protester, puis haussa les épaules et chuchota :

- Comme tu veux. Alors suis-moi sans faire de bruit.

Ils redescendirent l'escalier, puis sortirent de la maison et contournèrent le mur d'enceinte du cimetière sur une certaine distance. Les pieds de Jack ne faisaient aucun bruit dans le petit chemin. Audrey s'efforçait de l'imiter, mais ses chaussures crissaient de temps à autre sur un caillou.

Posant un doigt sur ses lèvres, le jeune homme s'arrêta. D'un bon souple, il atteignit le sommet du mur et jeta un coup d'œil par-dessus, puis se laissa retomber silencieusement.

- Ils sont un peu plus loin. Attends-moi là, je reviens...

- Non ! Tu ne vas pas me laisser là, au pied du cimetière ? s'inquiéta Audrey.

- Tu préfères venir dedans ?

La jeune fille hésita un instant, soupesant les deux éventualités avant de faire la grimace.

- On ne pourrait pas plutôt aller dans ton canapé regarder *Titanic* ?

- C'est ce qu'on va faire... dès que je saurai ce que ces gens font dans le cimetière.

- D'accord, capitula Audrey sans enthousiasme. Alors fais-moi la courte échelle.

En posant le pied sur les mains jointes de son ami, sa robe chinoise fendue dévoila une longue cuisse musclée. Elle lui jeta un regard furieux et il se retint de sourire. Lorsqu'elle appuya sur son pied, il la souleva en même temps, la projetant par-dessus le mur.

Audrey retomba dans la terre meuble du cimetière en fléchissant les jambes. D'un bond souple, Jack la rejoignit sans faire le moindre bruit. Ils se rapprochèrent alors discrètement du petit groupe qu'ils avaient repéré, s'accroupissant dans l'ombre d'une pierre tombale.

Les cinq hommes avançaient en titubant, visiblement ivres. Eclairant une tombe, l'un d'eux grogna :

- Et celle-ci ? Benjamin Vasseur, c'est juif comme nom ?
- J'en sais rien, avoua un autre. Qu'est-ce t'en penses, Greg ?
- Comment voulez-vous qu'je l'sache ? On va la taguer quand même. Carl, passe-moi la bombe de peinture.
- Je peux le faire moi-même, protesta l'interpellé.
- Non, tout à l'heure tu as fait les croix gammées à l'envers.
- C'est toi qui les fais à l'envers ! En plus tu as oublié le « e » dans « sal juif ».
- Y'a pas de « e », crétin ! Juif, c'est masculin !

Carl capitula, apparemment aussi peu doué en grammaire que son compagnon.

- Des voyous qui taguent des tombes, jeta Audrey avec dégoût. Viens, allons-nous-en.
- Non, je ne peux pas les laisser faire. La tombe de mon grand-père est par là-bas. Et c'est une question de principe.
- Mais ils sont cinq ! protesta la jeune fille. Il vaudrait mieux appeler la police !

Jack haussa les épaules.

- La police viendrait demain matin pour constater les dégâts. Contre cinq voyous à moitié saouls, je n'ai pas besoin de mon sabre. Ne t'en fais pas et reste cachée.

Il se leva et s'avança vers le groupe.

- Je vous conseille de déguerpir, les morts n'aiment pas beaucoup qu'on vienne les déranger le soir d'Halloween... et moi non plus !

- Qui t'es, toi ? Le gardien ? aboya le nommé Greg.

- En quelque sorte. Je suis aussi expert en arts martiaux, alors veuillez partir de vous-mêmes, sinon je me verrai forcé de vous mettre dehors par la force.

Visiblement peu impressionné, le voyou exhiba un revolver qu'il agita avec ostentation.

- C'est toi qui vas dégager, crétin, sinon je te bute ! Reconnais que l'endroit est bien choisi pour mourir !

Les cinq hommes se mirent à s'esclaffer du bon mot de leur chef. Audrey retint un cri en voyant Jack s'avancer en secouant la tête avec résignation, apparemment indifférent au revolver pointé sur lui.

- Je vais tirer, mec ! s'affola Greg, la main tremblante.

Mais le jeune homme continua à s'avancer sans remarquer que les nuages noirs commençaient à se disperser. Lorsque le voyou tira, il s'était déplacé d'un bond sur la gauche et la balle le manqua. Il avança encore de quelques pas, puis esquiva une seconde balle en se déplaçant de côté. Parvenu à portée de l'homme, il lui saisit le poignet et le tordit violemment. Un os se brisa avec un craquement sec. Le hurlement de Greg couvrit le tintement métallique du revolver sur une pierre tombale.

Le soupir de soulagement que poussa Audrey s'interrompit lorsque les autres voyous brandirent des couteaux et une barre de fer en direction de son ami. Ayant éliminé la menace de l'arme à feu, Jack aurait pu venir à bout sans mal de la petite bande de voyous ivres. Mais au moment où il se mettait en garde d'arts martiaux pour faire face à ses agresseurs, la lune émergea des nuages pour illuminer le cimetière de sa lueur blafarde.

Pris au dépourvu, le jeune homme commença à se transformer sous les yeux effarés des voyous. Il tomba à quatre pattes tandis qu'une fourrure noire commençait à recouvrir son corps. Pris de convulsions, il déchira ses vêtements avec les longues griffes qui saillaient de ses mains. En moins d'une minute, Jack était devenu une panthère noire qui dardait ses yeux jaunes sur le petit groupe stupéfié. Il poussa un rugissement furieux, dévoilant ses longs crocs.

Sortant alors de leur torpeur, les cinq voyous prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent avec ensemble vers l'entrée du cimetière.

Audrey sortit de l'abri de la tombe derrière laquelle elle s'était dissimulée et s'approcha du fauve à grands pas. Les mains sur les hanches, elle le toisa, son inquiétude ayant fait place à la colère.

- Tu es complètement malade ! Tu aurais pu te faire tuer, tu te crois assez fort pour éviter les balles ?

Avec un sourire retroussant ses babines, la panthère noire rétorqua :

- Tu as bien vu que oui ! En fait, je ne suis quand même pas assez rapide pour éviter une balle lorsqu'elle a été tirée, mais suffisamment pour m'écartier de sa trajectoire pendant le bref instant où le tireur presse la détente. Si tu ne me crois pas, ramasse le revolver du voyou et essaie de me tirer dessus. Sous ma forme de panthère, ce sera encore plus facile.

Voyant la jeune fille sur le point d'exploser, dressée au-dessus de lui dans sa robe chinoise qui mettait ses formes en valeur, il ajouta en abaissant ses oreilles, faussement contrit :

- Tu sais que tu es encore plus belle quand tu te fâches ?

Prise au dépourvu, Audrey ne sut que dire et s'efforça de ne pas rougir. Elle fut presque soulagée quand des hurlements provenant de l'entrée du cimetière détournèrent le regard brûlant du fauve de son visage.

Apparemment, le petit groupe de voyous était tombé sur quelque chose d'encore plus effrayant que la panthère-garou avant de pouvoir quitter le cimetière. Ils firent à nouveau demi-tour et se séparèrent en deux groupes, suivis par des dizaines de silhouettes titubantes.

Les narines du fauve palpitaient et ses oreilles pointues et ses moustaches s'agitaient frénétiquement.

- Jack, qu'est-ce qui se passe ?

- Audrey ?

- Oui ?

- Ramasse le revolver et suis-moi de près. Nous devons quitter ce cimetière au plus vite !

- Non ! Ne me dis pas que...

- Comme tu veux, je ne te dirai pas que les morts sont en train de se lever, mais fais vite !

La jeune fille ramassa l'arme de Greg et suivit la panthère noire vers le mur qu'ils avaient franchi pour entrer. Des coups sourds et des craquements de plus en plus forts s'élevaient des tombes alentour. Certaines pierres tombales se brisaient, laissant émerger des membres squelettiques plus ou moins décomposés.

Devant eux, deux mains décharnées se dressèrent, happant au passage la cheville d'Audrey. Au cri qu'elle poussa en tombant, la panthère noire se retourna et bondit au secours de son amie. Ses griffes acérées arrachèrent des lambeaux de chair en putréfaction aux membres qui relâchèrent leur étreinte. Le fauve secoua ses pattes avant avec une grimace de dégoût.

- Beurk ! C'est dégoûtant ! Je te préviens, il n'est pas question que je morde ces choses !

Le cœur battant, la jeune fille se releva pour constater que l'accès au mur leur était maintenant barré par une dizaine de morts-vivants qui s'avançaient lentement sur eux. Sans conviction, elle braqua son revolver sur le plus proche cadavre.

- Tire ! l'exhorta Jack.

- Mais ils sont déjà morts, tu crois que...

- Non, mais essaie quand même !

Haussant les épaules, Audrey pressa la détente d'une main tremblante. La première balle ayant manqué son but, elle tira encore trois fois, touchant l'un des morts-vivants à la tête et à la poitrine. Un liquide noir suinta des blessures causées par les balles mais la créature continua d'avancer sans même tressaillir.

- Et maintenant ? interrogea la jeune fille alors qu'un dé clic annonçait que le barillet du revolver était vide.

- Ça ne coûtait rien d'essayer. Ils sont très lents... remarqua Jack. Je pourrais sans doute passer sans qu'ils puissent m'attraper et sauter le mur. Mais toi, tu auras dû mal à le franchir et je ne peux pas t'aider sous ma forme de panthère.

- Jack, tu ne vas pas m'abandonner ?

- Mais non, voyons ! Viens, il y a un mausolée par là-bas, on devrait pouvoir grimper dessus.

Il se jeta de tout son poids sur deux morts-vivants, les renversant pour frayer un passage à Audrey qui s'empressa de le suivre en direction de la petite construction de pierre qu'il avait indiquée.

D'autres avaient eu la même idée. S'étant heurtés à un véritable mur de zombis bloquant la grille d'entrée du cimetière, deux des voyous s'étaient dirigés vers le mausolée, suivis de près par des cadavres plus ou moins décomposés.

Ils étaient dans un tel état d'affolement en arrivant à l'imposant monument qu'ils commencèrent à escalader la lourde grille de fer forgé sans se rendre compte que les morts-vivants avaient cessé d'avancer. L'intérieur du caveau était plongé dans des ténèbres si denses que la lumière de la lune ne parvenait pas à s'y infiltrer.

Greg et son acolyte virent donc trop tard les deux mains blanchâtres qui les saisirent à la gorge. Malgré leurs efforts désespérés, ils ne purent se dégager de l'étreinte des mains décharnées animées d'une force surhumaine. Elles se contractèrent lentement comme les serres d'un oiseau de proie, serrant de plus en plus fort...

A coups de pattes, évitant autant que possible de planter ses griffes dans les zombis aux chairs molles grouillant de vers blancs, la panthère noire avait dégagé pour son amie un passage vers le mausolée. Comme Audrey se dirigeait vers la grille, Jack lui saisit le poignet entre ses crocs avec douceur pour la retenir.

- Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta la jeune fille.

Elle vérifia que les dents n'avaient pas percé sa peau, peu désireuse de devenir à son tour une panthère-garou.

- Je ne sais pas, je sens quelque chose de dangereux derrière cette grille.

- Quelque chose de plus dangereux que la centaine de morts-vivants qui nous encercle ? s'enquit Audrey au bord de la panique.

- Oui, je le crois, acquiesça gravement le fauve. Faisons le tour.

Lui faisant confiance, la jeune fille lui emboîta le pas et contourna le monument. Les zombis, voyant qu'ils évitaient la grille, se précipitèrent alors vers eux. Audrey se hâta de grimper sur la construction, les sculptures baroques facilitant son escalade, tandis que la panthère noire s'efforçait de retenir leurs assaillants à coups de griffes.

Quand elle fut parvenue sur le toit du mausolée, une surface plane d'environ quatre mètres carrés, Jack la rejoignit d'un bond.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda la jeune fille.
- Tu vas m'attendre ici. Tu es en sécurité, je ne crois pas que les morts-vivants soient capables de grimper.

Avant qu'Audrey ait pu protester, il avait bondi au milieu des zombis qui ne parvinrent pas à le saisir. La jeune fille perdit de vue l'animal dont la tête n'arrivait qu'à la taille des morts-vivants. Elle pouvait cependant suivre sa progression aux créatures bousculées sur son chemin. Il finit par disparaître dans les allées sombres du cimetière.

Quelques minutes plus tard, trois hurlements étranglés qui s'achevèrent tour à tour en gargouillis s'élevèrent d'un autre coin du cimetière. Reconnaisant les deux voyous parmi les zombis encerclant le mausolée, Audrey songea que les cinq profanateurs avaient payé pour les tombes taguées.

5

Audrey commençait à désespérer. Les morts-vivants ne pouvaient pas escalader la façade, mais il en arrivait tellement, convergeant de toutes parts vers le mausolée, qu'ils s'écrasèrent au pied des murs et se grimpèrent les uns sur les autres. Avec dégoût, la jeune fille décocha quelques coups de pied aux créatures qui tentaient de s'accrocher au rebord du toit. Elle constata que curieusement les zombis évitaient soigneusement de s'approcher de la grille.

Elle retint un cri en voyant surgir une forme noire à ses côtés, puis poussa un soupir de soulagement en constatant que la panthère l'avait rejointe, un sabre de samouraï dans sa gueule.

Avec incrédulité, Audrey se récria :

- Tu n'y penses pas ! Je ne vais pas pouvoir traverser cette marée de zombis, même avec ton sabre !

Désignant la seringue qu'il venait de recracher aux pieds de son amie, Jack expliqua :

- Tu vas m'injecter ça dans le flanc. Avec un peu de chance, je reprendrai forme humaine et je te frayerai un passage au milieu de ces monstres avec mon katana.

- Mais tu m'as dit que tu n'avais pas testé ton sérum sous ta forme de panthère...

- C'est vrai, c'est le moment ou jamais de faire le test. Mais ce qui m'inquiète, c'est de le faire sous les rayons de la lune.

L'argent injecté aura l'effet contraire de la lumière lunaire, c'est dangereux...

- Ça ne risque pas de te tuer, j'espère ? s'inquiéta Audrey en prenant la seringue avec hésitation.

- J'espère que non. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

En effet les morts-vivants continuaient de s'écraser autour du mausolée, se grimpant les uns sur les autres pour tendre leurs bras décharnés vers les deux amis qui voyaient se réduire la surface de leur abri. Encore quelques minutes et les créatures pourraient prendre pied sur le toit et les submerger sous leur nombre.

Voyant la jeune fille indécise, Jack insista :

- Fais-le ! C'est notre seule chance !

- Ma seule chance... corrigea-t-elle. Toi, tu pourrais t'enfuir, tu as déjà traversé leurs rangs deux fois.

- Je suis lié par mon serment de protéger la vie, mon maître me l'a enseigné en même temps que le torajitsu. Je n'ai pas le droit de t'abandonner.

La mort dans l'âme, Audrey planta l'aiguille de la seringue dans le flanc de la panthère noire et lui injecta le liquide incolore.

Son ami poussa aussitôt un hurlement de douleur et s'écrasa, le corps parcouru de tremblements incontrôlés. Ses convulsions l'entraînèrent au bord du toit, du côté de la grille. Avant qu'Audrey puisse le retenir, il bascula et tomba lourdement au sol en gémissant.

Les zombis qui avaient laissé un espace libre devant la grille s'avancèrent alors vers la panthère noire qui se transformait lentement, reprenant peu à peu une forme humanoïde. Voyant son ami en danger, la jeune fille ramassa le sabre qu'il avait apporté et sauta doucement au sol. Aux côtés de Jack qui gémissait sourdement, toujours allongé par terre, elle tira le katana de son fourreau et fit courageusement face aux morts-vivants.

Elle fit tournoyer le sabre, la lame sifflant à quelques centimètres des zombis qui ne ralentirent pas pour autant leur avance. Insensiblement, la jeune fille recula, continuant ses moulinets au-dessus de la forme prostrée et gémissante de son ami. Soudain elle sentit dans son dos le froid mordant de la grille métallique du mausolée.

Un instant plus tard, une main décharnée au contact encore plus glacial se refermait sur sa gorge. Incapable de respirer, elle poussa un faible cri et laissa tomber le katana.

Se remettant à grand peine de la douloureuse transformation qu'il venait de subir, Jack sentit son amie en danger. Roulant sur lui-même avec souplesse, il avisa le sabre par terre qu'il ramassa au passage. Dans le même mouvement, il se remit sur pied en tournoyant. La lame d'acier trancha sans difficulté les chevilles ou les jambes des morts-vivants qui s'écrasèrent les uns sur les autres, les membres coupés libérant une sanie plus ou moins noirâtre selon la décomposition plus ou moins avancée du cadavre.

Avisant la main qui étranglait Audrey, il fit un pas de côté et frappa si rapidement que le katana sembla disparaître. La jeune fille, au bord de l'évanouissement, sentit un simple déplacement d'air derrière elle. Quelques mèches de cheveux tombèrent lentement au sol tandis que l'étau des doigts qui l'étranglaient se relâchait.

Jack dégacha la gorge de son amie de la main inerte qu'il jeta derrière lui avec dégoût. Il la soutint tout en frappant de la

pointe de son sabre l'obscurité anormale du tombeau. Son katana passa entre les barreaux de la grille sans rien rencontrer de solide, la créature à la main tranchée s'étant apparemment retirée sans bruit dans son antre.

Ni l'un ni l'autre ne vit la main décharnée reprendre vie et se perdre dans la foule des zombis en se déplaçant comme une araignée sur ses cinq doigts...

Reprenant son souffle, la jeune fille sursauta en découvrant la nouvelle apparence de son ami. Il n'avait qu'à moitié repris forme humaine ! Même s'il se tenait debout, le sabre en main, il avait conservé la fourrure noire de la panthère qui couvrait intégralement son corps et remplaçait ses cheveux. Il avait encore les oreilles pointues et les yeux jaunes du fauve ainsi que la longue queue noire qui se balançait doucement derrière lui.

- Jack, ça va ? s'inquiéta la jeune fille.

- Je ne sais pas trop, avoua-t-il en découvrant de longs crocs de plusieurs centimètres. La douleur a diminué, mais c'est la première fois que je me retrouve mi-homme mi-panthère. J'espère que je ne vais pas rester comme ça !

- Au moins, tu peux manier ton sabre et cette fourrure t'évite de te retrouver tout nu, lui dit Audrey, tentant de le reconforter.

Constatant que ses pieds, hormis le talon humain qui lui permettait de se tenir debout, étaient restés des pattes de fauve avec griffes et coussinets, et que les mêmes griffes rétractiles perçaient entre les doigts poilus de ses mains, il maugréa :

- Un monstre parmi les monstres ! Je suis à ma place ici...

Ne trouvant rien à dire pour le démentir, Audrey le regarda faire face aux zombis qui les acculaient au mausolée. Avec un grognement bestial, il se jeta dans la mêlée et son sabre sembla alors devenir un ruban évanescant animé d'une vie propre. La lame tranchait dans les chairs nécrosées des cadavres, faisant voler têtes et membres, coupant certains corps en deux au niveau de la taille ou en diagonale de l'épaule à la hanche comme s'ils étaient de papier.

Effarée, la jeune fille, qui se croyait bientôt dévorée par les morts-vivants, réalisa qu'elle allait peut-être s'en sortir. La virtuosité d'expert en iaï et en kenjitsu (l'art du dégainé et celui du sabre) de son ami associée à la puissance de ses muscles de félin faisaient des ravages dans les rangs des créatures lentes et maladroitement qui s'avançaient pour les saisir sans la moindre once de bon sens.

Leurs blessures laissaient suinter un liquide noir et épais, sauf les deux voyous tués par la créature du mausolée dont le sang avait encore une teinte rouge foncé. Ceux-là n'avaient vraiment pas été inspirés de profaner le cimetière !

Soudain, le sabre s'arrêta net dans sa frénésie meurtrière. Au lieu de frapper le cadavre en assez bon état d'un vieillard à cheveux blancs, Jack relâcha la poignée de son katana dont la lame sonna comme un glas en heurtant une pierre tombale. Il semblait pétrifié et ne réagissait pas devant le mort-vivant qui tendait ses bras vers lui et ouvrait une bouche noire aux dents menaçantes.

- Jack, qu'est-ce qui t'arrive ? Tue-le ! s'affola Audrey.

- Je ne peux pas, répondit-il d'une voix blanche. D'abord, parce qu'il est déjà mort, et ensuite, parce que... c'est mon grand-père !

6

Audrey se précipita alors vers son ami. Elle attrapa le bras tendu du zombi et le projeta à plusieurs mètres d'une prise de judo magistrale. Se relevant, elle soutint le regard brûlant du fauve qui la fixait avec réprobation.

- Tu n'aurais pas dû faire ça, Audrey.

- Il le fallait ! Ton grand-père est mort, Jack. Reprends-toi, je t'en prie.

Secouant la tête d'un air accablé, il désigna l'étendue de cadavres découpés et démembrés qui s'agitaient toujours faiblement, rampant vers les deux vivants fourvoyés dans le cimetière.

- A quoi bon ce massacre, Audrey ? Moi qui avais juré de ne jamais frapper un être vivant, regarde ce que je suis devenu : un monstre ivre de carnage...

- Tu n'as pas rompu ton serment, lui assura-t-elle. Ces... choses ne sont pas des êtres vivants. Pour moi, tu ne seras jamais un monstre, Jack. Ne m'abandonne pas au milieu de ce cauchemar !

Elle le serra contre elle sans aucune répulsion, ses bras caressant malgré elle la fourrure de son dos. L'une de ses mains descendit et toucha avec curiosité sa queue ondulante de panthère.

Eberlué, il plongea ses yeux jaunes dans son regard franc, puis sourit en constatant que la jeune fille le contemplait sans dégoût. Sa robe chinoise était un peu froissée et déchirée par endroits, pourtant elle ne lui avait jamais paru si belle, la pleine lune jetant des reflets dans ses cheveux. Le temps parut s'arrêter dans le cimetière dévasté.

- Audrey, tu es trop belle pour te perdre dans les bras d'un monstre hideux ! dit-il en détournant la tête.

Saisissant sa tête poilue entre ses mains fines, Audrey l'obligea à plonger à nouveau dans son regard brillant.

- Tu n'es pas aussi laid que tu le crois, Jack, lui assura-t-elle d'une voix douce.

Elle se demandait si elle oserait ou non tendre les lèvres vers ses crocs quand il la souleva brusquement dans ses bras en grognant :

- Inutile de s'attarder dans ce cimetière, mon katana n'est pas fait pour tuer des morts. Allons-nous-en !

Il s'élança vers l'une des brèches que son sabre avait percées dans la haie de zombis qui les entourait, bousculant quelques cadavres au passage. Il fonça ensuite droit vers l'un des murs du cimetière. Les quelques morts-vivants sur sa route ne parvinrent pas à le retenir.

D'un bond, il se propulsa avec son fardeau au sommet du mur, puis se laissa tomber doucement de l'autre côté. Audrey avait eu l'impression de voler et se dit qu'elle sortait d'un rêve lorsqu'il la déposa au sol.

Elle replongea aussitôt en plein cauchemar : un flot ininterrompu de morts-vivants était en train de quitter le cimetière par les portes apparemment laissées ouvertes par la bande de voyous !

7

Voyant les créatures innombrables s'avancer vers eux, Audrey réalisa tout à coup :

- Tu as laissé ton sabre dans le cimetière !

Jack haussa les épaules en soupirant.

- Tu peux aller le récupérer si tu veux, moi je préfère quitter les lieux au plus vite. Courons à la voiture !

- Pour aller où ? Il ne faut pas qu'on te voie sous cette forme. La police pourrait te tirer dessus ! lui rappela-t-elle, soucieuse de la sécurité de son ami.

- Peu importe l'endroit du moment que les morts y demeurent sagement dans leurs tombes !

L'homme-panthère entraîna Audrey vers le véhicule, réalisant un peu tard qu'il n'avait pas la clé. Il brisa une vitre d'un coup de poing rageur, puis ouvrit la portière et s'installa au volant. Il sortit les griffes de sa main gauche et arracha le panneau sous le volant. Il commença à triturer les fils sous le regard inquiet d'Audrey.

- Jack, ça ne marche que dans les films, le coup des fils !

Mais après plusieurs étincelles et grognements de douleur de son ami sous les décharges électriques, le ronronnement du moteur démentit ses paroles.

Jack embraya aussitôt et commença à rouler mais une épaisse fumée blanche sortit alors du capot et le moteur cala. Avisant la main parcheminée qui s'éloignait rapidement du véhicule dans la lumière des phares, les deux amis comprirent que la main de la créature du mausolée n'avait pas fini de leur causer des ennuis.

- Cette saleté a dû trafiquer le moteur ! grogna Jack en donnant un coup de poing rageur sur le volant.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiéta Audrey. On ne peut pas partir à pied sur la route : les zombis nous suivront et il ne faut pas que l'on te voie sous cette forme...

- D'autant que je ne sais pas ce qui va m'arriver, mon état est peut-être permanent...

La jeune fille sentit son sang se glacer. Elle n'avait pas songé à cette éventualité et ne put que balbutier :

- Non, ça n'est pas possible !

- Je pourrais me réfugier dans la forêt, mais toi...

- Retournons dans ta maison et barricadons-nous ! décida Audrey. Demain matin, tu auras sûrement repris entièrement forme humaine et les morts seront peut-être à nouveau morts.

L'homme-panthère accepta d'un hochement de tête et tous deux quittèrent la voiture pour se précipiter chez lui. Les morts-vivants, qui se dirigeaient en titubant vers la voiture, infléchirent leur route pour leur barrer le passage.

De quelques coups de poings et de pieds bien appliqués, le fauve écarta les créatures qui les gênaient, puis ils s'engouffrèrent dans la maison dont la porte était restée ouverte. Une fois celle-ci fermée à double tour et le verrou tiré, les deux amis se permirent un soupir de soulagement.

Des coups violents commencèrent alors à secouer la porte, mais elle était solide et résisterait aux efforts désordonnés des zombis qui n'avaient heureusement aucune intelligence.

- Jack, toutes les fenêtres sont bien fermées, j'espère ?

- Oui, sauf celle de ma chambre à l'étage, mais ils ne peuvent pas monter jusque-là. Je vais quand même la fermer pour plus de sûreté.

- Et tu as fermé aussi tous les volets du rez-de-chaussée ? insista Audrey.

- Oui, je crois... Non, pas celui de la salle à manger !

Un fracas de verre brisé leur fit comprendre qu'il était trop tard pour réparer cet oubli. Ils se précipitèrent dans la salle à manger. Les morts-vivants tentaient d'y pénétrer par la fenêtre brisée mais se gênaient heureusement les uns les autres.

Courageusement, la jeune fille saisit une chaise et commença à frapper les bras et les jambes décomposés qui dépassaient dans la pièce. Avec un sourire amusé, Jack attrapa les pieds du lourd buffet contenant l'argenterie et la vaisselle de porcelaine qui étaient dans sa famille depuis plusieurs générations.

- Ecarte-toi, Audrey ! cria-t-il en soulevant le lourd meuble d'un côté, bandant ses muscles puissants de fauve sous l'effort.

La jeune fille sauta en arrière au moment où le buffet basculait devant la fenêtre dans un grand fracas de vaisselle brisée. L'une de ses portes s'ouvrit et vomit une multitude de couverts d'argent dans un bruit de ferraille.

- Si on s'en sort, mes parents vont me tuer ! dit Jack à mi-voix. Et si on allait tranquillement s'installer au salon pour regarder *Titanic* ?

Mais leurs ennuis n'étaient pas encore terminés.

- Jack ! La main ! s'écria Audrey.

Se tournant dans la direction indiquée par le doigt tendu de son amie, il vit par la porte ouverte de la salle à manger la main tranchée du mausolée agrippée à la poignée de la porte d'entrée. Elle avait déjà réussi à tourner la clé dans la serrure et s'acharnait à présent sur le verrou.

Avec un grognement de colère, Jack ramassa trois fourchettes dans l'argenterie répandue au sol, négligeant les couteaux à bout rond. Il leva la main en arrière, visa sommairement et lança ses projectiles improvisés. Les fourchettes tournoyèrent, frôlèrent le visage d'Audrey qui pâlit un peu mais parvint à se maîtriser, et s'engouffrèrent dans l'ouverture du hall d'entrée.

L'une frappa la porte de son manche, une autre se planta dans le plâtre du mur, la troisième heurta la main coupée sur le dos de laquelle elle traça une balafre. La main du mausolée fut déséquilibrée et tomba au sol, mais le mal était fait : le verrou venait de céder !

La porte s'ouvrit sous la pression des zombis qui pénétrèrent dans la maison, tandis que la main maléfique disparaissait dans le couloir. D'abord pris de court, Jack saisit la main de son amie et l'entraîna vers la cuisine. Il ouvrit rapidement les quatre brûleurs à gaz au maximum, puis tira la jeune fille vers la seconde porte de la cuisine.

- Jack, qu'est-ce que tu fais ? s'alarma-t-elle. C'est dangereux d'ouvrir le gaz sans l'allumer !

Elle réalisa alors l'intention de son ami et poussa un cri étranglé. Elle n'eut pas le temps de protester qu'il la poussait dans le couloir principal de la maison. Tout en repoussant à grand peine les morts-vivants venus de la porte d'entrée qui se pressaient dans le couloir, il ordonna en désignant l'escalier :

- Monte, Audrey !

La jeune fille ne se le fit pas dire deux fois et grimpa les marches quatre à quatre. L'homme-panthère la rejoignit rapidement, talonné par la meute de morts-vivants sur lesquels il ferma la porte de sa chambre. Pour la bloquer, il tira le lit en travers, puis fit tomber l'armoire par-dessus.

Audrey jeta un coup d'œil par la fenêtre, constatant que les zombis du cimetière continuaient d'entrer dans la maison.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.

Mais Jack ne répondit que par un gémissement étouffé. Le sérum qu'elle lui avait injecté semblait avoir cessé d'agir et il s'était malencontreusement placé sous les rayons de la lune. Tombé au sol, il recommençait à se transformer !

La jeune fille s'agenouilla aux côtés de son ami qui se tordait de douleur. Apparemment, il était en train de redevenir une panthère noire, mais le processus était contrarié par les dernières traces du sérum dans son sang.

Un fracas la fit se retourner et elle constata avec horreur que l'un des gonds de la porte de la chambre avait cédé. Les morts-vivants se pressaient contre le panneau maintenu par l'armoire et le lit, faisant trembler cette barricade improvisée à chacun de leurs assauts.

Se tordant les mains, Audrey ne savait que faire. Impossible de sortir par la fenêtre avec des zombis à l'extérieur qui s'engouffraient toujours par la porte d'entrée. Elle voulut s'appuyer sur la porte pour endiguer la poussée des créatures, mais ses efforts étaient dérisoires face à leur nombre. Quand trois bras décomposés se tendirent vers elle et faillirent la saisir, elle fut forcée de se jeter en arrière, tombant sur les fesses.

C'est alors qu'une patte poilue aux griffes acérées se posa sur son épaule...

8

Audrey ne put se contenir et poussa un cri d'effroi.

- Hé, du calme, c'est moi ! la rassura Jack, à présent complètement transformé en panthère noire.

- Désolée ! s'excusa la jeune fille. Il y a des morts à l'extérieur qui continuent d'entrer et nous empêchent de partir par la fenêtre, d'autres ne vont pas tarder à enfoncer la porte de l'escalier, alors si tu as un plan pour nous sortir de là, dis-le avant que je fasse une crise de nerfs comme une fille normale !

- Ferme les volets de ma chambre et suis-moi, grogna le fauve.

Elle obéit et suivit son ami dans une pièce servant visiblement de débarras. La panthère noire désigna une échelle pliante contre un mur et un panneau de bois carré au plafond.

- Mets l'échelle sous la trappe, nous allons monter au grenier.

Audrey se saisit de l'échelle et la déplia au milieu de la pièce. Elle grimpa dessus en ordonnant à son ami :

- Jack : interdiction de regarder sous ma robe pendant que je suis sur l'échelle !

- Pour qui me prends-tu ? s'offusqua le fauve.

- Pour un garçon ! répondit-elle avec un petit rire.

- Tu ne m'as pas bien regardé, bougonna la panthère noire qui détourna cependant la tête.

Audrey souleva le panneau de bois et l'écarta, toussant à cause du nuage de poussière déplacé. Un rat passa en couinant à quelques centimètres de son visage. Elle voulut redescendre, mais un fracas de bois brisé lui révéla que la barricade blo-

quant la porte de l'escalier venait de céder.

- Monte vite ! la pressa la panthère noire.
- Il y a des rats ! lui signala la jeune fille avec une moue de dégoût.
- Tu préfères rester avec les zombis ?

Devant l'argument imparable de son ami, Audrey surmonta sa répulsion et grimpa agilement dans le grenier couvert de poussière, provoquant la fuite de trois ou quatre rats vers des recoins sombres. Un large vasistas percé dans le toit laissait entrer la clarté de la lune dans la pièce vide.

Resté dans la pièce au-dessous, Jack prit le temps de faire tomber l'échelle d'un coup de patte, puis de la refermer et de l'écarter de la trappe. Voyant les morts-vivants envahir l'étage et se diriger vers lui, il bondit vers l'ouverture et planta ses griffes dans le rebord de la trappe. Ses pattes arrière s'agitaient dans le vide pour esquiver les mains des cadavres qui cherchaient à les saisir.

Voyant le fauve en difficulté, Audrey lui saisit les pattes avant et l'aida à faire entrer le reste de son corps dans le grenier. Elle referma ensuite la trappe et se permit un long soupir de soulagement.

- Nous allons enfin avoir un peu de répit, ces maudites créatures ne pourront pas monter jusqu'ici.
- Audrey, je ne voudrais pas doucher ton bel optimisme, mais il nous faut quitter la maison au plus vite. N'oublie pas le gaz dans la cuisine... grogna Jack.

Retenant à grand peine un juron, la jeune fille s'approcha du vasistas. Elle dut y mettre tout son poids pour faire glisser la fenêtre. Elle se pencha par l'ouverture, constatant qu'elle pouvait grimper sur le toit sans trop de difficulté. Elle hésita cependant à s'y aventurer, les tuiles semblant fragiles et glissantes et la pente du toit assez forte.

- Vas-y, Audrey. Une fois sur le toit, nous pourrons redescendre d'un côté où il n'y a pas de zombis, l'encouragea Jack.

A contrecœur, la jeune fille enjamba le vasistas et prit pied sur le toit. Se déplaçant prudemment à quatre pattes, elle monta jusqu'au sommet. Certaines tuiles bougeaient sous ses pieds, mais elle redescendit quand même de l'autre côté de la maison afin de voir s'il y avait toujours des morts-vivants autour de la porte d'entrée.

La panthère noire la rejoignit agilement, parfaitement à l'aise sur le toit incliné. Ils constatèrent que le flot de morts-vivants avait cessé et Jack murmura :

- C'est le moment, Audrey : tous les zombis qui ont quitté le cimetière sont entrés dans la maison. Il faut que tu ailles fermer la porte, la clé est toujours sur la serrure, à l'intérieur.

Audrey se récria :

- Tu es dingue, Jack ! Tu veux que j'aille chercher la clé à l'intérieur de la maison pour y enfermer ces créatures avant qu'elle explose à cause du gaz que tu as laissé ouvert ? D'accord, je le ferai dès que tu m'auras expliqué comment descendre de ce toit, mais je te signale qu'il y a presque dix mètres et que si je saute, je me casserai les deux jambes !

- Ce n'est pas si haut que ça, estima Jack. Je pense que je peux sauter sans trop de mal.

- Peut-être, mais toi tu es une panthère noire. En plus la robe que j'ai mise pour cette soirée avec toi n'est pas adaptée à toutes les acrobaties que tu me fais faire !

Embarrassé, Jack réfléchit un moment tandis qu'Audrey remontait sur le faite du toit pour s'adosser à la cheminée. Il alla se coucher à ses pieds et tressaillit quand elle caressa machinalement sa fourrure, mais ne protesta pas. Ni l'un ni l'autre ne remarqua la main noire de suie qui venait d'émerger silencieusement du conduit de la cheminée comme une araignée maléfique.

- Il faut quand même que l'on quitte ce toit. Nous sommes à l'abri des morts-vivants, mais si la maison explose... dit Audrey avec un soupir.

- Il y a peut-être un moyen, si tu es prête à tenter une autre de mes acrobaties... avança le fauve.
- Je m'attends au pire, mais dis toujours, je te promets de ne pas hurler.
- Tu vois cet arbre là-bas ? L'une des branches est à peu près à la bonne hauteur. Si tu montes sur mon dos, je pense pouvoir sauter dessus et descendre ensuite le long de l'arbre avec mes griffes.
- Tu es complètement malade ! hurla Audrey. Nous avons échappé aux loups-garous, au vampire, au monstre gluant et aux zombis, mais toi tu vas finir par réussir à nous tuer !

- Tu avais promis de ne pas hurler, fit remarquer la panthère noire en abaissant ses oreilles maltraitées. Et si tu as un autre plan, je t'écoute...

Mais la jeune fille avait beau se creuser la tête, elle ne trouvait aucun moyen de descendre du toit. Elle finit par se calmer et demanda d'une voix radoucie :

- Tu es sûr de ton coup, Jack ?
- Ne crains rien, je m'amuse souvent à sauter d'arbre en arbre dans la forêt. Sous ma forme de panthère, je ne suis jamais tombé.

La mort dans l'âme, Audrey hocha la tête.

- D'accord, allons-y.

Elle s'assit sur le dos du fauve, passant ses bras autour du cou de l'animal en essayant de ne pas trop serrer pour ne pas l'étrangler. Jack se releva et fit un tour sur le toit pour estimer le déplacement de son centre de gravité et vérifier qu'il pourrait sauter avec ce poids supplémentaire sur le dos.

- C'est amusant, lui souffla la jeune fille dans l'oreille. J'ai toujours rêvé de faire du cheval sur un fauve.

- Alors accroche-toi bien, c'est parti ! grogna son ami en s'élançant.

Il courut sur le toit et bondit vers l'arbre, mais au moment où il prenait son impulsion, la main du mausolée sauta sur sa queue et la serra de toute sa force.

Pris au dépourvu, le fauve manqua la branche, l'effleurant simplement des griffes de sa patte avant droite. Il tomba au sol près de dix mètres plus bas.

Seule, la panthère noire aurait effectué un roulé-boulé en touchant la pelouse et s'en serait sortie sans mal, mais elle ne put le faire avec Audrey accrochée sur son dos.

A grand peine, elle parvint à retomber sur ses pattes et amortit en partie la chute, mais sous le poids de la jeune fille, ses pattes se dérochèrent avec des craquements d'os brisés.

Un peu étourdie, Audrey roula au sol et se releva en titubant, ayant du mal à réaliser qu'elle était sortie indemne d'une telle chute. Ce n'était malheureusement pas le cas de son ami qui était resté au sol et gémissait piteusement.

- Jack ! s'écria-t-elle en se précipitant.

Les angles incongrus formés par ses pattes indiquaient plusieurs fractures. Elle craignit également de lui avoir brisé l'échine, mais la queue de l'animal remua faiblement, la rassurant au moins sur ce point. Elle allait se pencher sur lui mais il lui ordonna :

- Ne t'occupe pas de moi ! Va vite enfermer les zombis dans la maison ! Et fais attention, c'est la main du mausolée qui m'a fait manquer mon saut, elle doit encore être dans les parages.

Cependant la main maudite semblait avoir disparu. A contrecœur, Audrey courut à la porte d'entrée, se retrouvant face à face avec un mort-vivant auquel manquait un bras et dont les chairs décomposées se détachaient en partie du squelette. Rassemblant son courage, la jeune fille donna un coup de pied dans la poitrine spongieuse, repoussant la créature dans le couloir avec une moue de dégoût.

Voyant plusieurs autres zombis sortir des pièces pour se ruer dans sa direction, elle se dépêcha de prendre la clé et de claquer la porte. Fébrilement, elle introduisit la clé dans la serrure, mais au moment de la tourner, elle sentit des doigts d'acier s'enfoncer dans sa gorge. Le souffle coupé, elle lâcha la clé et sécroula, tentant en vain de desserrer l'étreinte de la main tranchée.

C'est alors qu'un souffle chaud se posa sur sa nuque, suivi peu après par des crocs pointus...

9

Voyant la main du mausolée sortir de derrière l'arbre où elle était dissimulée, Jack voulut avertir son amie, mais seul un gargouillis sortit de sa gueule. Il vit la main maudite emboîter le pas d'Audrey, puis sauter sur sa robe et l'escalader rapidement pour atteindre son cou.

Avec un grondement rageur, la panthère noire tenta de se relever. Ses deux pattes arrière et sa patte avant droite étant brisées, elle retomba mais se mit à ramper, mètre après mètre, se traînant au sol avec les griffes de sa seule patte valide.

Parvenu jusqu'à son amie qui se débattait de plus en plus faiblement, Jack planta les griffes de sa patte dans sa robe pour l'amener à portée de sa gueule. Prenant garde de ne pas blesser la jeune fille, la panthère glissa ses crocs entre la peau et la main décharnée, puis il serra et arracha avec difficulté la créature qui continua à se débattre dans sa gueule.

Audrey se releva en se massant la gorge, constatant avec émotion que son ami avait laissé une traînée de sang sur le sol pour venir à son secours. Le fauve avait les plus grandes peines à retenir la main maudite qui se contorsionnait. Malgré la puissance de ses mâchoires, ses crocs ne parvenaient pas à briser les os de la créature du mausolée.

Venant à son aide, Audrey lui cria en désignant la porte :

- Crache-la, Jack !

Le fauve obéit, projetant la main racornie aux pieds de la jeune fille qui ouvrit la porte tout en donnant un coup de pied magistral dans la main, la projetant dans le vestibule. Repoussée par la horde de zombis qui se pressaient derrière, la porte claqua. Audrey se hâta de la fermer à double tour, puis se pencha sur son ami.

- Vite, il faut s'éloigner... Le gaz... articula celui-ci avec difficulté.

Avec autant de douceur que possible, la jeune fille souleva la panthère noire sous les pattes avant, puis la tira assez loin avant de sécrouler, hors d'haleine.

Au bout d'un instant, elle remarqua avec dépit :

- Ça n'a pas explosé.

- Si tu as toujours ton téléphone portable, fais sonner mon fixe, il est dans le salon, murmura le fauve exténué.

Audrey sortit son portable, miraculeusement intact après toutes ces péripéties, et chercha le numéro de téléphone fixe de son ami. Quelques instants plus tard, une sonnerie assourdie se fit entendre dans la maison.

- Ça ne marche que dans les films, soupira la jeune fille. Ça n'a pas explosé !

Cependant, après la cinquième sonnerie, le répondeur de Jack se mit en marche avec une imperceptible étincelle électrique. Une violente explosion fit alors trembler le sol, enveloppant les deux amis dans un souffle brûlant. Lorsqu'ils se retournèrent, le rez-de-chaussée n'était plus qu'un brasier qui commençait à se propager vers l'étage.

Enfin débarrassés des morts-vivants et de la main maudite, Audrey put se pencher sur la panthère noire et examiner ses

blessures. Le fauve avait trois pattes brisées mais ne semblait pas avoir d'autre lésion.

- Il vaut mieux que j'attende le matin que tu aies repris forme humaine avant d'appeler une ambulance.

- Ce ne sera peut-être pas nécessaire... souffla Jack. Lors de la transformation, mes os changent de forme, peut-être qu'ils se ressouderont d'eux-mêmes.

- Tu crois ? demanda avec espoir la jeune fille.

Son cœur se serrait en contemplant la fière panthère noire réduite à l'impuissance à ses pieds.

- Je n'en suis pas sûr, par contre il faut que tu réduises les fractures sinon mes os risquent de se recoller de travers...

Audrey pâlit et protesta d'une voix tremblante :

- Je ne pourrai jamais remettre tes pattes en place, ce sera très douloureux et si je m'y prends mal...

- Ce sera pire si tu ne fais rien... murmura Jack d'une voix éteinte.

A l'idée de voir son ami reprendre forme humaine avec les deux jambes et un bras tordu et inutilisables, Audrey sentit son sang se glacer. Elle finit par se décider et saisit tour à tour les membres brisés de son ami. Elle réduisit les fractures sans se préoccuper des griffes qui risquaient de la blesser. Elle manqua défaillir lorsqu'elle dut manipuler certains os qui avaient percé la peau, mais serra les dents et accomplit sa tâche.

Les gémissements de son ami lui tirèrent des larmes et c'est le visage ruisselant qu'elle lui demanda avec inquiétude :

- Ça va, Jack ?

- Ça ira, je n'aurais pas fait mieux moi-même. Maintenant, je ne dois plus bouger et espérer que mes os vont se ressouder.

Ils attendirent sans parler que l'aube se lève, la jeune fille caressant lentement la tête du fauve qui souffrait en silence.

Avec les premiers rayons du soleil, la panthère noire se transforma en un jeune homme nu qui se tâta prudemment les membres tandis qu'Audrey détournait pudiquement le regard.

- Ça va, la rassura-t-il. C'est encore douloureux mais les os se sont bien ressoudés. Attends un moment s'il te plait, j'ai toujours des vêtements de rechange dans le coffre de ma voiture.

Une fois rhabillé, Jack prit la main de son amie et tous deux contemplèrent les ruines fumantes de sa maison qui finissait de se consumer. Le toit s'écoula brusquement, libérant un nuage de fumée et de braises.

- Mes parents vont me tuer... soupira le jeune homme.

- Je suis désolée pour ta maison, Jack. On aurait dû appeler les pompiers.

- Non, il fallait brûler tous ces morts-vivants...

- La malédiction qui me poursuit n'est pas levée, n'est-ce pas ? Peu importe où je passerai la nuit, il y aura un autre drame, une autre maison dévastée chaque soir d'Halloween...

Partageant ses craintes, Jack s'abstint de répondre. Il déclara simplement :

- Je serai à tes côtés, Audrey...

Perdus dans leurs pensées, ni l'un ni l'autre ne vit une araignée noircie, aux pattes décharnées, s'extraire des ruines et disparaître dans la forêt. Une araignée à cinq pattes... qui reviendrait un jour ou l'autre !

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «Halloween chez Audrey» in n°3, «Halloween chez Audrey 2» in n°6, «Le Projet R.H.» in n° Chutes.

PATRICK S. VAST

La Hippie



Patrick S. VAST est né en 1953 à Berck-sur-Mer (Côte d'Opale) et a vécu plus de 10 ans à Toulouse, ville qui demeure chère à son cœur. Très jeune il est tombé dans la marmite de l'Imaginaire avec la rencontre de Bob Morane et de Blake et Mortimer. Puis la découverte d'Edgar Allan Poe, de H.G. Wells ou encore de James Hadley Chase, l'ont façonné à devenir un adepte du PSF : Polar/Science-Fiction/ Fantastique. Il a écrit des nouvelles qui ont été publiées dans la revue Hauteurs, dans les fanzines Nocturne, Le Calepin Jaune ou encore le webzine Reflets d'Ombres. Il a également obtenu le prix du public du concours Pépins 2007 et sa nouvelle « Planète Song » fait partie des 14 lauréats du concours Géante Rouge 2007.

Il a aussi écrit des chroniques pour Phénix Mag, notamment dans la rubrique « Les thèmes de l'Imaginaire ». La nouvelle proposée met en évidence sa grande passion des chats : il en a quatre à la maison.

Ce 3 avril 1959, il faisait un temps splendide dans les environs de Lubbock, Texas. Il était à peu près 18 h, et Jack Riley rentrait chez lui au volant de sa vieille Packard noire, en écoutant Buddy Holly, une star de rock'n'roll morte dans un accident d'avion deux mois plus tôt¹. Âgé de 35 ans, Jack, un grand gaillard costaud aux cheveux blonds coupés en brosse, n'était plus à proprement parler un teen-ager, mais il était véritablement fan de rock'n'roll, et tout particulièrement de Buddy Holly, un Texan comme lui. Par ailleurs, c'était à Lubbock, ville natale de Holly, que Jack avait trouvé un emploi dans une compagnie d'assurances neuf ans plus tôt. Il ne tarda pas à arriver en vue d'une ville distante d'une dizaine de miles de Lubbock, où il habitait avec sa femme Évelyne et leur fille Kate. C'était un petit patelin typique du Sud, qui comptait pas mal de maisons de bois peintes en blanc. Il n'y avait pas trop de circulation ; il gagna sa rue assez rapidement, et se gara devant sa maison qui était en tous points semblable à celles de ses voisins, avec sa façade au crépi de couleur rose saumon, sa pelouse, sa barrière blanche, et sa boîte aux lettres rouge marquée du sigle US Mail.

Il attrapa le paquet en papier kraft contenant les quelques provisions qu'il avait achetées à Lubbock, et sortit de sa Packard.

Sur la pelouse, il y avait jeune femme brune qui enroulait le fil de sa tondeuse à gazon, ainsi qu'une fillette blonde d'environ dix ans qui jouait avec un petit chien blanc. Toutes deux étaient en chemisette et blue-jean.

Jack, vêtu d'un pantalon en toile, et d'une chemisette dont il avait laissé le col ouvert après s'être débarrassé de sa cravate une fois sorti du bureau, poussa la barrière, et aussitôt la petite fille courut vers lui.

– Papa, papa! s'écria-t-elle.

Elle se jeta littéralement dans ses jambes, manquant de lui faire lâcher son paquet de provisions.

– Allons, doucement, fit-il.

– Kate! s'exclama la jeune femme brune. Je t'ai déjà dit de ne pas bousculer ton père quand il rentre.

– Ce n'est rien, assura Jack, qui se faisait maintenant tirer le bas du pantalon par le petit chien blanc qui était venu se mettre de la partie.

Si Jack était Américain, sa femme Évelyne était Française. Il l'avait connue à la fin de la seconde guerre mondiale à Paris, où ils s'étaient mariés par une chaude journée de juillet 1946. En mars 1947, le GI Riley avait été démobilisé, et il avait emmené Évelyne à Dallas, sa ville natale, où Kate avait vu le jour deux ans plus tard. Si Jack était parfaitement bilingue, comme d'ailleurs sa fille, il n'en était pas de même d'Évelyne qui avait le plus grand mal à s'habituer à l'américain. C'était donc d'un commun accord qu'ils avaient décidé d'utiliser le français lorsqu'ils étaient entre eux.

– La journée a été bonne, Jack ? demanda Évelyne qui en avait fini avec sa tondeuse à gazon.

– Plutôt assommante, répondit son mari. Je vais me boire une bonne bière pour me remettre daplomb.

Avant d'entrer dans la maison, il jeta un regard réprobateur aux pieds nus de sa fille, qui feignit de l'ignorer. Il s'évertua en vain à lui demander d'enfiler une paire de baskets dès qu'elle sortait, afin de couper court aux gorges chaudes des Evans, leurs plus proches voisins.

Il entra en soupirant dans la maison, et se rendit tout d'abord dans la cuisine, véritable royaume du formica. Il posa son paquet sur la table, ouvrit le frigo tout en rondeur, et en sortit une boîte de bière. Puis, il alla dans le séjour.

– Je te mets un disque de Buddy ? demanda Évelyne qui l'avait suivi.

Jack acquiesça en s'installant dans un confortable fauteuil en skaï. Il regarda sa femme se diriger vers l'immense poste de radio qui était placé juste à côté d'un téléviseur tout en rondeur comme le frigo. Évelyne souleva le couvercle du poste pour avoir accès au tourne-disque, et posa bientôt le saphir sur le 33 tours qui y avait été laissé. Aussitôt le *It's so easy* de Buddy Holly fusa.

– Tiens, je crois que NBC passe un western avec John Wayne ce soir, lança Jack.

Kate qui venait d'arriver dans le séjour, s'indigna aussitôt :

– Quoi! encore un de ces horribles films racistes où les Indiens sont traités en méchants, alors qu'on est venu leur voler leur terre!

Jack préféra ne rien dire, étant habitué aux prises de position de sa fille en faveur des Indiens. Il se mit à siroter sa bière tout en écoutant Buddy Holly.

Toute la famille passa à table une heure plus tard. Le repas se déroula dans la quiétude, hormis une discussion entre Kate et son père à propos du programme de télévision. Finalement ce fut elle qui l'emporta, en décidant Jack à suivre l'*Ed Sullivan show*².

À la fin de l'émission, Évelyne monta se coucher. Elle travaillait chez un blanchisseur qui accueillait ses premiers clients dès 7 h du matin, aussi avait-elle coutume de ne pas traîner devant la télévision le soir. Kate la suivit, après avoir juré à son père qu'elle avait bien fait ses devoirs. Jack ne chercha pas à vérifier, car il lui tardait de pouvoir passer sur NBC pour suivre au moins la moitié du western.

Il changea rapidement de chaîne, et tomba tout de suite sur John Wayne habillé en officier de l'armée, qui chevauchait dans ce qui semblait être a priori le désert de l'Arizona. Le film en question était tout bonnement *le Massacre de fort Apache*, que Jack avait déjà vu plusieurs fois. Il connaissait même assez bien les dialogues, et fut donc très surpris, quand soudain John Wayne se mit à s'adresser à l'un de ses soldats dans une langue qu'il ne comprenait absolument pas. C'était pourtant bien un film américain dont la version originale avait été tournée dans la langue qui est utilisée sur tout le territoire des États-Unis.

1. Information exacte.

2. Célèbre émission de variétés de la télévision américaine de ces années-là.

Or l'espèce de dialecte que continuait d'employer John Wayne, était des plus étranges. Mais Jack n'était pas au bout de ses surprises, car bientôt l'image du téléviseur se brouilla, et sur l'écran, apparut un tas de chiffres et de signes bizarres. Jack jeta un coup d'oeil à la boîte de bière qui était posée par terre près de son fauteuil. Il en était à sa quatrième depuis son retour à la maison, mais n'avait pas l'impression d'être ivre, et ne pouvait donc mettre ce qui se passait sur le compte de la bière. D'ailleurs, sur l'écran ça continuait de plus belle, sans qu'il ne sente pour autant sa tête tourner. À la place des chiffres et des signes, il y avait maintenant un défilé de bandes multicolores, qui fut bientôt accompagné d'un sifflement continu. Agacé, Jack voulut se lever pour aller éteindre le téléviseur, mais au même moment, un rayon phosphorescent traversa la pièce, et il fut incapable de se décoller de son siège. Il parvint toutefois à tourner la tête vers la fenêtre de la pièce. Il écarquilla les yeux, en découvrant que les persiennes étaient devenues transparentes. Il voyait parfaitement ce qui se passait dehors, et serra les dents quand une sorte de météorite traversa le ciel en laissant derrière elle une longue traînée orangée. Il revint alors à la télévision qui diffusait maintenant une ribambelle de figures géométriques, tandis qu'un affreux bourdonnement qui avait succédé au sifflement, remplissait la pièce. Il ne pouvait toujours pas se lever ; il était véritablement cloué à son fauteuil, incapable de pousser le moindre cri, d'émettre le moindre son, pendant que la télévision ne cessait de bourdonner et de laisser défiler sur l'écran un tas de dessins hétéroclites.

Jack demeurait fasciné, médusé, sans curieusement être réellement affolé. Tout cela était vraiment trop pour lui. On aurait pu penser ainsi que ces incroyables phénomènes étaient partis pour durer indéfiniment ; mais d'un coup, sans prévenir, tout redevint normal. John Wayne réapparut sur l'écran du téléviseur, s'entretenant avec un autre personnage du film dans une langue que Jack comprenait de nouveau très bien, et le séjour avait retrouvé son aspect normal avec ses persiennes fermées, et une petite lampe placée dans un coin pour apporter l'éclairage suffisant.

Avec satisfaction, Jack constata qu'il pouvait attraper sa boîte de bière qu'il vida d'un trait.

Il ne fut pas mécontent non plus de réussir à se lever, et éteignit le téléviseur. Il n'en revenait toutefois pas de ce qui venait de se passer. Il sortit de la maison avec une certaine appréhension. Mais dehors, tout était calme, tranquille. Il faisait plutôt doux, et l'air sentait le gazon fraîchement tondu. Il leva les yeux vers le ciel ; celui-ci était clair, parfaitement étoilé, et l'on pouvait profiter d'une superbe pleine lune. Il jeta un coup d'oeil aux maisons voisines. Chez les Evans, c'était le calme plat, et dans les autres maisons, il n'y avait pas l'air de se passer quoi que ce soit d'anormal. Il eut bien envie de se rendre chez un voisin pour vérifier s'il avait été victime des mêmes phénomènes que lui. Mais finalement, il y renonça ; il fut soudain pris d'un doute. Et s'il avait rêvé ? Et s'il avait été la proie d'hallucinations ? Il se remémora notamment les persiennes transparentes, et l'espèce de météorite qui avait traversé le ciel tout à l'heure... Tout cela était trop fou, inconcevable même. Jack secoua sa tête. Il voulut s'assurer qu'il ne rêvait pas...encore maintenant. Mais rien ne se passa après qu'il se fut pincé sans ménagement ; il était toujours sur le trottoir, en face de chez lui, près de sa vieille Packard qu'il lui fallait rentrer dans le garage attendant à la maison. Mais il n'en eut pas le courage ; ou peut-être craignait-il qu'une fois au volant, d'étranges phénomènes se produisent à nouveau. Alors, il rentra dans la maison en se disant que la voiture pouvait bien dormir dehors.

Comme chaque soir, il donna deux tours de clé dans la serrure de la porte d'entrée ; mais contrairement à d'habitude, il retira la clé de la serrure, et la plongea dans la poche de son pantalon. Il passa dans la cuisine pour boire un verre de lait, puis alla jeter un coup d'oeil au panier du petit chien blanc placé dans un recoin près du séjour. Le petit chien était couché dedans, et à la vue de Jack, il se mit à gémir. Jack s'accroupit pour lui caresser la tête, et s'aperçut que le petit chien tremblait légèrement. Il continua de le caresser, ce qui l'apaisa assez rapidement. Alors, Jack se releva, l'air inquiet, puis retourna à la cuisine où il but un second verre de lait. Il éteignit ensuite la cuisine et le séjour, et gagna l'étage en bénéficiant de la clarté de la lune qui se répandait à travers la fenêtre de la cage d'escalier. En passant devant la porte fermée de la chambre de Kate, il eut envie d'entrer voir si tout allait bien. Mais il y renonça et continua jusqu'à la salle de bains.

Il se mit en pyjama, et tandis qu'il se brossait les dents, il repensa à tout ce qui venait de se produire. Il ne pouvait vraiment pas se résoudre à admettre qu'il avait rêvé. Mais il n'était pas prêt non plus à rejoindre le camp de ceux qui prétendaient avoir vu des soucoupes volantes ; une enquête de l'armée ayant conclu quatre ans plus tôt que tout ça n'était que foutaise³.

Jack secoua la tête. Il lui fallait dormir au plus vite. Il éteignit la salle de bains, et se rendit dans sa chambre, où il perçut le souffle léger d'Évelyne. Il se remémora le sifflement et le bourdonnement agaçants de tout à l'heure, et s'étonna que ces sons intempestifs n'aient pas réveillé sa femme ou sa fille. Mais il se sentait décidément trop fatigué pour pouvoir encore réfléchir. Il se glissa dans le lit à côté d'Évelyne, et comme si on lui avait asséné un violent coup sur la tête, sombra aussitôt dans un sommeil profond.

*
* *

Ce furent les cris perçants d'Évelyne qui le réveillèrent en sursaut.

Il avait la bouche horriblement pâteuse, et se sentait la tête incroyablement lourde, comme s'il avait vidé au moins une douzaine de boîtes de bière, ou pire encore, une bouteille entière de Bourbon.

– Mais...mais, quelle heure est-il ?! s'exclama Évelyne.

– Hein, quoi ? grogna Jack.

3. *Information exacte.*

– L'heure! s'exclama encore Évelyne.
 – Je...je ne sais pas, regarde le réveil...
 – Ce n'est pas possible, il indique 10 h 15, se plaignit Évelyne. Nous ne l'avons pas entendu sonner à 6 h!
 Jack jeta un coup d'oeil à sa montre en clignant des yeux à cause de la lumière crue qui se répandait dans la chambre, et soupira :

– Eh bien oui, il est 10 h 15. C'est ce qu'on appelle une panne d'oreiller en français, n'est-ce pas ?
 Puis, regardant sa montre de plus près, il s'exclama :

– Mais, la trotteuse est arrêtée! Et celle du réveil ?
 – Elle est arrêtée aussi! s'écria Évelyne. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
 – Allons, allons, du calme, conseilla Jack.
 Mais il ne fut guère entendu, car Évelyne s'écria de plus belle :

– Et Kate, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle ne s'est pas réveillée non plus. Ce n'est pas normal!
 Elle sortit prestement du lit, et courut en pyjama jusqu'à la chambre de leur fille.
 Jack l'entendit presque aussitôt hurler :

– Kate n'est pas dans sa chambre! Elle a disparu!
 Jack se leva, et alla rejoindre Évelyne. Il put alors constater que le lit de Kate qui était déjà prévu pour une jeune fille, était vide.

– Mais...mais, où est-elle donc ? se lamenta Évelyne.
 Jack la prit par l'épaule.

– Allons, du calme, elle est tout simplement dans la cuisine en train de prendre son petit déjeuner, la rassura-t-il.
 – Mais pourquoi ne nous a-t-elle pas réveillés ?
 – Ecoute Évelyne, je n'en sais rien, mais nous allons vite aller la rejoindre dans la cuisine pour qu'elle nous l'explique, dit Jack en jetant toutefois un coup d'oeil inquiet au lit de sa fille qui était à peine défait, alors qu'elle avait coutume d'être très remuante durant son sommeil.

Évelyne s'apaisa, et ils quittèrent la chambre.
 Une fois en bas, ils ne trouvèrent pas plus Kate dans la cuisine que dans sa chambre. Par contre ils purent noter après avoir ouvert les persiennes de la pièce, que l'horloge murale était également arrêtée à 10 h 15.

Jack alluma aussitôt un transistor qui était posé près du frigo, et tomba juste sur les informations de 11 h du matin.
 – 11 h! s'exclama Évelyne qui avait très bien traduit ce qu'avait dit le présentateur. Mais il est encore plus tard que ce qu'on croyait.

– M'ouais, fit Jack, qui en était alors venu à penser que sa montre, le réveil de la chambre, et l'horloge de la cuisine ne s'étaient peut-être pas en fait arrêtés à 10 h 15 du matin, mais plutôt à 22 h 15 ; c'est à dire au moment où les curieux phénomènes de la veille, qu'il n'avait pas oubliés, s'étaient produits.

– Mais Kate! repartit Évelyne, elle a disparu, il faut appeler la police!
 Jack tenta de calmer sa femme en lui disant qu'il devait bien y avoir une solution, que leur fille ne s'était pas volatilisée. Seulement, il savait qu'elle n'avait pas pu sortir par la porte de la maison. Il était tout aussi peu probable qu'elle fût passée par une fenêtre, et quand il découvrit ses vêtements roulés en boule dans un coin de sa chambre, comme elle avait la fâcheuse manie de les laisser, il décida d'appeler le shérif : il ne l'imaginait pas en plus partant en pleine nuit en pyjama.

*
 * *

Lee Johnson, le shérif, arriva environ dix minutes après l'appel de Jack. Il était accompagné de deux de ses hommes, et le moins que l'on pût dire, c'est qu'il regarda les deux parents affolés d'un drôle d'oeil après avoir entendu leurs déclarations. Il promit toutefois que tout serait mis en oeuvre pour retrouver Kate, qu'un avis de recherche allait être lancé dans l'heure qui suivait.

Ce fut en effet le cas, mais au bout de six mois, Lee Johnson revint chez les Riley pour annoncer que l'enquête était close ; toutes les recherches n'avaient pas donné le moindre petit résultat.

Pour Jack et Évelyne, il fallait donc résolument essayer d'apprendre à vivre sans Kate. Évelyne qui avait quitté son travail à la blanchisserie dès la disparition de sa fille, décida de se mettre sérieusement à l'américain. Elle voulait entreprendre des études de droit, pour soit entrer dans la police en qualité d'enquêtrice, ou si elle n'y parvenait pas pour une raison ou une autre, monter sa propre agence spécialisée dans les affaires d'enfants disparus. Jack, lui, avait continué de travailler dans sa compagnie d'assurances. Il s'était assez vite résigné à admettre qu'il ne reverrait plus jamais sa fille ; sans doute à cause des phénomènes étranges qui avaient coïncidé avec sa disparition, et qu'il n'avait révélés à personne, même pas à Évelyne.

*
 * *

Ce 3 avril 1960, Jack revenait comme chaque soir de la semaine de Lubbock. Mais ce soir-là était très différent des autres,

puisque c'était le triste anniversaire de la disparition de Kate.

En tout cas, le temps était encore estival, et Jack avait baissé les vitres de sa voiture. Mais contrairement au 3 avril 1959, la circulation posait problème. Dès la sortie de Lubbock, Jack avait été pris dans des bouchons, et pour l'instant, il roulait au pas. Bientôt, il dut carrément s'arrêter. Mais il décida de rester philosophe, d'autant que la radio diffusait une émission en hommage à Buddy Holly. À un moment, il tourna machinalement la tête vers la droite. Ce fut alors qu'à sa grande surprise, il vit, immobile sur le trottoir de l'avenue où il était bloqué, une jeune femme d'environ vingt ans, assez grande, mince, et aux longs cheveux blonds retenus par un bandeau indien qui lui enserrait la tête. Elle avait plutôt une drôle d'allure, d'autant que le reste de sa tenue vestimentaire se composait d'une grande chemise à fleurs par-dessus laquelle elle avait passé un vieux boléro en velours râpé, et d'un pantalon en toile bariolé qui tombait en s'évasant sur des sandales. Et pour finir, elle tenait à l'épaule une sorte de musette sur laquelle elle avait fixé, après l'avoir roulé, un sac de couchage de couleur écossaise. Jack n'avait encore jamais vu une jeune femme accoutrée de cette façon.

Il était en train de la fixer sans rien cacher de son étonnement, quand la jeune femme s'avança vers lui.

– Vous ne pouvez pas m'emmener jusqu'à la prochaine ville ? demanda-t-elle en français, en se penchant vers la vitre ouverte.

– Si vous avez au moins huit jours devant vous, répliqua Jack, toutefois un peu décontenancé.

– Je les ai, dit la jeune femme avec un large sourire, et en ouvrant la portière de la Packard.

Une fois qu'elle fut installée à côté de lui, Jack demanda :

– Vous arrivez d'où comme ça ?

– Oh, de très loin, répondit la jeune femme d'un air dégagé.

Ce fut à cet instant que l'arrière de la grosse Ford Mustang qui bouchait la vue de Jack depuis près de dix minutes, commença à avancer.

– Vous voyez, il suffit que j'arrive pour que tout s'arrange, dit la jeune femme en riant.

– Mais au fait, vous parlez français ! dit Jack, qui était tellement habitué à pratiquer cette langue qu'il n'y avait pas vraiment prêté attention sur le coup.

– Oui, fit la jeune femme, mais vous aussi.

– C'est vrai, dit Jack, mon épouse est Française. Vous aussi ? Enfin, pas tout à fait je pense, car vous avez l'accent américain.

– Je suis en effet Américaine, dit la jeune femme. Seulement, j'ai été habituée à entendre parler français chez mes parents.

"Tiens donc, pensa Jack, ça me rappelle une certaine famille." Et il en ressentit un pincement au coeur.

– En tout cas, dit-il, vous avez eu une sacrée intuition pour m'avoir parlé tout de suite en français, alors que j'aurais très bien pu ne rien comprendre.

– C'est vrai, s'amusa la jeune femme, je suis très intuitive.

La circulation était parfaitement fluide désormais, et la Packard filait sur la route, tandis que la radio diffusait *Peggy Sue*, l'un des plus gros succès de Buddy Holly.

– Tiens, c'est Buddy Holly que vous écoutez, commenta la jeune femme.

– Ouais ! fit Jack, d'un air satisfait. C'est mon chanteur préféré. Vous le connaissez ?

La jeune femme hocha la tête.

– Bien sûr ! Il est un peu oublié maintenant ; mais ça se comprend, depuis le temps qu'il est mort.

Jack sursauta.

– Ça ne fait pas si longtemps que cela !

– Ah, vous trouvez ? Onze ans, c'est quand même pas mal.

Jack ne laissa rien paraître de son étonnement, estimant que le calcul ne devait guère être le fort de cette jeune femme bizarre.

Il continua de conduire, et comme il arrivait en vue de la ville, il demanda à la jeune femme :

– Je vous dépose où ?

Elle devint d'un coup très nerveuse.

– Heu...je ne sais pas, bredouilla-t-elle. Laissez-moi où vous voulez.

Jack fronça les sourcils.

– Vous êtes vraiment sûre que vous devez vous rendre dans cette ville ?

La jeune femme était maintenant très embarrassée.

– Eh bien, c'est à dire que...

– Bon, allez, j'ai compris, trancha Jack. Vous ne savez pas vraiment où vous voulez aller. Eh bien, en attendant que vous en ayez une idée un peu plus précise, je vous invite chez moi boire un coca ou un truc de ce genre.

Jack n'eut alors pas seulement l'impression qu'il avait drôlement soulagé la jeune femme ; il en était absolument certain.

Il se gara bientôt devant chez lui, et invita la jeune femme à descendre après avoir empoigné son habituel paquet de victuailles. La porte de la maison était entrouverte, et tandis que tous deux marchaient sur les dalles qui traçaient une ligne droite à travers la pelouse, le petit chien blanc sortit. Il se précipita aussitôt sur la jeune femme au bandeau indien, et se mit à lui faire la fête, gesticulant et poussant des petits cris aigus.

– Vous avez l'air de lui revenir, commenta Jack.

– Oui, fit la jeune femme, j'aime beaucoup les chiens. Surtout les petits chiens blancs comme celui-ci.

Attirée par les cris du chien, Évelyne sortit bientôt à son tour de la maison. En un an, son visage s'était ridé, et ses cheveux étaient maintenant striés de gris. La perte de Kate l'avait énormément ébranlée, et c'était très certainement ses projets qui l'avaient fait échapper de justesse à une grave dépression. Elle était vêtue comme un an plus tôt, d'une chemisette et d'un blue-jean.

Elle ne cacha pas son étonnement en regardant son mari accompagné de la jeune femme étrange qui était à côté de lui, et qui bénéficiait encore de l'enthousiasme du petit chien.

– Je vous présente, Évelyne, mon épouse, dit Jack. Ah, au fait, moi, c'est Jack. Et vous ?

– Cheyenne! répliqua la jeune femme, avec un rien de provocation dans le ton.

– Cheyenne! s'exclama Jack. C'est un prénom, comment dire...

– C'est en hommage aux Indiens. On leur doit bien ça, après avoir volé leur terre!

Jack ne releva pas, et expliqua à sa femme en lui donnant le paquet de victuailles :

– J'ai rencontré Cheyenne qui, comme tu as pu t'en apercevoir, parle très bien le français, alors que j'étais bloqué sur une avenue à cause de la circulation. D'après ce que j'ai compris, c'est une grande voyageuse qui ne refuserait pas un bon verre de coca pour se rafraîchir.

– Je préférerais un verre de lait, si ça ne vous dérange pas, déclara Cheyenne.

– Pas de problème, annonça Évelyne en esquissant un sourire. Si vous voulez bien entrer.

Cheyenne suivit Jack qui l'amena dans le séjour. Il l'invita à s'asseoir dans un fauteuil ; ce qu'elle fit après avoir posé sa muette. Jack prit place dans un autre fauteuil, et Cheyenne regarda tout autour d'elle avec un air amusé, sans rien dire.

Évelyne arriva bientôt avec un plateau contenant un grand verre de lait et une boîte de bière. Elle posa le plateau sur une petite table basse qui était placée entre les deux fauteuils et un canapé sur lequel elle s'installa.

– C'est drôlement bizarre votre ameublement, déclara d'un coup Cheyenne. Tout ce skaï, ce plastique...on dirait un intérieur des années cinquante. Tiens, surtout le poste de télévision...tout rond, et puis le poste de radio aussi...oui, vraiment, chez vous, on se croirait revenu aux années cinquante.

– Les années cinquante, ce n'est pas si loin, quand même! dit Jack, en prenant sa boîte de bière.

Cheyenne se mit à rire.

– Ah, c'est comme tout à l'heure, pour la mort de Buddy Holly. Pour vous, onze ans, ce n'est toujours pas beaucoup.

Évelyne regarda alors Jack d'un air surpris, mais celui-ci passa outre, et dit :

– Oui, c'est vrai que j'ai tendance à relativiser le temps.

– Hum, hum, fit Cheyenne.

Puis, fixant le poste de télévision, elle dit :

– Au fait, il fonctionne encore ce vieux machin ?

– Oui, oui, il fonctionne encore même très bien, ce...vieux machin, affirma Jack. D'ailleurs Évelyne va l'allumer pour vous le prouver.

– OK, fit Évelyne.

Elle alla mettre en marche le téléviseur, et revint s'asseoir.

Bientôt, le visage de John Kennedy apparut sur l'écran, puis peu de temps après, celui de Richard Nixon.

– Tiens, dit Cheyenne, c'est un vieux documentaire sur la campagne pour les élections présidentielles de novembre 1960.

– Oui, il s'agit bien des élections de novembre 1960, confirma Jack ; mais ce n'est pas un vieux documentaire, il s'agit des actualités du jour.

Cheyenne le regarda d'un air ahuri. Apparemment, elle allait faire un commentaire, mais ce fut Jack qui reprit la conversation.

– En tout cas, dit-il, ce John Kennedy, est sans aucun doute jeune et sympathique, mais toutes les enquêtes d'opinion donnent Nixon gagnant en novembre. C'est lui qui sera élu président.

– Vous avez de sacrées drôles de blagues! s'exclama Cheyenne. Vous savez bien qu'en novembre 1960, c'est Kennedy qui a été élu président. Nixon ne l'a été qu'en 1968 ; après la présidence de Johnson qui a succédé à Kennedy suite à son assassinat à Dallas en novembre 63⁴.

Jack crut bien qu'il allait avoir un malaise.

– Mais où allez-vous donc chercher ces histoires à dormir debout ? s'indigna-t-il. Kennedy assassiné à Dallas, ma ville natale! Mais il n'y a pas d'assassins à Dallas, il n'y a pas d'assassins au Texas. Et puis, le seul Johnson que je connaisse, c'est Lee Johnson, le shérif de cette ville.

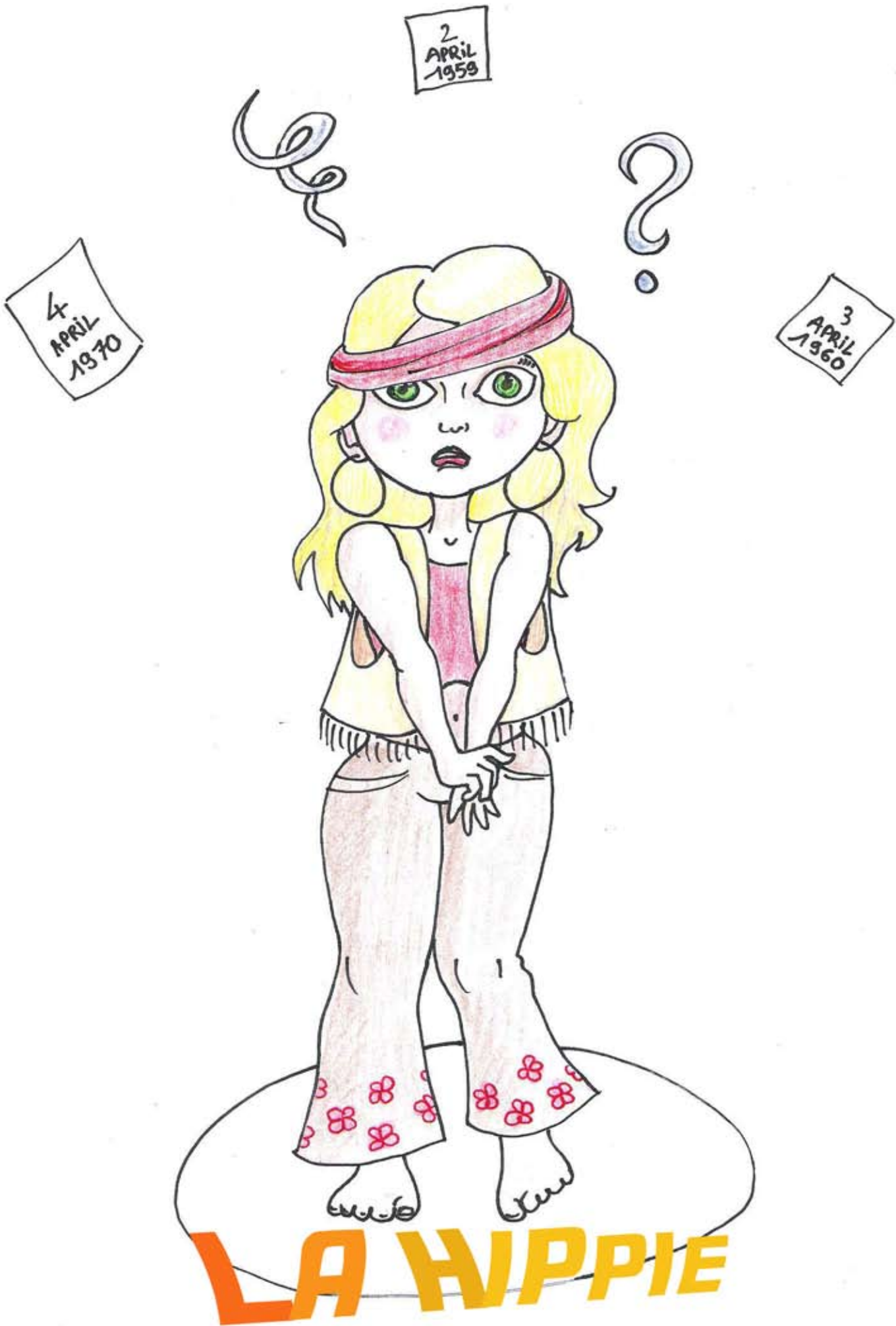
– Il y a eu également Lyndon Johnson, qui était bien Texan d'ailleurs, et que Kennedy avait choisi comme vice-président. Mais ne me dites quand même pas que votre télévision, même si elle date d'un autre âge, ne vous a pas informés de tout ça!

Sans doute pour couper court à cette étrange conversation, Évelyne demanda alors :

– Vous restez avec nous pour le repas du soir, Cheyenne ?

Jack lança un regard à sa femme comme pour lui signifier qu'il n'y tenait pas vraiment. Mais Cheyenne accepta avec un grand sourire, et Évelyne annonça qu'elle allait préparer le repas. Jack se leva pour aller éteindre la télévision, et déclara qu'il allait passer un disque de Buddy Holly.

4. Tout ce passage est historiquement exact.



– Buddy Holly, c'est bien, dit alors Cheyenne, mais le Texas a produit une autre star depuis.
– Ah oui ? fit Jack, se demandant ce que cette étrange jeune femme se préparait encore à dire. Et quelle est cette autre star ?

– Janis Joplin⁵, bien sûr! Vous ne l'avez donc pas vue l'année dernière, au festival de Woodstock ?
– Heu, non, fit Jack, qui n'avait jamais entendu parler de cette Janis Joplin, pas plus d'ailleurs que d'un festival qui aurait eu lieu à Woodstock⁶.

– J'ai comme l'impression que vous vivez vraiment figés dans le passé, lâcha alors Cheyenne.
– Oui, peut-être, concéda Jack, tandis que l'introduction au saxo du Remeniscing de Buddy Holly fusait dans la pièce. Cheyenne et lui cessèrent de discuter, se contentant pour l'un de siroter sa bière, et pour l'autre son verre de lait, jusqu'à ce qu'Évelyne leur annonce que le repas était prêt.

Ils le prirent dans la cuisine, ce qui permit à Cheyenne à la vue du formica qui envahissait la pièce, de faire encore des commentaires sur les goûts " vieux jeu " de Jack et d'Évelyne.

Et tandis qu'elle s'attaquait de bon appétit à son hamburger, Évelyne demanda :

– Au fait, mademoiselle, où avez-vous appris à parler si bien le français ?

L'appellation de mademoiselle, sembla amuser Cheyenne qui répondit après s'être léché les doigts avec désinvolture :

– Oh, ma mère est Française.

Jack vit Évelyne se figer. Il se dit qu'il n'aurait vraiment pas dû prendre cette jeune femme en stop.

– C'est étrange, dit Évelyne, très mal à l'aise.

Jack décida d'intervenir pour changer de sujet.

– Au fait, dit-il, la tenue que vous portez...

– Oui ? fit Cheyenne, attendant manifestement la suite.

– Oui, reprit Jack, cette tenue...

– C'est une tenue de hippie.

– De hippie ? s'étonna Jack.

– Oui, ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu parler des hippies! s'exclama Cheyenne. Ça fait maintenant trois années qu'on en parle! Depuis le fameux été 1967 à San- Francisco!⁷

Jack et Évelyne se regardèrent, en affichant bien involontairement certainement, un sourire complètement niais.

– Bon, allez, je n'insisterai pas, décida Cheyenne. Il faut vous laisser dans vos années cinquante, votre formica et votre plastique. Et aussi, j'allais oublier la meilleure, Nixon qui va remporter la présidentielle de 1960!

– Merci, fit Jack.

Puis après un court instant de silence, il repartit pourtant :

– Et vous n'avez pas d'autres choses aussi étonnantes à nous apprendre ?

Évelyne le regarda, avec une expression dans les yeux qui semblait vouloir signifier qu'il serait peut-être mieux de ne pas insister ; mais Cheyenne rebondit aussitôt sur ce qui venait d'être dit :

– Que voulez-vous que je vous apprenne ? Je ne sais pas, moi! Par exemple, qu'un Américain a été le premier homme à mettre le pied sur la lune l'année dernière⁸, prenant ainsi une revanche sur les Soviétiques qui avaient été les premiers à envoyer un homme dans l'espace en avril 1961.⁹

– Les Soviétiques vont envoyer un homme dans l'espace en 1961 ?! s'écria presque Jack.

– Ont envoyé, rectifia Cheyenne. Mais à quoi jouez-vous exactement ? À force ça ne devient plus drôle du tout. Ne me dites pas aussi que vous n'avez jamais entendu parler de Youri Gagarine!

– Non, non, répliqua Jack en secoua nerveusement la tête, nous en avons entendu parler. Nous connaissons très bien Youri Ga...

– Gagarine!

– Oui, c'est cela, Gagarine.

Cheyenne souffla un grand coup.

– Eh bien, vous valez le voyage, au moins. Je ne suis pas venue de Californie pour rien.

– Vous venez de Californie! reprit Évelyne.

– Oui, de Californie, confirma Cheyenne.

– Et dans quelle ville habitez-vous ?

Cheyenne prit un air évasif.

– Oh, dans aucune ville en particulier. En fait, je vis plutôt sur les plages.

– Les plages! s'exclama Jack.

– Oui, les plages. C'est habituel chez les hippies. On dort à la belle étoile, on fait de la musique, on fume de la marijuana, on prend du LSD...

5. Chanteuse de rock américaine originaire du Texas, disparue prématurément en octobre 1970.

6. Célèbre festival de musique ayant rassemblé plusieurs centaines de milliers de personnes durant 3 jours en août 1969.

7. Ce fut en effet au cours de l'été 1967 à San Francisco en Californie, que le mouvement Hippie qui allait marquer l'ensemble des années 70, prit véritablement son essor. Ce mouvement était encore inconnu en 1960.

8. Historiquement exact (juillet 1969).

9. Historiquement exact.

– Du quoi! s'exclama encore Jack.

– Du LSD.

– Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ?

– Oh, un hallucinogène.

– Mais c'est de la drogue!

– Oui, et alors ?

– Mais c'est illicite!

Cheyenne se fâcha aussitôt.

– Mais cette stupide guerre que mènent les États-Unis au Vietnam, c'est aussi illicite!

– Une guerre au Vietnam! manqua de s'étrangler Jack. Mais, comme si on n'en avait pas eu assez avec la guerre de Corée!¹⁰

– Ah, c'est vrai, que vous ne pouvez pas être au courant que les États-Unis s'enlisent dans une guerre commencée il y a au moins neuf ans, soupira Cheyenne, puisque vous êtes restés bloqués aux années cinquante, et à la mort de Buddy Holly...il y a onze ans!

– Bon, si vous le voulez, dit Jack, je vais vous conduire jusqu'à la sortie de la ville...ainsi vous pourrez reprendre l'auto-stop.

Contre toute attente, Évelyne intervint :

– Non, Jack, il se fait tard. La nuit est tombée déjà. Cheyenne n'a qu'à dormir ici.

– Ah, c'est sympa ça de m'inviter, dit Cheyenne, c'est vrai que j'aurais besoin d'une bonne nuit de sommeil avant de reprendre la route. Je vais aller récupérer mon sac de couchage dans l'autre pièce.

Jack ne contraria pas sa femme.

– Oui, tu as raison, Évelyne, dit-il, Cheyenne a besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Celle-ci se leva de table, et Évelyne l'invita à la suivre.

Jack resta seul dans la cuisine. Il ne savait que penser de la situation. Mais sa femme redescendit assez vite et vint le rejoindre.

– Eh bien, fit-elle, c'est une sacrée drôle de fille. Je lui ai proposé le lit de Kate qui est bien assez grand pour elle, et elle m'a dit que ce n'était pas la peine, qu'elle préférerait dormir par terre, dans son sac de couchage. Mais au fait, quand tu l'as prise en stop, elle t'a parlé en français tout de suite ?

– Oui, tout de suite, dit Jack. Mais tu vois, Évelyne, en fait je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette jeune femme en stop. Et surtout, pourquoi je l'ai amenée ici...Enfin, je ne pouvais pas deviner qu'il s'agissait d'une personne aussi fantasque...

– Oh, si ça peut te rassurer, dit Évelyne, ça ne me dérange pas du tout. Je crois même que tu as bien fait. Ça m'aide à... enfin...

Jack regarda sa femme avec tristesse.

– Oui, je comprends ce que tu veux dire, déclara-t-il. En fait, à bien y réfléchir, je crois que je l'ai prise à bord de ma voiture pour la même raison.

Évelyne regarda son mari avec un petit sourire amer. Mais celui-ci réagit aussitôt.

– Tu sais, soupira-t-il, je crois qu'il ne faut pas parler de tout cela. J'ai eu une journée crevante au bureau, j'ai bien envie d'aller à mon tour me coucher.

– Je vais monter également, déclara Évelyne. J'ai plutôt sommeil ; j'ai bûché dur mon droit tout l'après-midi.

Elle se leva et quitta la pièce. Jack en fit autant, et alla fermer la porte d'entrée sans garder comme un an plus tôt la clé dans la poche de son pantalon. Puis il gagna l'étage, et se rendit à la salle de bains qui était libre.

Lorsqu'il arriva en pyjama dans la chambre, il vit Évelyne qui tenait serré dans ses mains le cadre contenant une grande photo de Kate ayant été prise le jour de ses 10 ans. Jack se doutait qu'en voyant ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus et son petit air mutin, Évelyne ne devait pas manquer de...

D'ailleurs, elle lui dit aussitôt :

– Tu sais ce qui me vient à l'esprit, Jack, en regardant cette photo de Kate ?

– Non, Évelyne, lâcha presque froidement Jack, il ne faut pas parler de cela. Je me doute de ce qui te vient à l'esprit. Mais il ne faut pas en parler.

Évelyne hocha la tête en soupirant, et reposa le cadre sur la petite commode où il était placé habituellement.

*
* *

Jack et Évelyne se levèrent le lendemain aux environs de 7 h, et trouvèrent Cheyenne dans la cuisine attablée devant un grand bol de corn flakes. Tous deux en ressentirent une grande émotion, ne pouvant s'empêcher de se rappeler Kate qui avait coutume d'agir ainsi.

– Déjà levée ? fit Évelyne.

Cheyenne qui avait enfilé ses vêtements de la veille, jusqu'à son bandeau indien dans les cheveux, délaissa son bol, lui

10. Les Etats-Unis ont mené une guerre en Corée de juin 1950 à juillet 1953.

sourit, et répondit :

– Oui, je me suis réveillée assez tôt ; alors tant qu'à faire, j'ai préféré descendre et me préparer un petit déjeuner. Ça ne vous dérange pas, j'espère ?

– Absolument pas, affirma Jack. Mais apparemment, vous vous êtes débrouillée comme si vous aviez toujours vécu ici. Cheyenne eut alors un sourire étrange, et finit par répondre :

– Oui, je m'adapte très vite.

– Bon, alors c'est parfait, déclara Évelyne.

Elle prépara le petit déjeuner, qu'elle prit bientôt avec Jack, Cheyenne ayant terminé pour sa part son bol de corn flakes. Celle-ci déclara soudain :

– Au fait, j'ai mis l'éphéméride qui est accrochée au mur à la date d'aujourd'hui : le 4 avril 1960.

Puis elle ajouta avec un sourire malicieux :

– Bien que, comme n'importe qui pourrait vous le dire, nous soyons bien le 4 avril aujourd'hui...mais le 4 avril 1970!

– Bon, Jack, je crois que nous allons monter à la salle de bains, annonça Évelyne.

Ce fut à ce moment-là que le petit chien blanc arriva dans la cuisine et se précipita avec des cris de joie sur Cheyenne.

" Exactement comme il faisait avec Kate ", ne purent s'empêcher de penser Évelyne et Jack.

*
* *

Une fois à son bureau, Jack lut comme chaque matin le *Lubbock Morning Star*, et il se sentit à la fois stupéfait et mal à l'aise, quand il tomba sur un article relatant avec une grande ironie des phénomènes bizarres qui se seraient déroulés à San Francisco dans la soirée du 2 avril : poste de télévision déréglé, apparition d'une espèce de météorite dans le ciel...Jack ne s'appesantit pas sur l'article, tant le journaliste tournait cruellement en ridicule l'habitant de San Francisco qui avait rapporté les faits à la police locale.

Il rentra chez lui vers 19 h. Évelyne et Cheyenne qui n'avait toujours pas repris la route, étaient sur la pelouse avec le petit chien blanc. Jack salua rapidement le vieux Jerry Evans qui était posté sur le pas de sa porte, l'air ironique. Jack comprit très vite pourquoi en s'apercevant que Cheyenne était pieds nus.

– Bonne journée, Jack ? demanda Évelyne, tandis qu'il s'apprêtait à entrer dans la maison.

– Très bonne, répliqua Jack d'un air préoccupé.

Il n'alluma pas le téléviseur, n'écouta pas davantage Buddy Holly, mais prit pour prétexte un travail urgent pour se réfugier à l'étage dans une pièce lui servant de bureau.

Il ne redescendit que deux heures plus tard, pour le repas.

Celui-ci se passa normalement, sans nouvelles déclarations étonnantes de Cheyenne. Et ce fut à la fin de ce repas qu'elle annonça :

– Je compte reprendre la route demain matin. Enfin, si vous acceptez que je reste encore cette nuit chez vous.

Évelyne s'empressa d'accepter ; quant à Jack, il se contenta de hocher la tête.

Cheyenne décida de monter se coucher dès la fin du repas, indiquant qu'elle partirait très tôt le lendemain. Elle fit ses adieux à Évelyne et à Jack, pensant qu'ils seraient encore endormis lorsqu'elle quitterait la maison, et surtout, elle les remercia pour leur hospitalité.

Évelyne parut franchement dépitée en regardant Cheyenne sortir de la cuisine ; quant à Jack, il vit surtout là le moyen de parler enfin à Évelyne de tout ce qu'il avait gardé en lui jusqu'à cet instant.

Il s'y employa dès qu'il fut certain que Cheyenne était bien montée.

Lorsqu'il eut fini, sa femme le regarda, les yeux complètement exorbités, et demanda, presque dans un souffle :

– Mais pourquoi n'as-tu jamais parlé de tout cela avant ?

Jack fut très embarrassé pour répondre. Il fit bien sûr allusion au rapport de l'armée américaine qui avait conclu en 1955 que les soucoupes volantes n'existaient pas, et à l'article du *Lubbock Morning Star* qu'il avait lu le matin même. Il n'avait pas voulu passer pour un illuminé, ou au mieux un farfelu.

– Mais à moi, dit Évelyne, tu pouvais le raconter tout cela.

Jack hochait tristement la tête.

– Oui, c'est vrai, reconnut-il, mais je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas osé te raconter cette incroyable soirée du 3 avril de l'année dernière.

– Et tu n'as pas été effrayé pendant que toutes ces choses étranges se produisaient ? s'enquit Évelyne.

Jack souleva doucement ses épaules, et plissa le front, quand il répondit :

– Pas vraiment, non. Ou alors, si peu. Non, c'était quelque chose d'incroyable, de trop énorme. Et puis tout a duré en fait peu de temps ; tellement peu de temps, qu'après je me demandais si je n'avais pas rêvé, si je n'avais pas eu d'hallucinations.

– Alors, continua Évelyne, pour toi, Cheyenne...

Jack regarda gravement son épouse.

– Tu le sais comme moi, Évelyne.

Celle-ci secoua nerveusement la tête, comme si elle voulait se défendre de quelque chose qui n'était pas recevable.

– Tu le sais comme moi, insista Jack. Cheyenne, c'est Kate ; une Kate qui nous arrive de l'année 1970, où elle est devenue une hippie. Ce qui est finalement son évolution normale, puisque apparemment, les hippies semblent acquis à la cause des Indiens, comme Kate pouvait déjà l'être à 10 ans.

– Mais cela est complètement fou, dit Évelyne en s'efforçant au maximum de ne pas crier.

– Non, Évelyne, dit Jack en se voulant apaisant. Il s'est passé des phénomènes étranges dans cette ville dans la soirée du 3 avril de l'année dernière ; et le lendemain, Kate avait disparu sans explication logique. Or, il s'est produit les mêmes phénomènes dans la soirée du 2 avril de cette année à San Francisco, et le lendemain, 3 avril, apparaissait Cheyenne que je prenais en stop et ramenais à la maison.

– Ecoute, Jack, dit Évelyne manifestement à bout, je voudrais tant y croire, mais je n'y arrive pas. Et si Cheyenne était vraiment Kate, pourquoi ne nous a-t-elle pas reconnus ? En un an, nous n'avons pas changé tant que cela.

Jack était bien ennuyé ; il tenta pourtant une solution :

– Peut-être qu'en revenant du futur, elle a en quelque sorte perdu certaines données. Ou peut-être encore qu'elle n'a gardé en fait qu'un très vague et très lointain souvenir de nous depuis sa disparition.

Évelyne appuya ses deux mains contre ses tempes.

– Non, non, tout cela est trop fou, se lamenta-t-elle. Et comment t'expliques-tu de pareils phénomènes ?

Jack souffla.

– Je ne me l'explique pas, avoua-t-il. Et d'ailleurs, je ne suis pas le seul, à mon avis, à ne pas pouvoir expliquer des choses aussi étranges. Tu sais, Évelyne, je pense qu'il y a un tas de phénomènes, dont ceux-ci, que l'on expliquera en 2000, 2001...2002... Dans ces années-là, on habitera dans des maisons en plexiglas, et les voitures n'encombreront plus les routes, mais se déplaceront dans les airs. Et bien sûr, la science aura fait des progrès énormes. Seulement, nous ne sommes qu'en 1960, Évelyne. Dans cette ville, il y a encore des maisons en bois, et ma vieille Packard doit se contenter des routes qu'on a tracées pour elle et les autres voitures. Et évidemment, la science a encore beaucoup de chemin à parcourir. On ne peut donc expliquer des phénomènes émanant de créatures venues d'autres planètes, ni seulement l'existence de ces dernières. La majorité des gens préfère même croire que nous autres, pauvres Terriens, nous sommes les seuls habitants de l'Univers, bien tranquillement installés au milieu de nos champs de maïs.

– C'est trop fou, c'est trop fou tout cela, fit Évelyne.

Puis elle décida qu'elle avait décidément besoin de se reposer sérieusement, qu'elle avait attrapé une effroyable migraine.

– Bon, fit Jack en se levant de table, nous allons monter, et j'espère quand même que nous serons réveillés lorsque Cheyenne partira. Ce serait aussi bien de la revoir une...dernière fois, non ?

– Oui, ce serait aussi bien, dit Évelyne, d'une voix triste.

*
* *

Le lendemain matin, Jack et Évelyne se levèrent après une nuit finalement paisible.

Une fois dans la cuisine, ils n'y trouvèrent pas Cheyenne comme la veille. Ils prirent leur petit-déjeuner dans le silence, rejoints bientôt par le petit chien blanc qui paraissait d'une tristesse à fendre l'âme. Puis, Jack alla se préparer pour partir au travail.

Quand il revint dans la cuisine, Évelyne avait allumé le transistor qui diffusait de la musique country.

– Tu as jeté un coup d'oeil dans la chambre de Kate ? demanda-t-elle.

– Non, répondit Jack, mais Cheyenne doit être partie.

Puis il embrassa tendrement Évelyne, et lui souhaita une bonne journée.

Il sortit et se dirigea vers sa Packard, qu'il avait pris l'habitude depuis l'année précédente de laisser dormir dehors.

Il allait tourner la clé de contact, quand il entendit sa femme l'appeler.

Il leva la tête, et la vit arriver en courant. Il se hâta de baisser la vitre de sa voiture, et demanda :

– Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

En haletant, Évelyne expliqua :

– Je viens d'entendre à la radio une information à propos de la présidentielle de novembre.

– Oui, fit Jack, et alors ?

– Alors, reprit sa femme, une récente enquête d'opinion donne désormais l'avantage à Kennedy. D'après le commentateur, il pourrait bien gagner en novembre.

Jack soupira un grand coup :

– Eh bien, la première prophétie de Cheyenne a des chances de se réaliser. On verra bien ensuite, si les Soviétiques arrivent à envoyer un homme dans l'espace l'année prochaine.

Puis il donna l'impression de réfléchir profondément, et finalement dit :

– Tu vois, Évelyne, il y a une chose que je voudrais pouvoir empêcher.

– Quoi donc ? demanda Évelyne, surprise.

Jack attendit un court instant, et lâcha :

– Que Kate soit devenue une hippie en 1970.

Évelyne se demanda s'il fallait rire ou pleurer suite à ce que venait d'annoncer son mari, qui passa aussitôt la main dans ses cheveux taillés en brosse, ce qui lui donnait assurément l'aspect typique de l'Américain moyen de ce tout début des années soixante, à mille lieues d'un hypothétique mouvement hippie.

Il démarra, et Évelyne regarda la voiture s'éloigner.

Puis elle regagna la maison. Une fois dans sa cuisine, elle constata que l'éphéméride avait été mise à la date du jour...avec toutefois une modification d'importance : le 6 de 1960 avait été barré avec un stylo, et remplacé par un 7.

Maintenant qu'elle était seule, Évelyne se dit qu'il ne fallait pas s'égarer. Jack était très surmené l'année dernière ; il n'avait pas pris de vacances depuis longtemps, et avait été victime d'un gros coup de fatigue. D'ailleurs, personne d'autre que lui dans cette ville n'avait été témoin a priori des étranges phénomènes qu'il avait décrits. Non, Cheyenne n'était pas Kate ; Évelyne devait en convenir, même si elle aurait volontiers accepté une fille possédant dix ans d'avance sur l'époque réelle. Malgré un tas de coïncidences, de faits troublants qui les avaient égarés, Jack et elle, il fallait rester dans la réalité. Comment pouvoir imaginer que Kate se serait retrouvée d'un coup en 1970 ? Comment aurait-elle pu passer de l'état d'une fillette de 10 ans, à celui d'une jeune femme de 21 ? Devrait-on admettre qu'elle aurait même séjourné dans une espèce de *no man's land temporel* ? Puis aussi, comment aurait-elle ensuite remonté le temps jusqu'en...1960 ? Et enfin, où serait-elle exactement partie maintenant ? Pourquoi n'était-elle pas restée chez eux ? Non, en fait cette Cheyenne était une jeune femme très originale et pleine d'imagination qui s'était finalement bien amusée d'eux, et avait surtout convaincu Jack de l'existence des extraterrestres.

Évelyne vaqua à quelques tâches ménagères dans la cuisine, avant de se mettre comme chaque matin à son étude de l'américain.

Elle avait presque terminé, et s'apprêtait à passer dans le séjour, lorsque quelque chose, juste au-dessus de sa tête, attira soudain son attention. Elle dressa l'oreille, retint sa respiration, et estima très vite que ce qu'elle entendait pouvait ressembler à des pas sur un parquet.

Au-dessus de la cuisine, se trouvait la chambre de Kate dont le sol était constitué de lamelles de bois.

" Mais on marche dans la chambre de Kate ", commença à penser Évelyne.

Puis très vite, elle se dit que c'était tout simplement Cheyenne qui n'était pas encore partie. Elle attendit, et comme elle entendait toujours marcher au-dessus d'elle, mais que Cheyenne tardait à descendre, elle décida de monter.

Elle arriva très vite à l'étage, un peu essoufflée. Au moment où elle allait cogner à la porte de la chambre de Kate, elle fut rejointe par le petit chien blanc qui paraissait maintenant tout joyeux.

Alors, contre toute attente, Évelyne ouvrit brusquement la porte, et crut qu'elle allait défaillir.

En plein milieu de la pièce, semblant complètement perdue, se tenait immobile, les yeux exorbités, une fillette blonde en pyjama, qui demanda d'une voix tremblante :

- What's happened to me ? What's happened to me ?¹¹

Évelyne, au bord des larmes, s'approcha de la fillette en prononçant tout doucement son prénom.

La fillette se jeta dans ses bras, et entre deux sanglots demanda encore :

- What's happened to me ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?...

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «Chadoogie» in n°7, «SM» in n° Super pouvoirs.



L'illustratrice : EMMANUELLE BONNEFONS

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, très grande année ! Actuellement brillante étudiante en master de lettres modernes, elle ne vit que par et pour les livres, en ayant toujours un en cours, que ce soit à la lecture ou à l'écriture. Également extrêmement douée en dessin, elle illustre ses chefs-d'oeuvre comme ceux des autres. Nul doute qu'un jour, vous entendrez parler d'elle !»

11. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

HERVE MARTIN

Contact



« Tombé » dans la SF à 14 ans avec « Le monde des A » de Van Vogt avant de devenir accro de cette grande famille des littératures de l'Imaginaire avec pour auteurs favoris : Van Vogt, Silverberg, Borgès, Vance, Pelot, Merritt, Lovecraft, Le Guin, Ballard, Herbert, Dick, Ayerdhal.

Son autre grande passion étant l'Image, en phase directe avec l'Imaginaire, il a ensuite tenté, par le biais du photomontage puis par celui de l'image de synthèse, de reproduire des « tableaux » évoquant ces mondes étranges.

Après quelques expos et parutions dans divers magazines, il se lance dans l'écriture en 97 pour aboutir en 2002 à ce bilan : quatre romans et une vingtaine de nouvelles (SF, Fantasy, fantastique).

Le monde de l'édition étant particulièrement sélectif, il délaisse alors l'écriture pour revenir à l'image : photomontages numériques, infographie et peinture, domaines beaucoup moins contraignants et dont la diffusion via expos ou le Web peut être immédiate.

Dernière réalisation : les illustrations du livre « Comment la science rêve notre futur » aux éditions De La Martinière Jeunesse (2008)

Bibliographie :

Nouvelles : « Trois petites flammes » dans la revue belge Khimaira n°6, « Mascarade » dans le recueil « Rêves d'Altair » aux Editions de l'Oeil du Sphinx, « Mise à l'index » dans Géante Rouge 4 (2006)

« Le voyageur sublime » Phénix Mag 6 spécial nouvelles (2007)

Alven S. Huwatt était contrarié. Passe encore que la Confédération n'ait pu mettre à sa disposition qu'un vaisseau de classe B, mais qu'on lui impose une attente de trois heures standard était proprement intolérable. Plus il y réfléchissait et plus il était persuadé qu'un tel comportement relevait du camouflet, voire même de la déclaration de guerre. Certes, la Commission des Droits Universels qui l'avait mandaté n'était pas au mieux de sa forme avec ces deux scandales récents, mais quand même ! Autrefois, l'arrivée d'un haut fonctionnaire se serait déroulée tambour battant, quitte à dérouter quelques transporteurs vers des bases satellites, mais il est vrai que d'après ses dossiers, Séréna IV ne possédait qu'une base...

Encore un point à éclaircir, songea-t-il en s'étirant. Pourquoi une planète de cette importance ne comptait-elle qu'un site, qui plus est situé dans une zone aussi excentrée ?

Pour tout dire, le dossier n'était guère passionnant. Ayant eu tout loisir d'en étudier les détails au cours des dernières heures, il s'interrogeait vraiment sur la pertinence d'une enquête. Pourquoi l'affecter, lui, alors qu'il venait juste de boucler une instruction de première importance dans les règles de l'art... Le service était-il à ce point saturé pour qu'on l'ennuie avec des brouillilles ? On lui devait quatre mois de récupération oui ou non !

A l'origine de l'affaire, une plainte déposée par un membre éminent de l'aréopage Axalien, un des six cent quarante systèmes colonisés. Naturellement, la CDU avait dû vérifier la source mais le sujet lui paraissait néanmoins léger compte tenu du fait qu'on n'avait pas jugé opportun de déléguer un enquêteur plus frais. On avait dû penser en haut lieu que cette intervention ne le retiendrait que quelques jours, une vingtaine tout au plus, et qu'il ne se formaliserait guère de ce léger contretemps.

Eh bien, c'est raté, gronda-t-il. Non seulement il en avait sa claque après les séances de négociations marathon qu'il venait de mener sur Jallon, mais en plus, il avait la désagréable impression qu'on se préparait à lui mettre des bâtons dans les roues. Et ce foutu vaisseau qui ne disposait que d'une couchette et d'un salon ridicule !

L'appareillage biomédical qui présidait à la maintenance de ses fonctions organiques durant ses périodes de stase avait réintégré les cloisons, mais cet espace supplémentaire s'était aussitôt rempli de représentations tridimensionnelles afin qu'il se tînt informé des dernières nouvelles. Pas le choix, cela faisait partie de ses obligations professionnelles ! Être capable de synthétiser l'information, opérer des tris à la vitesse de la pensée, développer ses capacités d'analyse encore et encore sans prêter le flanc aux manipulations extérieures.

Les agences de la CDU qui émettaient dans chaque secteur galactique disposaient de milliers de relais auto protégés, vaste toile dont chaque maillon surveillait ses voisins immédiats en quête du moindre parasitage ; des teraoctets de données continuellement encryptées qui franchissaient ainsi l'espace via les canaux interbandes, pour quelques haltes privilégiées. Pour l'heure, il se serait bien passé de cet insigne honneur car il sentait que sa sacro-sainte maîtrise de soi menaçait de s'effriter.

Il n'y avait rien à faire, aussi s'abandonna-t-il au flot d'informations qui se déversait devant lui. L'affaire des « Quarante Mondes » revenait sur le devant de la scène, grâce à collusion d'une partie du Haut Tribunal qui demandait la dissolution pure et simple de la CDU, l'accusant d'être devenue une structure incontrôlable et potentiellement dangereuse pour l'Union Commerciale.

Ainsi, l'attaque se profile, releva-t-il. Jusqu'à présent, on en était resté sur le terrain des responsabilités individuelles avec des épithètes comme « léger dérapage » ou « dérive préoccupante », mais les fondations n'étaient pas directement visées. Il découvrait que durant ses cent jours de stase, les choses avaient pris de l'ampleur. Devait-il intégrer cet élément en ce qui concernait cette nouvelle affaire ? Il résolut d'opérer un scan afin de synthétiser les milliers d'infos relatives au problème ; mieux valait se faire une idée globale dans les meilleurs délais car cette attente forcée était peut-être liée à ces derniers développements.

*
* *

La base n'affichait aucun signe d'activité débordante ce qui conforta ses réserves. Quant aux deux personnages venus l'accueillir, il lui sembla que leurs explications pour justifier le retard sonnaient le creux, comme un texte trop bien appris. Enfin, il ne s'agissait que d'officiers et son jugement était peut-être faussé par l'atmosphère un peu trop riche en oxygène et le décalage spatial. On l'avait pris de court avec cette mission, lui qui s'attendait à se réveiller à proximité du Centre Administratif de Sheppard.

Quoi qu'il en soit, il était résolu à ne faire part d'aucune de ses préoccupations, fidèle à sa ligne de conduite. Observer et observer encore avant de tirer la moindre conclusion. De leur côté, ses deux compagnons rivalisaient de discrétion, se limitant aux commentaires d'usage, le sourire impersonnel et la démarche empesée comme il sied aux militaires.

- L'Administrateur Brod vous recevra dès son retour d'inspection, lâcha enfin le plus ascétique. Il s'excuse de ne pas être en mesure de vous accueillir personnellement et espère que vous ne lui en tiendrez pas rigueur.

- Nullement, nullement... Y aurait-il des problèmes ?

- Simple tournée de routine. Les gens ici sont très pointilleux sur les conventions et l'annonce de votre venue nous est parvenue de façon si impromptue...

Premier signal... Le type tâtait le terrain.

- J'en suis le premier chagriné Major, j'espérais goûter un repos bien mérité et me voilà commis d'office sur Séréna IV pour un sujet qui m'apparaît fort mince.

- La CDU a sans doute ses raisons Monsieur Huwatt, mais il faut reconnaître qu'un organisme d'une telle ampleur peut se laisser abuser de temps à autre.

- Certainement... Du reste, je ne me serais pas trouvé à croiser dans les parages que cette visite n'aurait probablement pas eu lieu et, en ce qui me concerne, je ne tiens aucunement à traîner ici, quels que soient les charmes de votre monde.

- Oh, il nous convient parfaitement, mais pour un homme de votre statut, il risque de sembler un peu fade.

- Je ne voulais pas être discourtois ! C'est seulement que je reviens d'une mission fort éprouvante et que ce crochet me prend au dépourvu.

- Ah !

Un soupçon de soulagement. Il fallait poursuivre dans cette voie – le délégué zélé qui fait bien son travail mais sans plus – tout en gardant à l'esprit que ses compagnons n'étaient pas des imbéciles.

- J'avoue que je m'attendais à une plus grande activité sur un monde de cette importance, remarqua Alven sur un ton léger.

- Comme vous l'avez certainement découvert, embraya le plus petit, un individu brun à la peau matte et aux yeux en amande, Séréna est un monde assez banal, qui plus est très à l'écart des grandes voies commerciales. Ce système ne compte qu'une planète colonisable et les autres ne renferment aucun élément susceptible d'attirer l'attention. Le siècle dernier, nous avons connu un certain essor grâce aux canyons de la mer intérieure, mais on a découvert depuis de nouveaux lieux plus grandioses et l'intérêt touristique s'est déplacé vers d'autres mondes.

- C'est la loi du marché, hélas.

- Oh ! nous ne nous en plaignons pas. Un système qui ne vit que par le tourisme haut de gamme fini par se scléroser. Les colons débrouillards s'habituent au luxe et les laissés pour compte finissent par former des foyers de sédition.

- C'est un problème résiduel ?

- Diable non ! coupa le Major. Les choses ont été prises à temps et nous disposons maintenant d'infrastructures solides. Tenez ! Ces glisseurs magnétiques sont la seule chose que nous ayons conservée de cette époque. Il balaya d'un geste ample l'intérieur de l'habitacle où une cinquantaine de personnes eussent pu tenir. Autrefois, les privilégiés disposaient de véhicules de ce genre, totalement équipés et autonomes, pour visiter la planète. Le réseau couvrait des dizaines de milliers de kilomètres avec des nœuds répartis à intervalles réguliers. De ce fait, le visiteur pouvait sillonner Séréna sans jamais croiser âme qui vive.

- Cette époque ne vous manque pas, dirait-on ?

- En effet, Monsieur Huwatt ! J'estime qu'un peuple qui accepte de vivre dans des cités souterraines dans le seul but de ne pas gâcher le paysage – pas de son propre chef, mais pour séduire la clientèle – est un peuple indigne. Indigne vis à vis de l'espèce humaine et indigne vis à vis de ses enfants.

- Le Major est particulièrement chatouilleux sur ce point, s'empressa de préciser le brun. Mais rassurez-vous, il ne mord pas !

- Veuillez m'excuser, se radoucit ce dernier, je vous ennuie avec mes propos.

- Non, non, continuez. Je dois avouer que cet épisode de votre histoire m'a totalement échappé, l'encouragea Alven.

- Croyez-moi, c'est un sujet sans intérêt, se referma l'autre.

- Et que sont devenues ces installations ?

- Nous... enfin nos prédécesseurs, ont pris la décision de faire condamner ces cloaques afin de redonner une impulsion à notre économie. Vous verrez, nos cités ne sont certainement pas aussi grandioses que celles auxquelles vous êtes habitué, mais nous en sommes fiers.

- La taille n'est pas synonyme de réussite, approuva Alven.

Apparemment, la sagesse conseillait de ne pas insister. Il se détourna pour observer le paysage qui défilait sur les côtés. D'après les données qu'il avait visualisées, ils étaient en train de parcourir une vaste zone désertique séparant la base de la partie continentale habitée. Le roc à nu s'étalait de toutes parts, recouvrant le paysage d'un tapis grisâtre où se manifestaient de place en place de larges taches rousses de lichen qui conféraient à l'ensemble l'aspect d'une plaque de tôle rouillée. Bien sûr, il avait étudié les vidéos, mais cela ne donnait qu'une faible approximation de la réalité. Il tenta de se représenter le volume nécessaire pour abriter une population de cinq millions d'individus, les contraintes posées par ce choix d'effacer toute trace de présence humaine à la surface.

Curieusement, le site des canyons ne lui avait pas paru spécialement affriolant, même en projection subjective. Il y a un siècle, les attractions ne manquaient pas pour les nantis de la Confédération, alors ? Qu'est-ce qui avait bien pu provoquer un engouement pareil pour cette destination ? Gehenne, la perle de l'univers avec son mont Titanus culminant à plus de cinquante mille mètres, Osannia et son océan d'opale où s'ébattaient des créatures féeriques, Gammelon avec ses fontaines pétifiantes qui habillaient de nacre tout un continent, toutes ces merveilles et bien d'autres reléguèrent Séréna au fin fond du classement.

Un cliquetis métallique interrompit soudainement sa réflexion.

- Je vous sers un petit remontant ou votre fonction vous l'interdit ? s'enquit le Major.

Il lui présentait un cylindre aux reflets mordorés.

- Oh ! Volontiers ! De toutes façons, sourit Alven, mon organisme est tellement chargé d'agents immunitaires que je pourrais avaler n'importe quoi...

- C'est une précaution indispensable lorsque l'on voyage autant, approuva l'autre.

- Pour en revenir à notre sujet, ne me dites pas que l'activité touristique est tombée au point zéro ? !

Il nota une crispation soudaine sur le visage de ses interlocuteurs. Touché !

- C'est à dire, commença le Major.
- Nous sommes tellement isolés, intervint le brun. C'est malheureux à dire, mais depuis plusieurs années, nous ne recevons plus aucune visite. Notez qu'il s'agit probablement d'un phénomène de mode, nous ne pensons pas être victimes d'une cabale !

- Certainement, acquiesça Alven, mais ce choix drastique de préservation des sites vous a peut-être joué des tours...
Le Major se racla la gorge, cherchant à deviner les dessous de la question.

- C'était un pari difficile, mais la décision s'imposait, répliqua-t-il enfin. Nous ne pouvions accepter de voir notre planète se transformer en un gigantesque parc d'attraction. Les relais se multipliaient en tous sens et, à force de forer des galeries, nous courions à la catastrophe écologique.

- Ah, oui... Cette prolifération de...
- Lechtinia... Une fameuse saloperie.
- Mais le problème est réglé, n'est-ce pas ?
- Pas vraiment. Le fleuron de Séréna, le Canyon de l'Hors-temps, est toujours sous surveillance, en isolement total.
- Comme je vous l'ai confié, je n'ai fait que survoler votre histoire. Qu'est-ce donc que cette, Lechtinia ?
- Nous ne sommes pas des scientifiques, s'excusa le brun. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il s'agit d'une forme d'algue microscopique dont la croissance est exponentielle. A l'origine, il s'agirait de germes fossiles isolés dans des poches souterraines que des forages intempestifs ont réactivé. Serait-ce l'objet de votre visite ?

Alven leur retourna un sourire énigmatique.
- Nous savons que notre hôte ne peut répondre à cette question, lança le Major, mais nous n'avons rien à nous reprocher. Je pense que vous avez fait plus qu'effleurer le sujet, Monsieur Huwatt, et c'est tout à votre honneur. Je suppose donc que vous connaissez la manière dont ces choses se sont révélées.

- Cinq cent trente-huit décès par blocage du système nerveux, destruction de la flore et prolifération galopante au niveau du soubassement rocheux, récita Alven.

- Presque sans faute, le complimenta son interlocuteur. En fait, il y a eu cinq cent trente-huit décès dans les six premiers jours, puis deux cent vingt-sept au cours des cinq cents suivants, soit la durée d'une révolution ; essentiellement du personnel militaire... Nous avons tout tenté afin de circonscrire le fléau, mais ces saletés s'infiltrèrent partout.

- En résumé ?
- Nous avons décidé d'interdire le site. Tous les équipements ont été détruits et le pourtour de la zone incriminée traité en profondeur par le biais d'agents biosélectifs.
- Cela représente un sixième de la planète, releva Alven.
- C'est un fait...
- N'est-ce pas excessif par rapport à une population de plusieurs millions d'individus ?
- Comprenez la situation, Monsieur Huwatt, énonça patiemment le brun. L'alerte s'est déclenchée dans un périmètre relativement contrôlable : la mer intérieure. Supposons qu'un seul de ces germes parvienne à rallier la zone océanique et c'en est fait de notre société. Ce truc infeste tout ce qui est vivant et nous ne pouvons traiter toute la surface de la planète, y compris les fonds marins. Selon toute logique, le fléau a été éradiqué mais nous ne voulons prendre aucun risque.

- Si j'ai bien tout saisi, vous péchez par excès de prudence ?
- Vous avez parfaitement saisi, trancha le Major. Si votre déplacement est motivé par je ne sais quelle plainte relative à un complot visant à déstabiliser la Confédération, je pense que vous vous êtes fourvoyé. A moins qu'un de ces messieurs haut placé ait été offusqué de se voir refuser le droit de visite au canyons...

- Hum, fit benoîtement Alven.
La conversation en resta là jusqu'au terme du trajet.

*
* *

La Cité du Renouveau, comme l'avait nommée le Major Lihd, adoptait plutôt les traits d'une grosse bourgade. Il est vrai qu'avec une population aussi limitée, la planète n'avait pas besoin d'un centre administratif démesuré. En comparaison des édifices saillants à plus de deux mille mètres, comme ceux de Jallon, le contraste était saisissant. Aucune construction ne s'élevait de plus de quatre étages et l'ensemble évoquait plus un immense jardin avec de minces artères d'un rose pâle. Les gens, ici, ne semblaient guère pressés, c'est du moins l'impression qu'il en avait retiré en observant rapidement l'environnement. Autre fait notable, l'usage des capsules paraissait peu répandu, bien que ses compagnons lui ait assuré que les relais magnétiques couvraient l'ensemble des artères.

La légèreté du protocole fut une nouvelle surprise. Il s'attendait plus ou moins à subir l'assaut des civilités empruntées inhérentes à ce genre de situation, mais à leur arrivée, le comité d'accueil brillait par son absence. « Nous avons pensé que vous préféreriez décompresser un peu avant d'attaquer les choses sérieuses », avait expliqué le brun qui répondait au nom de Tran. En conséquence de quoi, il s'était retrouvé dans une sorte de bloc résidentiel entouré de buissons bourgeonnants. Pour un peu, il se serait cru en vacances !

Ca tombait bien, il avait un besoin urgent de faire le point. Dans un environnement étranger, sa meilleure arme était son cerveau. C'était d'ailleurs la seule arme fiable dans ce type d'intervention. La règle d'or, dans un monde où celui qui avait

quelque chose à cacher pouvait disposer du plus raffiné des mouchards bioélectroniques pour épier son prochain, était de ne faire confiance qu'à son instinct. Les individus de son espèce étaient soigneusement sélectionnés à l'issue de nombreux tests, puis entraînés jusqu'à ce que leurs capacités intrinsèques soient étendues au maximum. Alven, à l'image de tous ses confrères, était un système expert autonome, capable d'engranger des milliers d'informations sans effort apparent et d'en synthétiser l'ensemble, sans avoir à recourir au moindre appareillage un fois sur le terrain. La responsabilité était énorme évidemment, car les retombées se faisaient sur la foi d'un seul individu, d'où la tentation de partialité. Le système avait bien fonctionné jusqu'alors, mais ces deux bavures qui entachaient le service risquaient de porter un coup sévère à la CDU.

Allons, il devait se concentrer sur l'essentiel... Le Major n'avait pas cru si bien dire en avançant que sa présence était la conséquence directe d'un refus de séjour. L'accusateur principal, tellement offusqué de cette fin de non recevoir, avait ainsi mis en branle toute une procédure en vue d'obtenir réparation de cet affront. Bien sûr, l'engrenage ne s'était pas enclenché aussi simplement. Au départ, le plaignant avait commencé à monter un dossier concernant Séréna dans le but de prouver que ses dirigeants violaient la sacro-sainte règle de libre circulation mais, rapidement, il s'était heurté à des difficultés : informations incomplètes ou égarées, bases de données inconsistantes. Non loin de le décourager, ces obstacles l'avaient conduit à redoubler de ténacité et il s'était alors intéressé de très près aux rouages du système en place, remontant le fil historique afin de traquer les incohérences. Et il y en avait...

En sustentation au centre de la pièce, Alven goûtait avec délice les plaisirs de la lévitation. Rien de tel pour nettoyer les neurones ! Pour d'autres, cela ne valait pas l'immersion virtuelle mais il appréciait particulièrement ces moments de relaxation où le cerveau libérait sa charge. Lechtinia... Un organisme qui aurait dû susciter plus d'intérêt si l'on se référait au passé. Certes, quelques centaines de morts ne pesaient pas bien lourd à l'échelle de la Confédération ; on avait déjà vu des planètes ravagées pour un simple conflit commercial, mais enfin... Les biochimistes avaient dû pondre des rapports, or, les références étaient inexistantes. Quand on savait que les problèmes de contamination intermondes étaient ultra sensibles, on comprenait mal le dilettantisme qui entourait cet épisode. L'Administrateur Brod pouvait poursuivre sa tournée, il s'en fichait complètement. Ce qu'il fallait, c'était rencontrer les responsables sanitaires et se faire une opinion sur la question.

On devait le surveiller, car à peine avait-il posé un pied sur le perron qu'une silhouette se profilait déjà.

- Je présume que Monsieur l'Administrateur n'est pas encore rentré de sa tournée ? attaquait-il.
 - Je crains que non, répliqua l'autre en se rapprochant.
 - Dans ce cas, monsieur Tran, j'aimerais que vous m'introduisiez auprès des instances scientifiques au plus vite. Il se radoucit – je tiens à boucler cette affaire dans les meilleurs délais et, quitte à commencer par quelque chose, je souhaiterais recueillir certaines informations concernant votre algue.

- C'est que...

- Ma requête vous pose problème ?

Manifestement oui, analysa-t-il. Son vis à vis semblait en proie à un conflit intérieur.

- C'est que, répéta ce dernier, je ne sais pas si...

- Si vous avez autorité pour satisfaire à ma demande ?

- C'est cela...

- Faites-moi entrer en communication avec votre supérieur dans ce cas ou joignez Monsieur Brod lui-même.

Un éclair passa dans les yeux en amandes. L'homme comprenait que ses réticences desservaient sa cause.

- Je vais en référer au Major, se décida-t-il. Pardonnez-moi, votre demande est si soudaine !

Puis il disparut sans demander son reste.

Curieuse organisation, s'interrogea Alven. De toutes ses missions, c'était bien la première où on le traitait avec autant de frivolité. Même dans les situations de crise, lorsque les missiles étaient prêts à jaillir des vaisseaux de pénétration furtifs pour arroser la planète rivale et que sa présence dérangeait, le cérémonial était respecté à la lettre. Il était l'œil de la CDU, une personnalité qui en imposait ; mais là ! Un touriste de troisième catégorie aurait eu droit à plus d'égards... Pas même une escorte ! Qui étaient ces gens si éloignés des réalités ?

Il se força à garder son calme, calquant sa respiration sur les passants qui évoluaient à la limite de son champ de vision. La précipitation n'est pas de règle ici, observa-t-il. Les silhouettes se mouvaient avec lenteur, comme si rien ne motivait leur présence. Un instant, il faillit céder à la tentation d'aller vers elles, histoire de s'assurer qu'il ne se laissait pas abuser par ses sens, mais un bruit de pas le retint.

Le pas élastique, mais c'était peut-être voulu, le major Lihd arrivait à la rescousse.

- Alors, Monsieur Huwatt, déjà sur la brèche ?

- Pour un homme de ma condition, l'attente est le pire des maux, se justifia Alven. J'espère que je ne vous prends pas au dépourvu ?

- Nous ne sommes pas coutumiers de ce genre de visite, c'est tout, se défendit l'intéressé. Ainsi donc, vous désireriez discuter avec des scientifiques ?

- Des biochimistes en particulier, en effet.

- Le problème est que notre centre de recherches est situé à deux mille kilomètres et...

- Par visiocom alors, ça conviendra parfaitement !

- Ah oui... C'est en effet une possibilité.

Mais d'où sort donc ce Major ahuri, s'impacenta Alven.

- C'est possible quand ? fit-il en se contraignant au calme.

- Eh bien, nous disposons de ces équipements sur place, il faut juste que je prévienne les personnes compétentes.
 - D'ici une heure ?
 - Une heure... d'accord !
 - En attendant, j'aimerais me dégourdir les jambes. Le coin est sûr ?
- Il désigna l'extrémité de l'esplanade, pointant le doigt en direction des promeneurs.
- Evidemment le coin est sûr, se braqua Lihd comme s'il répondait à une insanité. Où pensez-vous avoir mis les pieds ?
 - Je vous rejoins dans une heure, abandonna Alven en tournant les talons.

*
* *

Bizarre, bizarre, se répétait-il en s'éloignant à grands pas. C'était bien la première fois de sa vie que pareille aventure lui arrivait : un observateur de la CDU largué en pleine nature sans la moindre protection.

Son ressentiment envers ce Major de pacotille l'avait distrait, il s'en rendit compte en atteignant le centre de l'esplanade. Où étaient passés les gens ? Le temps qu'il franchisse une centaine de mètres, le coin s'était subitement vidé de toute présence humaine. Un mouvement furtif attira son regard. Deux silhouettes se dirigeaient vers une artère latérale. Trop loin pour espérer les rattraper, jugea-t-il, et ce n'était pas dans ses habitudes de se mettre à cavalier après les indigènes.

Il leva la tête désorienté, cherchant sans trop espérer la trace de quelconques drones chargés d'assurer sa sécurité, mais ces bestioles là étant généralement d'une taille macroscopique, il laissa rapidement tomber. Il aperçut de nouveau plusieurs individus qui poursuivaient tous des voies opposées à la sienne et prit le parti de s'intéresser aux habitations.

L'extérieur ne révélait rien de particulier, mais des signes d'occupation étaient néanmoins évidents. Chaque résidence portait la marque de son propriétaire et, si certaines étaient décorées avec goût, d'autres au contraire indiquaient clairement que l'on se désintéressait de leur sort. Les abords, releva-t-il, se signalaient par leur austérité. Pas un objet ne traînait, aucun appareil d'entretien, aucun jouet. En plus d'être timides à l'excès, les habitants de cette cité étaient-ils frappés du syndrome de la maniaquerie ?

Intrigué par ce phénomène, il se dirigea vers un bâtiment de deux étages, fermement décidé à demander des explications ; en principe, les natifs d'une ville de cette importance devaient connaître le langage universel.

Peine perdue ! Il y avait bien une porte en apparence très classique, mais elle devait être dotée d'un système de verrouillage. Quant à la façon d'interpeller les éventuels occupants... Il se présenta à haute voix, suspectant l'existence d'un dispositif phonique, puis de guerre lasse se résolut à pousser plus loin.

Une quinzaine de bâtiments plus tard, un Alven de plus en plus déboussolé se laissait choir sur une bordure. Que rétorquerait le Major s'il lui faisait part de ses questionnements ? Après tout, on l'avait laissé libre de ses mouvements, ce n'était la faute de personne si les habitants vaquaient à leurs occupations. Devrait-il aussi prendre rendez-vous par visioconférence afin d'en interroger un ? Les gens du coin avaient peut-être l'habitude de se rendre en un lieu particulier à certaines heures et il était arrivé au mauvais moment...

Réfléchis et ne te laisse pas abuser par les apparences, se morigéna-t-il. Autres lieux, autres mœurs...

Cette marche sans attrait l'avait usé et il considéra que poursuivre plus avant était inutile ; la meilleure chose à faire était de rester vigilant et d'emmagasiner les informations. C'était une technique éprouvée mais elle demandait un temps d'adaptation, le temps nécessaire pour prendre le pouls de l'environnement. En général, le signal se déclenchait au moment voulu, sans qu'il cherche à provoquer la nature. Il se laissait aller, puis d'un seul coup, les infos accumulées se raccordaient pour former une combinaison limpide, dans laquelle chaque fragment trouvait sa place. Pour l'heure, son esprit n'avait pas encore évacué Jallon, il en ressentait les effets dans sa manière de réagir, beaucoup trop abrupte.

A son grand étonnement, le Major déboula soudain dans une navette, un sourire au coin des lèvres. Il nota qu'il s'agissait d'un modèle à quatre places, légèrement défraîchi.

- Le temps se couvre, signala l'arrivant en désignant le ciel brunâtre, il vaut mieux se déplacer à couvert.
- Vous ne disposez pas d'une couverture magnétique ? s'étonna Alven.
- Trop gourmand en énergie, seuls les véhicules en sont dotés ainsi que les villes situées en bordure côtière.
- Je n'ai pas eu la chance d'entrer en contact avec vos semblables, souligna Alven.
- Ah ! fit Lihd distraitement.
- Avez-vous pu toucher des scientifiques ?
- La liaison sera établie dans un quart d'heure. Vous avez de la chance, le professeur Ibn Lehman était justement de service.
- Un de vos experts ?
- Le professeur Lehman est notre directeur en charge des départements de biochimie et neurobiologie, il se fait une joie de pouvoir converser avec une personnalité de votre acabit.

Revirement suspect, enregistra Alven. Il s'est aperçu qu'il laissait un peu trop filer la situation et maintenant il cherche à se rattraper.

La capsule les emmena dans un glissement ouaté à travers un dédale de rues et, pour la première fois, il put observer de près l'allure de ces étranges citoyens. En fait, ce qu'il vit dissipa quelque peu ses doutes. Les hommes et les femmes qu'ils croisèrent affichaient un comportement assez naturel, quoique réservé. Aucune précipitation dans leur façon de se déplacer

mais il surprit des regards amicaux ou vaguement intéressés, signe qu'il n'avait pas affaire à une armée de zombies.

- Notre style de vie vous intrigue, n'est-ce pas ? le taquina Lihd.

- J'évite de tirer des conclusions de manière prématurée, lui répondit diplomatiquement Alven. J'ai appris avec l'expérience qu'il est sage de faire table rase des idées préconçues.

- Excellente philosophie ! A propos, combien de temps pensez-vous nous consacrer ?

La question ne semblait pas receler de piège, l'expression de Lihd était seulement intéressée.

- Pour être honnête, je n'en ai aucune idée... Une semaine, un mois standard, qui sait ? Il m'est arrivé de prolonger mon séjour de plusieurs révolutions...

- Pas sur Dolpheniis, j'espère ? (Dolpheniis était la planète colonisée ayant la plus longue période de révolution ; deux cent treize années standard.)

- Secret professionnel Major. Mais dites-moi, où sont donc les enfants ?

- Ah ! Les enfants ! J'attendais que vous me posiez cette question Monsieur Huwatt, je savais que ce détail ne vous échapperait pas. Sur Séréna, après les effets catastrophiques provoqués par notre ancien mode de vie - je ne vous ferai pas un cours sur le fait qu'une communauté qui a choisi de vivre en milieu confiné développe certaines psychoses -, nous avons pris la décision de créer des lieux ouverts afin de gommer ces aspects négatifs. Evidemment, tout ne s'est pas fait en un jour et nous avons dû composer avec le passé. En premier lieu, nous avons érigé des structures couvertes à la surface afin que nos concitoyens s'adaptent en douceur, puis nous avons éclaté ces structures pour aboutir à ce type d'habitat. Songez que la majorité des habitants actuels a connu cette période et que cette cité représente l'ultime étape. Ici, nous n'avons que des volontaires, des gens suffisamment préparés pour affronter les grands espaces, mais la cité est loin d'être remplie et nous connaissons des rechutes. Ceux que vous pouvez voir sont en période d'acclimatation et succombent parfois à des crises d'angoisse, c'est pourquoi les enfants restent dans les autres cités. Rassurez-vous, vous aurez l'occasion de les visiter bientôt.

- La Cité du Renouveau, hein ?

- Nous l'espérons...

- Avez-vous réellement condamné vos installations souterraines ?

- Ah ! Nous arrivons ! Je crois que le professeur est impatient de vous parler. Mais je vous l'ai peut-être déjà dit ?

- En effet, opina Alven. Tant pis, il reviendrait sur le sujet plus tard...

La bâtisse qui leur faisait face n'était guère différente des autres. Elle campait ses deux niveaux au milieu d'un carré verdoyant tracé au laser et ils se dirigèrent vers le perron en essuyant les premières gouttes de pluie. La porte s'éffaça devant Tran et, fait nouveau, Alven discerna plusieurs silhouettes en arrière-plan.

- La liaison est établie, sourit-il en désignant un holo scintillant qui couvrait un pan entier de l'unique pièce.

- C'est notre centre opérationnel, commenta Lihd. Ça ne paye pas de mine mais nous n'avons pas besoin d'une structure plus imposante.

Une douzaine de personnes s'affairaient à diverses tâches, qui devant une représentation tridi, qui devant une console com. Alven balaya rapidement le local tous les sens en alerte.

- Suivez-nous au premier, enchaîna Lihd, nous disposerons d'un peu plus d'intimité.

Contrairement au rez-de-chaussée, le premier niveau comportait plusieurs cellules, six portes nota Alven. Celle qu'on ouvrit dévoila un espace surchargé de matériel électronique, un immense capharnaüm qui évoquait plus une remise qu'une salle de travail.

- C'est un peu le bazar, reconnut son voisin, nous venons juste de réaménager les lieux.

- Si ça fonctionne, approuva placidement Alven.

Le Major l'invita à prendre place dans un fauteuil à sustentation magnétique et il s'y glissa du mieux qu'il put, s'attendant plus ou moins à faire basculer un des délicats appareillages qui l'encadraient. « C'est parti ! » entendit-il dans son dos.

Le fouillis qui lui faisait face disparut en un éclair et il surprit le reflet de son propre visage, un visage étroit aux pommettes saillantes au milieu duquel brillaient deux prunelles sombres encadrées de mèches argentées. La vision sévanouit dans un scintillement de paillettes ; un autre faciès se matérialisa.

- Professeur Ibn Lehman, articula la représentation. Enchantée de faire votre connaissance, Monsieur Huwatt.

Une femme ! Il réalisa d'un coup que sa surprise ne venait pas du fait qu'il s'était attendu à voir apparaître une personne de l'autre sexe, non ! Cette apparition lui faisait prendre conscience d'un phénomène pourtant évident : la faible proportion de femmes dans cette cité !

- Monsieur Huwatt ?

- Excusez-moi, se reprit-il, je vous transmets mes salutations.

La transmission semblait défectueuse, l'image vacillait légèrement.

- Vous vouliez des informations techniques à propos de notre hôte ?

- Hôte ? - l'image tremblotait de plus en plus et il sentait poindre une démangeaison à l'arrière du crâne.

- Lechtinia !

- Oui... cette sorte d'algue. Quelles sont ses caractéristiques génétiques ?

- Adaptation parfaite aux espèces étrangères !

La voix venait de derrière, très déformée. L'image se fondait maintenant dans un brouillard menaçant.

*
* *

Il se sentait flotter et lutter pour dissiper le malaise. L'étrangeté de la situation paralysait ses réflexes ; drogué ! La batterie de composés chimiques dont il était imbibé, cette carapace réputée inviolable venait d'être prise en défaut ! Et s'il était une chose à laquelle il n'était pas préparé, c'était bien celle-là...

La nausée, la lente montée qui tort les viscères, le souffle lancinant de la perte d'identité, la panique incontrôlable qui s'empare du dormeur qui reste englué dans son cauchemar, toutes ces sensations abjectes se pressaient à la lisière de sa conscience. Une force irrésistible pressurait son esprit, tenace et sûre d'elle, perforant ses dernières défenses.

D'un éclair ravageur, une onde brûlante comme mille soleils inonda tout son être, embrasant les terminaisons nerveuses dans une apothéose vengeresse.

La fin du jour approchait... Tout alentour baignait dans l'atmosphère limpide du soir. Le Canyon de l'Hors-temps plongeait ses flancs ouvragés dans les profondeurs abyssales.

L'image resta suspendue, dans une tentative d'intemporalité.

Tout ici participait du même enchantement, de la même unité. Il n'était pas besoin de voir, ni même de comprendre ; l'ensemble dégageait une telle charge d'humanité que les mots étaient bannis. Il y avait ce tout, et cela suffisait...

Presque à regret, le monde reprit son cycle et le plan bascula lentement, entraînant dans sa course le fragment de conscience nommé Alven. Il glissait, il planait sans effort le long des piliers ancestraux, colosses flamboyants aux pieds enracinés dans le cœur de la planète. Les arches monumentales se courbaient sur son passage, faisant naître quelques rides paresseuses sur la surface immaculée de l'eau. Des passages se découvraient, gigantesques porches ourlés de draperies minérales invitant le voyageur à plonger dans les entrailles du colosse. Puis la vision s'élargit, dévoilant de nouvelles perspectives. C'était comme si l'observateur appréhendait soudainement une globalité dont il n'avait fait qu'effleurer la couche superficielle, un peu à la manière d'un insecte posé sur le grain de la peau et qui découvre avec stupeur l'existence d'un visage. Une entité à la fois complexe et primitive se révélait au delà de l'apparente singularité du lieu, un tissu éminemment ordonné où chaque élément participait de l'ensemble, subtile machinerie défiant le sens logique.

Comment ? s'extasia Alven. Comment un tel prodige a-t-il pu s'accomplir ?

Il n'y avait là ni sagesse, ni conscience supra cosmique, simplement une volonté ancestrale de comprendre, comprendre la nature de cet autre qui chatouillait son épiderme. L'émergence d'un sens atrophié : curiosité... Il retourna le concept, ne sachant plus vraiment qui, de lui ou de l'autre, cherchait à capturer ce courant intangible... Conscience de soi, conscience d'autrui... L'alchimie abstraite de la vie...

Le flux insistant l'emporta comme un fétu mais il ne lutta pas ; un palier était franchi. A défaut de comprendre, il acceptait le contact, sachant que cette communion, même imparfaite, resterait probablement unique.

Porté par les courants telluriques, il dériva longtemps aux lisières des possibles, s'imprégnant de senteurs inconnues et côtoyant des gouffres insondables. Parfois, il avait le sentiment de capter quelque chose, mais c'était toujours hors de portée, la sensation fugace de saisir un mouvement à la périphérie du champ de vision, une vérité capricieuse qui sans cesse se déroba. Il y avait des ombres, des couleurs, des ondes prodigieuses, des explosions sauvages dont les échos l'irradiaient de béatitude sans qu'il puisse en déchiffrer l'essence.

Quand il sentit enfin la pression décroître, la scène du départ s'imposa de nouveau. Cette fois, il réalisa qu'il bénéficiait d'un point de vue beaucoup plus élevé sans pour autant céder à la panique. Deux mille..., trois mille mètres ? La masse déchiquetée étendait ses méandres jusqu'à l'horizon, déployant ses piles crénelées en un dernier salut. Puis le reflux le happa...

*
* *

Cela faisait bientôt quatre semaines en temps standard qu'il parcourait Séréna et il pressentait que sa mission approchait de son terme. Prolonger le séjour n'apporterait rien de plus, sinon éveiller l'intérêt de ses supérieurs et ce n'était pas là son objectif. Le dilemme était lourd à supporter, mais il avait fini par trancher, adoptant pour la première fois de sa carrière une voie divergente.

Un jour, peut-être, les retombées de cette décision pèseraient lourd dans la balance, mais il savait qu'il ne trahirait pas la confiance de ce peuple car la vérité, ou ce qu'il avait choisi de tenir pour tel, ne constituerait pas une valeur acceptable pour des observateurs extérieurs. Certes, il avait été transformé, tout comme les résidents de cette planète, mais était-ce une tare ? La compréhension, la soif de connaissance ne transforment-elles pas chaque individu tout au long de l'existence ?

Il ferait un beau rapport, agrémenté de captures tridi plus vraies que nature et citerait en exemple ce peuple courageux qui luttait pour se débarrasser de ses vieux démons. Il mentionnerait également cette Lechtinia, dont la disparition n'était pas formellement établie, mais il tairait l'existence du complexe souterrain en plein cœur du Canyon et l'existence de cette connexion qui reliait les colons à cette chose indéfinissable. A quoi bon déclencher un séisme dans les hautes sphères si les conséquences en étaient désastreuses ? Pour une fois que deux espèces étrangères pouvaient coexister de façon pacifique...

On ne pouvait parler de symbiose, ni même d'échange, la base commune était trop mince. Il s'agissait plus d'une reconnaissance tacite de part et d'autre, basée sur le statu quo. Les deux parties s'étaient jaugées et chacune respectait les droits de sa voisine selon des règles bien définies. Non, il ne pouvait être question d'introduire le moindre facteur de déséquilibre ! Avec le temps, le support de communication parviendrait sans doute à maturité, mais le chemin risquait d'être long.

Il se remémora sa visite dans les labyrinthes fossiles du colosse minéral. Les racines de ce peuple étaient vraiment là ; le reste, ces constructions aseptisées installées en surface n'était que poudre aux yeux. Ces gens, ils les avaient rencontrés, touchés, écoutés jusqu'à ce que son esprit soit en mesure de peser la décision. Étaient-ils sous influence, étaient-ils encore libres de choisir leur destin ? La réponse avait été difficile à prendre, tant les modèles qui façonnent une société sont complexes à déterminer.

Passé le cap de l'intronisation, ses rapports avec les natifs de Séréna avaient soudain pris une autre tournure et il avait découvert des individus sensibles et responsables, beaucoup plus affectés par sa présence qu'il n'avait cru au premier abord. Tous ici, connaissaient pertinemment les enjeux de sa visite et la terrible responsabilité qui était sienne. Pourtant, rien dans leur comportement ne lui avait donné l'impression qu'ils cherchaient à le manipuler. Il était entré en contact et cela remplaçait mille discours. Bien sûr, il y avait cette Lechtinia, ce messenger parasite qu'on lui avait fait absorber à son insu, mais il comprenait...

Qui était cette entité et que recouvrait-elle ? Était-ce la structure minérale en elle-même où cette dernière ne représentait-elle que la partie immergée de cette conscience singulière ? Était-ce la planète dans sa globalité ? Il avait interrogé de nombreuses femmes sur le sujet, car celles-ci semblaient plus réceptives au phénomène que leurs homologues masculins, mais aucune n'avait pu fournir une réponse univoque.

Pour le professeur Ibn Lehman, la micro algue était une sorte d'agent transmetteur sécrété par la structure, un relais infiniment complexe faisant à la fois office de détecteur et d'agent antiviral. Un jour, les hommes avaient poussé trop loin leur exploration à l'intérieur de la gigantesque architecture, déclenchant une réaction d'autodéfense de la part de leur hôte. Le temps de s'apercevoir à quoi il était confronté, ce dernier avait rapidement atténué sa réponse, puis commencé à s'intéresser aux fourmis qui lui chatouillaient l'épiderme.

Qu'aurait fait l'Homme si les rôles s'étaient trouvés inversés ? s'était demandé Alven. Probable qu'il se serait débarrassé de la totalité du nid sans se poser plus de questions...

Si deux consciences étaient capables de se reconnaître comme telles, en revanche, cela ne signifiait pas qu'elles puissent partager les mêmes pensées. Après tout, que pouvait avoir en commun une entité aussi versatile que l'Homme avec cette gigantesque formation ?

Le soir tombait sur le Canyon de l'Hors-Temps, amenant une brise fraîche sur les hauteurs. Alven jeta un dernier coup d'œil en direction de l'enfilade d'arches et se dirigea lentement vers le puits d'accès. Encore trois jours, se persuada-t-il en avalant une dernière goulée d'air pur. Il savait qu'il n'aurait vraisemblablement jamais l'occasion de revenir...

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Le Voyageur sublime» in n°6.

